PLAISIR de FRANCE

July - Dec.
1957

PROPERTY OF THE
LIBRARY OF THE
OCT 22 1957
WOMAN'S COLLEGE
UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

JUILLET 1957

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

SOMMAIRE

Juillet 1957 — N° 225

Éditorial — Pages

RÉPONSE A UNE BOUTADE, par Olivier Quéant.. 1

Du grand tourisme

AU VERT EN IRLANDE, par J.-A. Blanchard.. .. 2

Un panorama

UN DEMI-SIÈCLE DE RIRE FRANÇAIS, par Paul Lorenz 12

Sur le chemin des vacances

LE CANTAL EN DEUX ÉTAPES, par J. et F. Beyda.. 18

De la décoration

EN FORÊT DE CHANTILLY COMME DANS UNE ILE DÉSERTE, par Roger Baschet.. 28

DE PORTE EN PORTE, UNE IDÉE.. 34

Notre enquête sur les carrières ouvertes aux jeunes (fin).

III. L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES TÉLÉCOMMUNICATIONS, par Bernard Simiot.. 36

De l'humour

L'ESPRIT S'AMUSE, compositions originales de Flip 42

L'itinéraire du samedi chez l'antiquaire

DE PARIS A ROUEN, par Saint-Sère 44

Il y a cinquante ans

L'ALBUM DE MON PÈRE : VACANCES.. 50

Rythmes du mois

LE THÉATRE, par Robert Kemp, *de l'Académie française*.. 52

LE CINÉMA, par Marcel Lasseaux.. 54

LES EXPOSITIONS, par René Barotte.. 56

LES GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem.. 58

LES LIVRES, par Yves Gandon 60

DANS L'ÉDITION 61

LES ÉCHOS 62

RÉSULTATS DE NOTRE CONCOURS TOURISTIQUE 1957 63

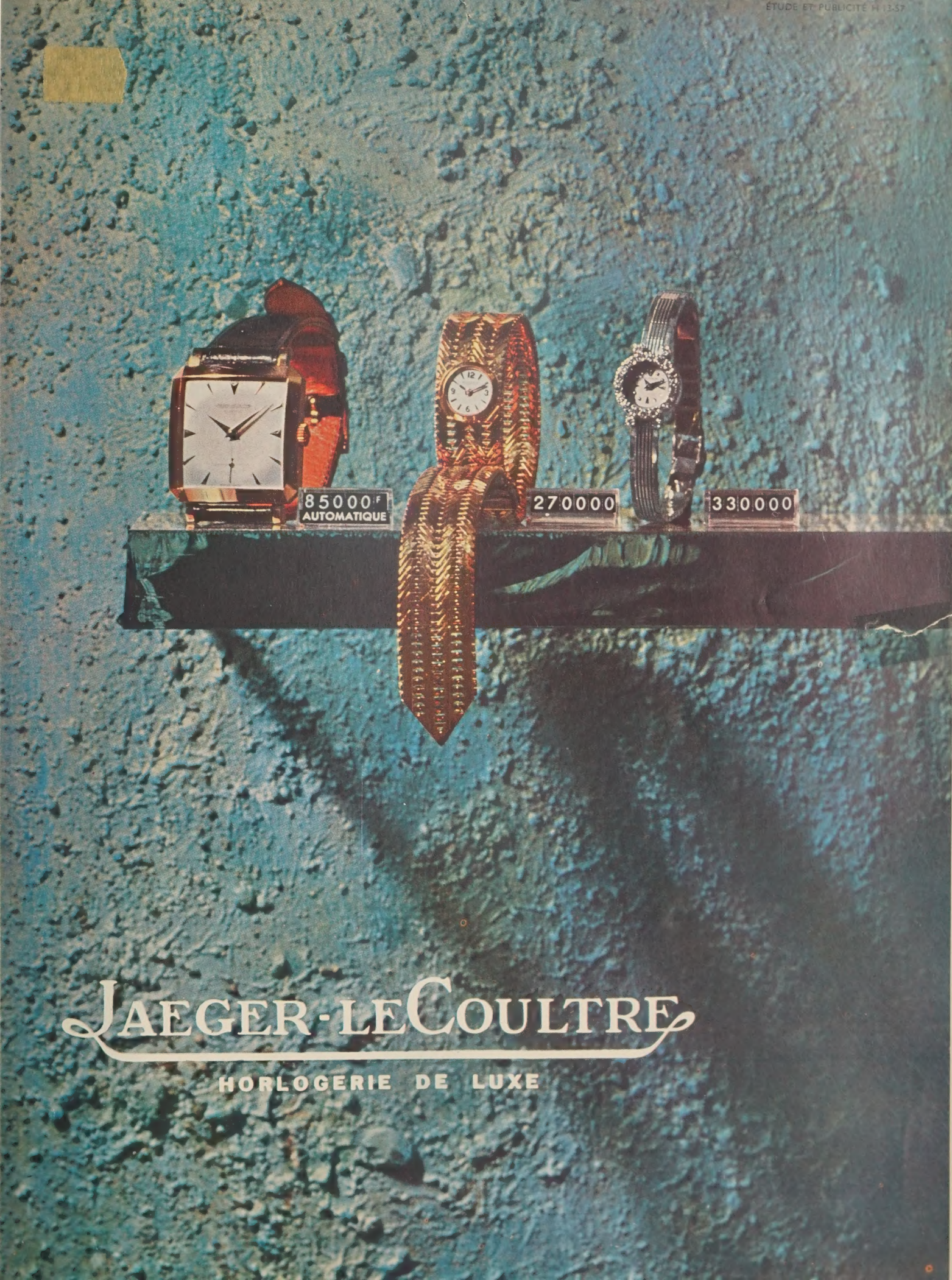
LE RALLYE-BOUTIQUE 66

DISQUES DE JAZZ, par Anne Fourny.

Notre rose de couverture est, ce mois-ci, dessinée par Paul Colin, qui prépare pour l'automne prochain, sous le titre « Au service du pays », une exposition rétrospective des principales affiches créées par lui depuis trente ans. Cet artiste a, en effet, su exprimer par de saisissantes images les faits marquants de la vie de la nation. Ses affiches de l'Emprunt, des Gueules Cassées, des Ailes Brisées, de l'Exposition de 1937, de la Libération, etc., resteront toujours présentes à l'esprit.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1957. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

ÉTUDE ET PUBLICITÉ H 13-57



JAEGER-LECOULTRE

HORLOGERIE DE LUXE

CRÉDIT LYONNAIS

Siège central à PARIS : 19, boulevard des Italiens

FONDÉ EN 1863

CAPITAL :
SIX MILLIARDS

RÉSERVES :
UN MILLIARD
500 MILLIONS

1.500 AGENCES

EN FRANCE, EN AFRIQUE DU NORD
DANS L'UNION FRANÇAISE ET A L'ÉTRANGER

●

BANQUES AFFILIÉES

CRÉDIT FRANCO-PORTUGAIS
BANCO FRANCES E BRASILEIRO
BANQUE G. TRAD (Beyrouth)
BANCO DE LIMA
BANCO PROVINCIAL DE VENEZUELA
BANQUE DE LA RÉUNION
&
Cie BOURBONNAISE DE CRÉDIT RÉUNIES

●

BANQUE
BOURSE
CHANGE

OPÉRATIONS SUR TITRES
SOUSCRIPTIONS
PAIEMENTS DE COUPONS

CHÈQUES DE VOYAGE
AVANCES SUR TITRES
LETTRES DE CRÉDIT
COFFRES-FORTS EN LOCATION

BUREAU DE TOURISME

19, boulevard des Italiens — PARIS

Location de places dans les Chemins de fer, Avions, Paquebots, Hôtels, Théâtres, etc.

Guichet du Touring-Club de France

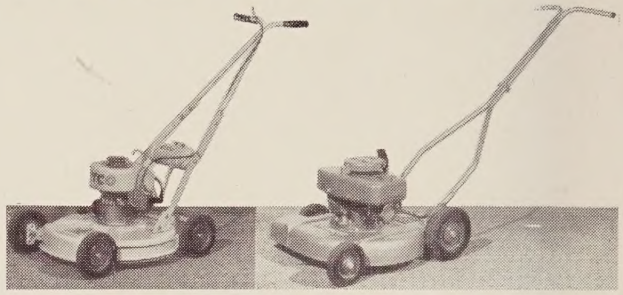
CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

THIÉBAUT

La plus jeune des Maisons Centenaires

30, PLACE DE LA MADELEINE, PARIS-VIII, OPERA 29-03

POUR VOS TONDEUSES A GAZON, NOUS AVONS SÉLECTIONNÉ LES MEILLEURES MARQUES DES PLUS ÉCONOMIQUES AUX PLUS LUXUEUSES



ATCO-ROTARY

Cette nouvelle tondeuse à moteur (largeur de coupe 45 cm.) est spéciale pour la tonte des gazons et herbes hautes. Elle sort des Usines Anglaises du célèbre fabricant ATCO..... **56 000 fr.**

FENWICK-JOHNSON

La tondeuse rotative la plus vendue. Moteur Johnson 2 temps. Très légère et très maniable, permet l'entretien des pelouses et des vergers quelle que soit la hauteur de l'herbe. Livrée avec bon de garantie. **89 500 fr.**

THIÉBAUT : offre aux Lecteurs mentionnant le titre de cette Revue : pour chaque Tondeuse commandée, une Collection de 100 Glaïeuls.

ET DES GRAINES DE CHOIX...

PERMAGREEN
Gazon nouveau fin et permanent.
BOITE DE 450 gr. **450** fr.
LE SAC DE 3 kg. **2400** fr.

BLUEGRASS
Le gazon qui ne se tond pas.
BOITE DE 450 gr. **480** fr.
LE SAC DE 3 kg. **2500** fr.

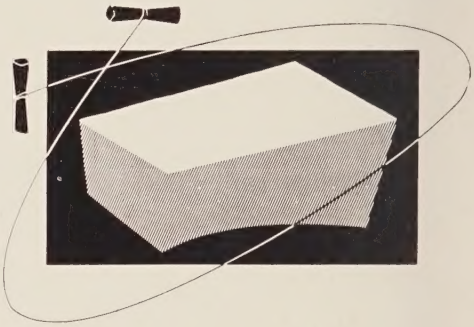
WEEK-END
La fameuse sélection comportant 20 variétés de graines de fleurs et 100 gr. de BLUEGRASS
LA BOITE.... **600** fr

AVON
Tricots de luxe pour homme et femme - Chaussettes pour homme
P. CELLI - MILANO - VIA A. BONO CAIROLI 17 • NEW YORK - 16, N. Y. 104 EAST 40th STREET

...rien

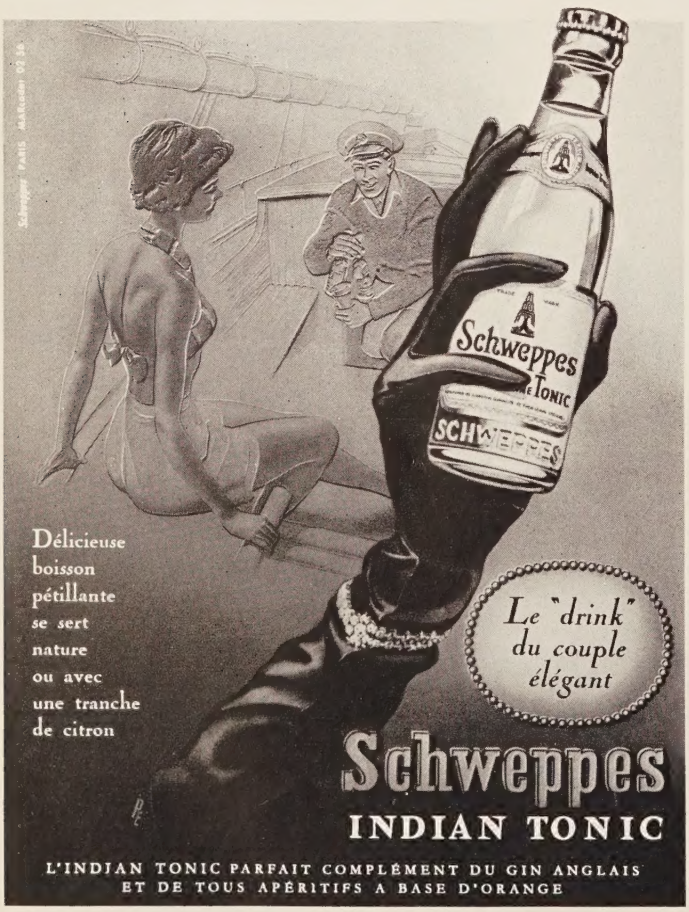
Aliment frais, naturel et savoureux, le beurre, produit du LAIT, est le secret de la cuisine saine, succulente et ÉCONOMIQUE... il en faut tellement moins ! D'ailleurs, tout le monde est bien d'accord, rien

ne remplace le beurre,



LAIT - BEURRE - FROMAGE
Produits SAINS - NATURELS - SAVOUREUX

HAVAS. MA 9-2



Phot. Marcel Combes.

Ci-contre, de gauche à droite : Irène Hilda cachant Jeanine Darcy ; au centre Jacqueline Jehanneuf, René Dary cachant Jean Danet, et Monsieur Albert, directeur des salons des Coiffeurs Inspirés, lors de la réception donnée pour le lancement de la ligne

« *MISS 57* »

Les Coiffeurs inspirés

MARIO et LEO
PATRICK et CARLO
130, Fg-Saint-Honoré - ÉLY. 78-65
LEONARDO
119, Bd du Montparnasse - ODÉ. 75-56
JOSÉ et ARTURO
PIERRE et RENÉ
Gare de la Bastille - DOR. 96-69

TISSU « Les Fées » PAPIER PEINT « Les Fées »

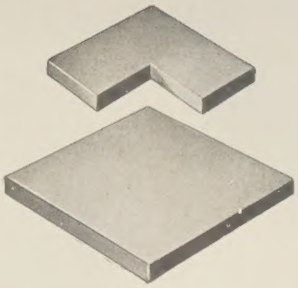
NOBILIS PAPIERS PEINTS DE "DISTINCTION"

SUZANNE FONTAN PERCALES IMPRIMEES

chez tous Décorateurs « de classe »

ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS VI^e^ - DAN 94-95

CARRELAGES RUSTIQUES



"CHEVRONS"
21×21 et 10×10
5 teintes

DALLES 30×30
3 teintes
flammées et nuancées

OCTOGONES
30×30
vieux rose ancien

★

CARRELAGE PROVENÇAL
CLAUSTRAS

Toute la terre cuite de décoration intérieure et extérieure aux

E^TS^ CARRÉ

131 Quai de Valmy
PARIS-X
Téléphone NORD 03-26

SOGNOT, DÉC.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS :

- ***NOTRE MAGASIN D'EXPOSITION***
- ***NOTRE DOCUMENTATION SUR DEMANDE***

AMEUBLEMENT

DÉCORATION

100, Fbg SAINT-ANTOINE
PARIS 12^e^

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Pub. A. Préaux

ÉCHOS et INFORMATIONS

Les Salons à travers quatre siècles.

Tel fut le thème de la soirée organisée par Mme Amédée Ponceau, à la Galerie Devèche, le 17 mai, sous la présidence de Robert Kemp, de l'Académie française. L'histoire des salons, du XVIIe siècle à nos jours, fut successivement évoquée en de rapides mais brillantes allocutions par Antoine Adam, professeur à la Sorbonne, Roger Caillois, Jacques Madaule, Christian Murciaux, Edmée de La Rochefoucauld, Vera Korène et Laure Rièse.

Avant l'Exposition internationale de Bruxelles.

Le 15 mai, « le Demi-Siècle » avait organisé à la tour Eiffel un dîner en l'honneur du baron Moens de Fernig, commissaire général du gouvernement belge à l'Exposition universelle internationale de « Bruxelles 1958 », et auquel assistait S. E. le baron Guillaume, ambassadeur de Belgique. A l'issue de ce dîner, M. Labat, président du club, M. Léon Barety, président du bureau international des Expositions, et M. Moens de Fernig parlèrent de la future exposition qui développera le thème : « Bilan du monde pour un monde plus humain ».

Deux expositions de médailles.

A l'occasion du 7e Congrès de la Fédération internationale des éditeurs de médailles, que préside depuis vingt ans M. André Arthus-Bertrand, deux importantes expositions ont été organisées, l'une au Cabinet des Médailles (Bibliothèque Nationale) par M. Babelon, et groupant les effigies et portraits depuis vingt siècles, l'autre dans l'hôtel de la Monnaie, par les soins de la Fédération, et réunissant les œuvres des médailleurs de vingt-quatre nations. Comme le constate M. Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque Nationale, dans la préface du catalogue, « les médailles, ces témoins des civilisations les plus diverses, ont survécu plus longtemps que les plus puissants monuments, grâce à leurs dimensions mêmes et à la matière dont ils sont faits. Ils donnent à l'histoire son support le plus vrai. »

Au Musée municipal de Limoges.

Du 22 juin au 10 septembre, a lieu au Musée municipal de Limoges, place de la Cathédrale, une exposition de tapisseries d'Aubusson signées : Adam, André, Coutaud, Dufy, Euzet, Gromaire, Jullien, Kandinsky, Le Corbusier, Lurçat, Matégot, Miro, Mortensen, Picart Le Doux, Prassinos, Dom Robert, Saint-Saëns, Tourlière.

L'exposition J. Leleu.

J. Leleu a, comme chaque année, organisé une exposition dans son hôtel de l'avenue Franklin-Roosevelt. Il s'est attaché à montrer de nouveaux meubles dont l'esprit répond, pense-t-il, à un besoin : celui de sortir de la pauvreté et de l'uniformité des productions internationales pour maintenir la primauté de la création et de la qualité françaises. Il a demandé, en outre, à quelques artistes, Cavaillès, Chapelain-Midy, Hilaire, Picart Le Doux et Souverbie, des cartons originaux pour l'impression sur tissus de panneaux muraux. Un ensemble de classe.

Son et lumière.

Le Syndicat d'initiative d'Abbeville a monté pour quelques soirs un spectacle « son et lumière » au charmant château de Bagatelle, que possède, dans la Somme, notre collaborateur Jacques de Wally, auquel tant de nos lecteurs ont demandé des « conseils pour leurs jardins ».

Le gala de la Couture.

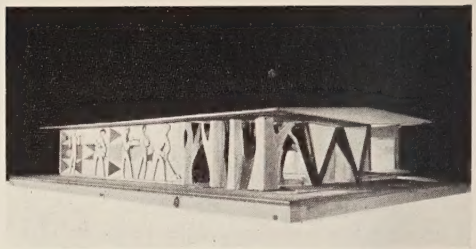
Le 24 mai dernier la Chambre syndicale de la Couture parisienne a, comme chaque année, donné son gala. Pour accueillir ses invités elle avait choisi le cadre du théâtre des Champs-Élysées et offert un programme chorégraphique des plus choisis avec le concours de Lyane Daydé et Michel Renault, danseurs étoiles de l'Opéra, de Jacques Chazot, de l'Opéra-Comique, et du London's Festival Ballet.
Mais l'événement le plus attendu fut le défilé présenté par la haute couture parisienne.

Une brillante inauguration.

Le 5 juin dernier, M. Henri Hénault, président directeur général de Synergie, a donné une réception pour inaugurer ses nouveaux bureaux de la rue de Courcelles. Due à Fred de Cabrol, la décoration, très moderne et de grand goût, a provoqué l'admiration du Tout-Paris des affaires, de la presse et de la publicité.
Nous adressons à M. Henri Hénault toutes nos félicitations pour cette magnifique installation, parfaitement adaptée à l'activité croissante de l'une des plus importantes agences de propagande.

Babel à Cognac.

Des représentants de presque toutes les nations d'Europe se sont retrouvés à Cognac, sur le domaine de Rémy Martin : autour d'un tapis vert tout d'abord (car ces visiteurs étaient les concessionnaires de la marque à l'étranger) ; autour d'une table copieusement servie ensuite, dans la propriété de M. Renaud, président de la société ; dans les chais, enfin, parmi les alignements de fûts où vieillit le précieux alcool. En cet aréopage international, aucun désaccord... L'union fut réalisée autour d'un cognac dont le nom fait rayonner à l'étranger un grand artisanat français.



Le Pavillon du bois à la Foire de Paris.

A la Foire de Paris.

Le bois, qui tient une grande place dans l'économie française (la forêt couvre 11 millions d'hectares sur le territoire métropolitain), se devait de figurer à la Foire de Paris. L'architecte J.-H. Le Même conçut un pavillon occupant une surface de 600 mètres carrés et démontrant toutes les possibilités d'un matériau qui s'adapte aux techniques nouvelles. A l'intérieur figurait tout ce que le bois permet de réaliser, depuis le meuble, l'objet usuel, l'instrument de musique, jusqu'au canoe et à l'aile de planeur : un panorama qui embrasse à la fois les domaines agricole, industriel et commercial.

Orgues de cristal.

En mars 1956, les premiers dans la presse française, nous rendions compte des créations de François Baschet, qui venait de mettre au point de nouveaux instruments de musique. Il n'a pas cessé depuis de travailler et de perfectionner ses découvertes, en collaboration avec le compositeur Jacques Lasry, sur le thème « A époque nouvelle, instruments nouveaux ». Au cours d'une série de concerts donnés à la Cave à Musique, en juin, le public a pu se familiariser avec des sonorités inhabituelles. Jacques Lasry a écrit des œuvres originales, qu'il interprète lui-même pour l'instant ; mais il envisage de former des adeptes, et beaucoup de jeunes s'intéressent déjà à des instruments capables de reproduire aussi certaines pièces classiques écrites pour le piano, le clavecin et les orgues. Nous sommes heureux d'enregistrer les progrès d'une équipe à la recherche de nouveautés et qui aborde d'autant mieux l'avant-garde qu'elle possède une solide formation classique.

Le vin de Bourgogne au Vatican.

A l'occasion du voyage à Rome du président Coty qui est chevalier du Tastevin depuis 1947, le grand Conseil de la Confrérie a décidé de renouer avec le Saint-Siège les liens d'une tradition vieille de six siècles, et de faire à Sa Sainteté Pie XII l'hommage d'une pièce de Clos Vougeot. La coutume d'envoyer au Vatican un nombre appréciable de barriques était née au XIVe siècle.

Au Pavillon d'Armenonville.

A la fin du mois de mai, M. et Mme Georges Biancheri avaient invité tous leurs amis, qui sont nombreux à Paris, ainsi que la presse à inaugurer le nouveau décor dans lequel le Pavillon d'Armenonville accueillera dorénavant ceux qui ont toujours recherché au cours du printemps et de l'été les agréments de ce lieu élégant.

Nos lecteurs nous écrivent...

Pour un aménagement de la place Georges-Clemenceau à Saint-Cloud.

Il y a quelques semaines, notre directeur général, Olivier Quéant, adressait au maire de Saint-Cloud, M. F. Chaveton, une lettre dont voici les principaux passages : « Ayant l'occasion, chaque dimanche, de traverser le pont de Saint-Cloud pour prendre l'autoroute, je suis depuis une dizaine d'années navré de voir l'état peu esthétique dans lequel se trouve la place centrale de votre commune. C'est cependant par là qu'arrivent en voiture les touristes étrangers qui ont pris l'autoroute, une des rares, d'ailleurs, que possède notre pays. J'ai beaucoup voyagé et j'ai pu constater que toutes les capitales d'Europe et du monde s'efforcent d'accueillir les visiteurs par des décors attrayants, parfois par des parterres de fleurs, et je déplore que les étrangers arrivant à Paris par Saint-Cloud, aient une impression fâcheuse. Cette place, par sa situation même, devrait être l'objet de soins particulièrement attentifs de la part des urbanistes et des architectes. N'ayant lu jusqu'à présent dans la presse aucune protestation contre cette carence, je suis disposé à mettre à votre disposition la tribune de *Plaisir de France*, qui, vous le savez sans doute, n'a pour but depuis bientôt vingt-trois ans, que de servir la cause de la beauté. »
M. F. Chaveton a aussitôt répondu en ces termes :
Croyez bien que nous déplorons autant que vous l'état lamentable dans lequel se trouve la place Clemenceau, qui fait ressembler cette partie de notre territoire communal à une ville sinistrée. Il est difficilement concevable que les Ponts et Chaussées, qui ont exproprié et démoli pour la construction du tunnel, des établissements très connus, comme le Pavillon Bleu, André et Maurice et l'Impérial, qui formaient un centre d'attractions et qui faisaient la joie des Parisiens et de nombreux étrangers qui venaient à Paris, n'aient pas redonné à cette sortie de Paris l'aspect coquet et attrayant qu'elle avait avant la construction de l'autoroute.
Que ce soit au pont de Saint-Cloud, à l'entrée du tunnel ou sur l'autoroute même, on a exécuté à grands frais des travaux d'embellissement, et c'est pourquoi nous ne comprenons pas que l'on ait laissé dans un tel état la place Clemenceau, qui aurait dû être incorporée dans l'ensemble des réalisations. Ne croyez pas surtout que nous sommes sur ce sujet restés inactifs. Aussitôt après 1946, époque à laquelle reprirent les travaux inachevés en 1940, nous avons saisi de la question le Comité d'aménagement de la Région parisienne, qui reconnut, dans sa séance du 11 juillet 1947, que cette sortie de Paris appelait un aménagement qui mette le site en valeur, qui examina un avant-projet établi par M. Brunau, conservateur du Domaine de Saint-Cloud, et qui conclut en proposant :
1° de confier l'examen de l'avant-projet aux architectes du Comité ;
2° de demander aux représentants de la municipalité de Saint-Cloud de rechercher les moyens financiers destinés à la réalisation de la première tranche des travaux (il s'agissait à l'époque d'un ensemble de travaux se chiffrant à 500 millions de francs).
Une telle somme étant impossible à trouver, le projet envisagé devenait utopique.
M. Chaveton énumère ensuite toutes les tentatives faites par lui auprès des pouvoirs publics, à l'échelon du Gouvernement comme à celui du département, et auprès d'entreprises privées pour obtenir le financement : démarches jusqu'à présent vaines. Puissent ces lignes aider à la création de l'ensemble architectural ou décoratif qui s'impose.

Le Chemin de la Croix.

Nous n'avons guère l'habitude de publier les lettres élogieuses qui nous parviennent et préférons faire place ici à celles qui contiennent des observations ou des contestations. Si par exception nous détachons de notre courrier une lettre, c'est parce qu'elle exprime une communauté spirituelle avec nos lecteurs à laquelle nous tenons beaucoup.

De Mme Léon J... à Gap :

« Le numéro d'avril m'a beaucoup émue. La méditation du Chemin de la Croix était inconnue et profonde. Elle surprenait à côté des autres plus connues et devenues ronronnantes à nos oreilles. L'auteur (Gérard Mourgue) m'est inconnu, mais soyez remercié, Monsieur, d'avoir admis dans votre revue cet acte de foi. Il est arrivé providentiellement sous mes yeux, alors que je croyais les saints de pierre et le Bon Dieu de bois. Pâques a eu une autre résonance à cause de cette méditation. »

La place Georges-Clemenceau à Saint-Cloud. Les peupliers récemment plantés ne cachent pas la lèpre des démolitions.

Phot. Chadefaux.

Un lecteur de dix ans.

Un de nos abonnés, M. Maurice Bonafous, nous envoie quelques dessins de roses exécutés par son fils Pierre âgé de dix ans : « Je les ai reçus de lui ce matin même, nous écrit-il, avec mission confidentielle et impérative de vous les transmettre. Il a admiré les roses présentées sur la couverture de votre revue et a essayé d'en faire autant »...
Nous reproduisons donc ci-dessus le meilleur des dessins du jeune artiste en souhaitant que *Plaisir de France* l'aide encore à réaliser sa vocation.

PARASOLS

STORES

MEUBLES
DE JARDIN

VENETIA

A. Hugonet & Fils

CANNES
57. RUE D'ANTIBES

PARIS
65. RUE LA BOETIE

CASABLANCA
23. R. DE L'HORLOGE

PUB. ANDRÉ J. BAHRY - H. E. C.

RÉPONSE A UNE BOUTADE

Avec un humour que j'ai savouré, vous avez bien voulu m'écrire, Madame, après lecture de mes derniers éditoriaux : « Que n'êtes-vous notre Président du Conseil, la France se porterait mieux ! »

Permettez-moi de relever votre trait et de poursuivre un instant la plaisante hypothèse dont je ne sais si, pour moi, c'est au rêve ou au cauchemar qu'elle ressortit. Si donc, imprudemment, j'endossais sur mon humble carcasse de citoyen-contribuable la prestigieuse panoplie dont votre indulgence ou votre ironie m'a paré, voici, Madame, ce que je ferais.

Je créerais un corps d' « inspecteurs des détails », qui, dans toutes les villes et toutes les campagnes, du matin au soir et du soir au matin, n'auraient d'autre mission que d'ouvrir l'œil et de prêter l'oreille à tout ce qui ne va pas, et qui auraient pouvoir d'intervenir sur-le-champ. Car dans une nation, comme dans la vie, il n'y a pas de détails au sens d'insignifiance que l'on donne à ce terme. En amour, Madame, vous le savez, c'est souvent d'un mot ou d'un geste, ou de l'absence de ce mot ou de ce geste, que dépendent des avenirs de bonheur ou de malheur.

Mes inspecteurs seraient de simples hommes ou de simples femmes de bon sens et de goût qui auraient prêté serment de ne subir jamais aucune influence politique ou doctrinale, conformiste ou outrancière. Des exemples de leur activité ? En voici : ils exigeraient que nos billets de banque, de 10.000 ou de 1.000 francs eussent toujours le même format afin d'être aisément les uns des autres distingués ; que pour les timbres-poste de même prix, on adoptât continuement la même couleur, et que certains de ces timbres, vraiment horribles, fussent proscrits ; que l'on ne se hâtât pas de débaptiser les rues de Paris dont les pancartes font partie de notre patrimoine, pour y substituer des noms nouveaux, illustres ou inconnus.

Mes inspecteurs, mes inspectrices — en civil, bien entendu — traqueraient ce qui déshonore nos avenues ou nos paysages : tenez, ils feraient aménager enfin cette place de Saint-Cloud, qui offre en 1957, aux visiteurs étrangers descendant de l'autoroute, le désolant spectacle d'une ville sinistrée. Ils dresseraient tenez-vous bien des contraventions aux conducteurs d'automobiles pour offense à la courtoisie, ce qui est, à mon sens, beaucoup plus affligeant qu'un stationnement de deux minutes du mauvais côté devant une pharmacie.

En formant mon cabinet — vous voyez, Madame, que je joue à votre jeu — je déciderais une fois pour toutes du nombre et des attributions de chacun des ministres (comme le patron d'une entreprise sérieuse le fait avec ses chefs de services). Et puis, estimant que l'intelligence vaut bien l'hygiène, que les citoyens n'ont pas seulement un corps qu'il faut protéger des maladies, mais aussi un esprit qu'il importe de sauvegarder des virus et des contaminations, j'instituerais un ministère de la Pensée publique : il entrerait en lutte contre certains taudis de la misère mentale et îlots insalubres pour la dignité du pays, fussent-ils habités par des milliardaires ou par des potentats. Car si l'on s'efforce jusqu'à présent de prévenir certaines épidémies, on ne fait rien pour en enrayer d'autres qui contaminent les nerfs et les cerveaux ; car il est plus grave d'abêtir un million de Français que de voler 100 francs à un individu ; car la pornographie des images libertines est moins choquante que les photographies de pendaison qui ne respectent ni le public qui les voit, ni l'homme qui va mourir.

Mon ministère de la Pensée publique inviterait tous les employés de nos administrations à se départir pour toujours d'un air soupçonneux et d'un ton rogue, pour devenir aimables envers ceux qui les font vivre. Il organiserait des cours du soir de civisme et de gentillesse. Vous voyez, Madame, que si votre flatteuse boutade devenait — à Dieu ne plaise ! une réalité, le code Napoléon et le code de la route s'enrichiraient de délits nouveaux : la hargne et la sottise, la muflerie et la vulgarité. Je compte que, devant cette menace, on se gardera d'insister.

Olivier Quéant.

CANAL DU NORD
MALIN HEAD
OCÉAN
TLANTIQUE
CHAUSSÉE DES GÉANTS
DONEGAL
TWEED
Mts SPERRIN
BELFAST
ACHILL ISLAND
CASTELBAR
ASHFORD CASTLE
CARRICK-ON-SHANNON
MONASTERBOICE
DUBLIN
CONNEMARA
GALWAY
CLONMACNOIS
INISHMORE
ARAN ISLAND
CURRAGH
GLENDALOUGH
LIMERICK
TIPPERARY
CASHEL
KILLARNEY
WEXFORD
CORK
PARKNASILLA
BANTRY
GLENGARIFF
COBH
W & S
CANAL
SAINT-GEORGE
PIERRE PAGÈS

AU VERT EN IRLANDE

Le pays du rêve et des légendes est aussi le pays de la chasse à tir, de la chasse à courre, des courses de chevaux, de la pêche, du golf, du yachting et du repos.

L'Irlande est verte, secrète et belle. C'est une île cachée derrière une autre île ; aussi faut-il la chercher pour la découvrir. Partons donc visiter les rivages d'Erin qui sont aux frontières de l'Europe et presque à celles du temps. Se rendre en Irlande, c'est effectuer un retour dans le passé, prendre part à une vie ralentie et plus intime, retrouver une notion du temps que nous avons perdue. La douceur que l'on y goûte est faite de cette lenteur particulière et de la qualité de son silence. Parfois, de recueillement, tout paraît devoir s'arrêter dans les longs crépuscules laiteux et bleus qui enveloppent Dublin et la campagne irlandaise ; et chaque matin vous vous étonnerez, avec quelles délices ! que la vie reprenne quand même.

Le printemps règne ici en toute saison au moins une fois par jour, grâce à un ciel toujours mouvant, bien lavé et pimpant, où l'esprit irlandais prend sa vivacité ; et c'est ce qui vaut à ce pays les teintes de son paysage idéalement coloré. L'Irlande est accueillante toute l'année, mais c'est de mai à août, quand les genêts et les ajoncs sont en fleurs, qu'il faut aller voir cette contrée sans canicule et sans poussière.

Je suppose que Dublin sera votre lieu de rencontre avec l'Irlande. Vous disposerez aussitôt d'une voiture, car l'île se visite en zigzag, au gré de la fantaisie, et la voiture vous donnera la souplesse de mouvement nécessaire. Si vous n'amenez pas la vôtre, il vous sera aisé d'en louer une. Vous voici donc au volant, et votre randonnée commence. N'oubliez pas de tenir votre gauche. Les conducteurs sont courtois et gentils, mais les routes sont souvent étroites et sinueuses. Soyez vigilant.

Réveil à Dublin. Petit déjeuner à l'irlandaise, c'est-à-dire à l'anglaise, où les délicates saucisses, le bacon fin, les œufs, le pamplemousse, le cornflake saupoudré de sucre, les confitures et le pain bis s'étalent autour de la théière. Comme l'Irlande est toujours entre deux averses, de même elle est toujours entre deux tasses de thé.

Dublin est assise entre les montagnes et la mer, le long d'une baie dont l'ampleur plaît au regard. Fondée par les Vikings en 804, elle a surtout retenu de son passé la période dorée, l'époque georgienne ; les portes en plein cintre et à colonnes sont sa parure et sa nostalgie. Le long des quais, des parcs ou des rues, votre flânerie pourrait durer plusieurs jours. S'il faut vous borner, entrez dans la cathédrale protestante, Saint-Patrick, construite du XI^{e} au XIV^{e} siècle, où Swift est enterré presque côte à côte avec sa chère Stella. La cathédrale Christ Church, du XII^{e} siècle, restaurée à grands frais, attirera ensuite vos regards et vos pas. En descendant vers la Liffey, gracieuse rivière que Joyce appelait

« la plus belle », avec ses ponts d'allure vénitienne, vous verrez les Four Courts, puis le Custom House, du XVIII[e] siècle, dont le souvenir rougeoie encore de l'incendie des insurrections nationales. L'ombre d'Elizabeth I[re] passe devant les murs de la vieille université qu'elle fonda en 1591 : Trinity College possède un des plus beaux manuscrits enluminés du monde, le fameux livre, millénaire, de Kells. On ne peut qu'énumérer les autres centres d'intérêt : Dublin Castle, le National Museum, la National Gallery, où l'école italienne est particulièrement bien représentée, la Municipal Gallery of Modern Art, qui fait une bonne place aux écoles française et anglaise, le General Post Office, témoin de la révolte de 1916, les jardins publics et leurs cygnes...

L'air, le vent et la marche vous auront ouvert l'appétit. Chez Jammet, restaurant français de long renom, au Dolphin ou à l'hôtel Russell, allez goûter le filet de sole, les huîtres de Galway, les crevettes de Dublin ou les homards Burlington. Vous terminerez votre repas par un café gaélique, « *Gaelic coffee* », crème riche flottant sur un mélange de whisky irlandais et de café noir brûlant. Tout en mangeant, prêtez l'oreille : les Irlandais aiment à parler. Ce sont les Méditerranéens du Nord. Mais leur conversation, riche et désordonnée, est teintée de l'humour propre au pays. D'un rien, ils font une histoire, convenablement exagérée, dont vous n'entendrez jamais deux fois la même version. Après le déjeuner, dans vos promenades, Joyce et Dedalus vous escorteront le long du canal et de la grève, de Ringsend à Blackrock, face à la péninsule de Howth, où je vous engage à vous rendre par le dernier tramway à impériale circulant encore ici. De là, vous découvrirez la baie de Dublin et le décor de l'enfance de Joyce : souvenirs plus vivants que les choses réelles. Le soir est voué au théâtre. Sheridan, Oscar Wilde, Synge,

Le double visage de Dublin

La circulation intense dans O'Connell Street enjambe la paisible rivière qui traverse la ville et contraste avec des scènes rurales, comme cette foire aux chevaux qui se tient à Dublin, attirant toujours des connaisseurs passionnés. C'est au haras national qu'a grandi l'étalon « Zulyar », vendu 250 millions de francs.

Bernard Shaw, O'Casey sont nés à Dublin, et Samuel Beckett a passé par Trinity College avant d'écrire *Godot* en français. Le théâtre est la seconde vie de tout Irlandais — en attendant l'autre. Mais les spectacles se terminent assez tôt, et la vie nocturne est peu développée. Néanmoins, après la représentation, vous pourrez aller souper chez Alfredo, près des quais, ou bien chez Bernado, restaurants italiens de création récente.

Avec regret, vous constaterez qu'il est difficile de connaître en quelques jours Dublin et ses environs, son Phœnix Park immense, où les daims errent en liberté, ses terrains de cricket et de polo, ses ports de plaisance, Howth, Clontarf et Dunleary, animés de voiles blanches, sa baie de Killiney comparable à celle de Naples, ses champs de courses et plus de vingt terrains de golf qui font une ceinture à la ville (les cotisations d'entrée y sont fort basses et les visiteurs étrangers sont assurés d'un accueil parfait). Attraction

L'héritage de Saint Patrick

Lanterne des morts de Glendalough, croix gaélique de Monasterboice, calvaire de Cashel, processions à travers toute l'Irlande, nous sommes dans un pays profondément catholique, dont les missionnaires, saint Colomban, saint Brendan, saint Fiacre, saint Fridolin, ont évangélisé le monde. Ses habitants sont enclins à vivre plus près du ciel que de la terre.

La région la plus irlandaise

Galway, Connemara, Mayo, c'est le passé le plus fidèle en même temps que le germe de l'avenir ; d'ici partent sans cesse les émigrants vers la grande Amérique qu'ils ont colonisée. C'est aussi, avec sa terre verte, ses eaux bleues, son ciel mobile, la région la plus irlandaise, comme ce coin perdu où un seul toit allume un feu au soir tombant.

fondé au VII[e] siècle par saint Kevin. L'ensemble des ruines est dominé par une de ces *round towers* propres à l'Irlande, longues, effilées, coiffées d'un toit en poivrière, dont l'origine et la destination intriguent encore les historiens : lanternes des morts, habitacles de cloches ou refuges contre les envahisseurs danois? Glendalough, qui rayonna sur la chrétienté à travers tout le moyen âge, aide à mieux comprendre le caractère religieux du peuple irlandais qui vit spontanément plus près du ciel que de la terre. Habitué par le silence à la contemplation, ce peuple a une foi simple, au point que la prière lui est naturellement un moyen d'action, voire d'action révolutionnaire. Vous reviendrez à Dublin par la route de l'ouest, à travers la très belle région de Blessington et de Poullaphouca, ses lacs et ses demeures d'autrefois, châteaux médiévaux, logis du XVIII[e] siècle ou du *Gothic revival*, tous plus ou moins hantés, et vous auriez mauvaise grâce ici à douter des fantômes. La nuit d'été venant tard sur cette terre septentrionale, vous vous arrêterez en chemin dans une « maison de thé » ; vous prendrez du *home-made cake and bread* avec du thé et un œuf frais à la coque, avant de faire un véritable dîner à Dublin où vous arriverez, descendant de la montagne, par un soir bleu incomparable. Le lendemain, vous vous éloignerez de la mer, pour la retrouver avec un plaisir nouveau. Vous ne serez pas cependant séparé de l'élément liquide, car en Irlande on peut échapper à toutes les tyrannies, mais on ne se libère jamais de la présence de l'eau. Le comté Kildare que l'on atteint bientôt après avoir quitté Dublin, par la route de Naas et de Cork, est idéalement gazonné ou paré de prairies grasses. Vous pénétrez dans un comté où le cheval est roi. L'élevage du pur sang fait vivre le pays, et ses habitants ne pensent que par lui. La vaste plaine du Curragh, connue des turfistes du monde entier, semble faite, comme la steppe, pour les galopades sans fin. Le Derby irlandais se court là, et des réunions hippiques s'y tiennent toute l'année.

Vous fixer un itinéraire rigide serait inutile : en Irlande, tous les chemins mènent partout, il suffit d'un peu de persévérance et l'Irlande vous l'enseigne. Vous pourrez toutefois passer par Monastervin et sa croix celtique, ou obliquer vers Durrow et Kilkenny. Tour millénaire de Kilkenny, vieilles auberges plus modestement centenaires, maisons georgiennes, abbaye fantomatique de Jerpoint, c'est la campagne irlandaise. Sur votre gauche, vous apercevrez Slivenamon, la montagne mystique des approches du Tipperary. Au coucher du soleil, vous verrez apparaître le Rock de Cashel et son château médiéval, qui est peut-être le plus bel ensemble monumental d'Irlande. Il se découpe, grandiose, sur un vaste ciel. Avec la grâce de Dieu, vous pourrez échapper aux sortilèges et arriver à Cork dans la soirée.

Après la nuit passée dans l'un de ses hôtels (Impérial, Métropole, Victoria...) faites la connaissance de cette ville sur la colline, animée par le vent de l'océan proche, gaie et accueillante entre toutes, comme le sont ses habitants, ces Marseillais d'Irlande. Peut-être l'aptitude à la parole leur est-elle donnée par la célèbre pierre de Blarney Castle, situé non loin de Cork, pierre qui octroie l'éloquence à ceux qui l'embrassent. Quelques kilomètres vous séparent du port de Cobh (prononcez Côve), dont la baie magnifique, si profonde et si bien protégée, fait rêver les amirautés.

Le sud exotique

Surprise de trouver un Eden sur l'Atlantique, avec la végétation la plus riche et une douceur de climat toute méditerranéenne. Ces arbres en fleurs, ces bords dentelés, ces eaux lisses se trouvent aux environs de Glengarriff.

UNE RIVIERA SUR L'ATLANTIQUE

Vers le soleil couchant est l'Irlande exotique. C'est une côte d'azur aux teintes atténuées et comme sous-marines, ou bien, à d'autres moments, une contrée d'Orient, par sa végétation, ses couleurs, sa lumière, qui s'offrent à vous le long d'un rivage découpé en baies, émietté en îles, que réchauffe le Gulf Stream, et où les palmiers, les bambous, les

fougères, les arbousiers et les fuchsias poussent en pleine terre. Allez à l'aventure, vers Bentry, Mizenhead, Glengariff, Kenmare, Parknasilla, Killarney, noms prestigieux d'un autre Eden, aux montagnes rêveuses, aux lacs enchanteurs, aux crépuscules mauves incroyablement irréels. Après la nuit passée à Killarney, vous ferez route vers Limerick, où vous déjeunerez à l'hôtel Cruise's, non sans savourer la bière ou le stout Guinness. Par la route d'Ennis, vous irez ensuite vers Galway, capitale du Connacht.

Cette ville, la plus gaélique de toutes, vous rappellera subitement, au détour d'une rue, qu'elle a connu les navigateurs espagnols : une arche large et arrondie, des fenêtres, des balcons qui ont la grâce des pays du soleil, subsistent là. Les yeux et les cheveux de plusieurs de ses filles attestent aussi, avec splendeur, leur lointaine origine. C'est ici, aux portes de l'océan, que Christophe Colomb passa sa dernière nuit de prières avant de partir pour l'inconnu. Souvenir plus grave, un maire de Galway, James Lynch, intransigeant sur les lois de l'hospitalité qu'aurait violées son fils, le condamna et le pendit de sa main, faute de bourreau. Depuis cinq cents ans, le mot « lyncher » a fait une féroce carrière dans le monde.

Galway vous retiendra également si vous êtes pêcheur. On peut louer des cottages sur

Les richesses du pays

Après les chevaux, il y a la bière Guinness, et le whisky, et les moutons, qui paissent sans fin à l'extrême nord de l'Irlande, dans les prairies du Donegal, patrie du tweed.

la rivière miraculeusement encombrée de saumons. Tout proches enfin d'ici, deux lieux extraordinaires vous appellent : de grâce, ne quittez pas l'Irlande sans voir les îles d'Aran et le Connemara. Le bateau part trois fois par semaine, le matin à 9 heures. Embarquez-vous pour les îles qui surgissent au loin, très basses sur l'horizon. Inishmore, la plus grande, où l'on aborde vers midi, vous accueille silencieusement, et toutes les pierres de l'île vous apparaissent en un instant. C'est un plateau, dont les dalles affleurent, avec mille et mille petits champs enclos de murailles, où l'herbe pousse parfois et, plus rarement, l'avoine. Dans ce sanctuaire marin, une population rompue à l'adversité mène une vie dure et souriante, face à la grande houle venue d'Amérique. Elle file encore sa laine et tisse ses propres vêtements. C'est là qu'on aime peut-être le plus l'antique Erin, entre la pierre, la mer et le ciel. Une côte marine toute dentelée borde le Connemara au nord, au sud et à l'ouest ; deux lacs le flanquent à l'est : Lough Corrib et Lough Mask. Ce qu'il y a de beau en Irlande est résumé ici, et il s'y ajoute un effet d'envoûtement que les autres régions n'offrent pas au même degré. Partez donc, plus détaché encore de la terre, et prenez la route pour Oughterard, près du Lough Corrib, qui vous ouvre le chemin du Connemara. De là, vous vous dirigerez vers Maam Cross puis vers Clifden, ou bien vers le sud et sa côte découpée de mille manières par des anses encombrées d'îlots. Vous atteindrez les trois petits lacs de Kylemore, que surplombe une étonnante abbaye, dont l'hôtellerie reçoit les touristes. Site unique, suivi d'autres magies...

Au loin, les montagnes, tantôt d'un bleu profond, tantôt d'un gris léger comme la fumée des feux de tourbe, le ciel pommelé, le ruban ardoisé de la route dans un paysage vert de mousse, les murs de pierres qui ressemblent à des barrières de corail, les vastes ondulations de tourbières et de bruyères piquetées de moutons blancs, quelques chaumières abritées de peupliers frémissants, la fleur d'or des ajoncs d'où semble émaner la lumière, les maisons qui se terrent sous la dune, apeurées par le vent, un désert magnifique sous un vol noir de corbeaux et les brouillards qui s'effilochent comme une fuite de fantômes... Mais le Connemara ne se décrit pas ; on le vit et on le sent. C'est la région la plus poétique d'un pays fait pour la poésie. C'est toute la harpe irlandaise. L'ouest de l'Irlande, débordant autour du Connemara, est le commun domaine des deux frères Yeats — le peintre et le poète — et aussi le lieu choisi par Synge pour faire évoluer le « Baladin du monde occidental ».

Votre horaire vous laissera-t-il le temps de pousser jusqu'au Donegal? Ses glens, ses îles lointaines — Ultima Thule — ses tourbières, son tweed célèbre et son hôtel réputé de Rosapenna sont à l'extrême nord. S'il faut mettre cap au sud, revenez à Dublin par Letter Kenny ; vous passerez près d'un lieu de pèlerinage justement nommé Purgatoire de Saint-Patrick, car je n'en connais pas de plus ardu ; puis vous continuerez par Carrick-on-Shannon, Longford, les Midlands, ou plaines du Centre, le Shannon si calme, majestueux parfois, et de nouveaux lacs, des miroirs sans nombre... Pays de montagnes faibles, de temps doux et de travail aisé. Suivant toujours le fleuve nonchalant, vous parviendrez à Clonmacnois, la ville des croix, centre géographique — ou à peu près — de ce pays religieux entre tous, où les plus beaux monuments sont souvent près des cimetières. Huit églises, en ruine depuis Elizabeth et Cromwell, deux *round towers*, trois grandes croix celtiques sculptées, plus de deux cents pierres tombales monumentales, les restes d'un château, tout un passé de ferveur vous prend l'âme. Et c'est peut-être cette dernière image qu'il faut emporter de l'immuable Irlande.

JEAN-A. BLANCHARD.

Photographies de Cartier-Bresson, D. Lange, Théo Frey, Tourisme Irlandais

1.

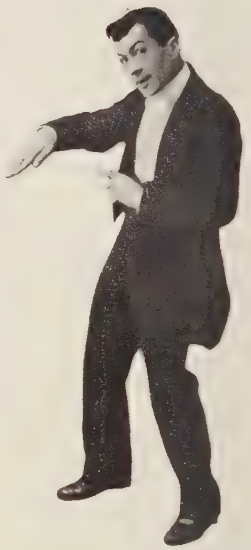
Ce qui reste de la gaieté d'hier et ce qui nous fait rire aujourd'hui. Peut-on parler d'un comique nouveau, qui soit propre à notre temps ?

UN DEMI-SIÈCLE DE RIRE FRANÇAIS

S'IL existait pour notre demi-siècle un musée du rire, on y trouverait avant toute chose le crayon de Forain et la plume de Feydeau. Les murs ne seraient pas assez spacieux pour recevoir, de Sem à Sennep, une puissante levée de caricaturistes. Plus prudemment, la vitrine des auteurs comiques s'ouvrirait après l'épreuve du temps. Certes, avec la plume de Feydeau, on y aurait recueilli le manuscrit d'« Ubu Roi », l'encrier de Courteline, le grattoir d'Anatole France, le sac à malice d'Alphonse Allais, un carnet de Jules Renard, une scène de Tristan Bernard, un chapitre des « Caves du Vatican » et, sans hésitation, les manchettes de Sacha Guitry. Cette courte liste suffirait à prouver que notre temps, écrasé par deux guerres, n'aura pas moins eu sa mesure de gaieté.

Dans la galerie des interprètes, on mettrait en lumière une défroque capitale, faite d'un chapeau de clown, d'un veston aux manches trop courtes, d'un pantalon à carreaux sur des souliers de clochard. A cette loque, le souvenir ajoute une lippe, deux rondelles de rouge sur les joues, un regard ahuri et une voix fêlée. Tout ce qui sortait du pantin vivant était d'une niaiserie terrifiante, et l'hilarité que cette niaiserie a soulevée pendant trente ans, dans la ville la plus intelligente du monde, est plus propre à nous instruire sur l'amusement des foules que tous les traités de psychologie.

Les hommes de ma génération ont connu Dranem au sommet anxieux de sa carrière. Est-ce la loi du genre ? Le grand pitre porte toujours sa perte dans sa tête. Il est rare que la prétention intellectuelle ne lui vienne pas avec l'âge. A partir du moment où il prétend « penser » son rire, le public ne rit plus. Dranem avait eu la légitime ambition de jouer Molière, ce qu'il a fait avec le même bonheur et la même humilité que Raimu. Néanmoins, le souvenir d'avoir été Mascarille un soir, à la Comédie-Française, l'empêchait de revenir aux « P'tits pois », la scie qui l'avait rendu populaire, et il boudait même l'opérette, où il avait essayé d'échapper à son personnage. Depuis que les salles s'esclaffaient moins sur son petit chapeau et son complet de Tabarin, Dranem ne cessait de se demander, comme monsieur Bergson : « Qu'est-ce que le rire ? »



4.

MAX LINDER (1). Toujours tiré à quatre épingles, il fut le premier comique de l'écran. Aussi trépidant que tâtonnant dans cet art nouveau, il eut des trouvailles que Charlot ne devait pas mépriser.

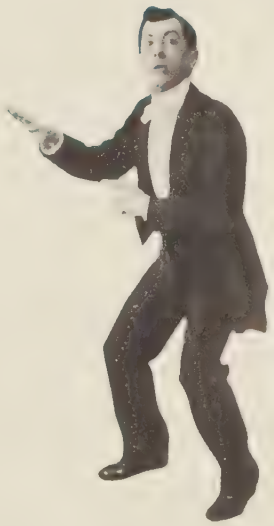
CASSIVE ET MADELEINE RENAUD. Le théâtre de Feydeau, s'il s'arrêtait une seconde, cesserait d'exister. Cassive (3), la créatrice de « la Dame de chez Maxim' », était le mouvement même. Ce ne fut pas une médiocre surprise d'y voir une comédienne aussi mesurée que Madeleine Renaud (2).

2.

3.

LES FICELLES DU BOUFFON

Une bonne douzaine d'épithètes, accolées au rire, nous en donne la gamme : franc, fou, froid, féroce, idiot, honteux, involontaire, gras, mouillé, égrillard, sardonique, hystérique, satanique, olympien... Dranem avait choisi le rire idiot. Peut-être que le propre du rire est de ne pas résister à l'examen. C'est toujours notre inconscient qui rit. Pourquoi la grande comédie glace-t-elle la gaieté ? Parce qu'elle approfondit. La farce joue en surface. Jouons donc sur ce qui offre le plus de surface : la bêtise humaine. Sans le savoir, sur la scène de l'Eldorado, Dranem rejoignait Henri Monnier et Alfred Jarry. A quel moment prêta-t-il l'oreille au démon de la connaissance ? Ce qu'il savait d'instinct lui fut confirmé, laborieusement, par la réflexion. Que les ressorts du rire jouent dans les extrêmes : la maigreur et l'obésité, la précipitation et la lenteur, le pessimisme et l'excès de confiance... Que tous les défauts prêtent à rire, et presque toutes les vertus. Que les victimes amusent. Mais l'animateur d'un pantin lamentable remarquait des distinctions dans le risible, où il faisait intervenir la charité. On rit d'une glissade sur le derrière, non d'une chute sur la tête ; d'un mari berné et non d'une femme abandonnée ; d'un sourd, d'un bossu : l'aveugle et l'amputé sont respectés. Il faut donc, pour déployer nos gorges, une dégradation mesurée. Premier recul de Dranem.
La méprise, le contraste, l'attente déçue, l'attente comblée, le brusque changement, ce qui ne doit pas se dire et ce qui ne se fait pas, entraient dans sa pratique du rire comme dans les théories d'école. N'avait-il donc rien découvert ? Il enseignait de moins instruits que lui, recommandant aux comiques débutants de se simplifier par le ridicule ; de ne jamais montrer à la foule qu'on a l'intention de la divertir, car s'il suffit de pleurer pour faire pleurer, le clown hilare est un contresens. Malgré les effets certains de la répétition, Dranem ne croyait qu'au rire spontané, inattendu, puisque lui-même déchaînait la gaieté en apparaissant. Enfin, il avait constaté que les mêmes plaisanteries, sans la moindre atténuation, divertissaient le public élégant des Ambassadeurs après avoir secoué les galeries populaires de l'Eldorado.
Telle était l'expérience, amère, de ce maître en bouffonnerie. Rapportons encore de lui



5.

GALIPEAUX (4 et 5). S'il avait été le premier homme, Félix Galipeaux aurait inventé le monologue. Ne lisez pas ses « Galipettes » : il n'est plus là pour les animer. **SACHA GUITRY** (6) n'avait pas trente ans, en 1914, quand il écrivait et jouait « Faison un rêve ». Différemment séduisant, Robert Lamoureux refait le même rêve en regardant l'exquise Danielle Darrieux (7).

7.

6.

RAIMU. Cette sévérité qui faisait rire, ce masque d'une autorité toute romaine, ce cou puissant que la colère congestionnait et cette bonté qui avait honte d'elle-même... Voici Raimu dans « la Fille du puisatier », l'un des trois films, avec l'inoubliable « Marius » et « la Femme du boulanger », où il a pu donner le mieux sa mesure.

1.

URBAN ET LÉO CAMPION. L'opérette le plus longtemps affichée entre les deux guerres, « Phi-Phi », avait été créée par Urban (**1**), d'un comique très fin jusque dans la charge. Léo Campion (**2**), qui lui succède aujourd'hui avec le même bonheur, ajoute au crâne nu la barbe de Socrate.

un trait d'orgueil et d'effacement à la fois, qui nous éclairera sur la formation collective du rire : dans son désenchantement, Dranem avait conscience qu'il avait au moins transmis quelque chose, depuis qu'il avait vu ses chaussures aux pieds de Charlot.

LES LIMITES DU RIRE

Qu'a-t-il manqué à Georges Feydeau pour être l'égal des plus grands ? Nous touchons ici aux limites du rire. Son exploitation méthodique s'accomplit au détriment de la vérité. Car la vraisemblance n'est pas la vertu du vaudeville, même supérieur. Feydeau se bornait à faire triompher la logique dans l'absurde.

Il existe cependant dans son œuvre cinq pièces en un acte qui mettent en scène la même femme et qui, par l'observation de cette femme, ajoutent un type au répertoire. La célèbre définition du rire par Bergson s'applique exactement à ce théâtre, dont elle est contemporaine : « du mécanique plaqué sur le vivant ». Pour provoquer cette réaction d'automate, Feydeau demeure sans rival.

Sa principale recette nous a été transmise par Tristan Bernard : « Quand j'écris une pièce, et quand je m'aperçois que deux personnages ne doivent pas se rencontrer, je les mets en présence. » Il estimait aussi que le vaudeville est une tragédie retournée : « Vous prenez la situation la plus affreuse qui soit, et vous en dégagez le côté burlesque. »

2.

UN FORAIN. « Curieux convives », avec cette parfaite légende : « Chut ! Je viens de donner quarante sous au domestique, pour écouter ce qu'on dit de nous. »

UN SENNEP.
Jean-Paul Sartre et Pierre Brasseur dans « le Diable et le Bon Dieu », devenu « le Soulier de Satan ».

UN DUBOUT.
Les chantres de Gargantua « se esbaudissaient à chanter musicalement à quatre et cinq parties ou sus un thème à plaisir de gorge ».

1.

2.

3.

4.

C'est le principe de la parodie, du « Virgile travesti » à « Hélène ou la Joie de vivre » ; et quelques reprises récentes nous ont montré l'aspect bouffon des grands mélodrames. Feydeau allait plus loin : il tenait la tristesse pour un des éléments du théâtre gai. Sa mélancolie naturelle, son pessimisme entrait dans son système d'amuseur : « Si les auteurs comiques sont toujours tristes, c'est qu'ils sont forcés, pour faire rire, de penser triste, d'abord. » Hélas ! comme il a ses commis voyageurs, le rire a ses martyrs : suicides de Max Linder, de Louis Verneuil, du nain Delphin ; et je repense à Dranem, qui avait fait relier magnifiquement son album de souvenirs pour pouvoir l'intituler : « Ma carrière en peau de chagrin ».

Compensation de la nature, l'amuseur à l'esprit morose est aussi fréquent que le tragique au cœur gai. Nous avons vu de quel appoint fut pour la scène et pour l'écran la puissance comique d'une tragédienne comme Marguerite Moreno. Sarah avait un rire radieux. En décembre 1911, elle voulut jouer Dorine dans « Le Tartuffe ». L'infortunée n'avait pas ri en scène depuis cinquante ans. Ce fut un désastre. Alors que tous ses familiers lui connaissaient une verve impitoyable, le public exigeait d'elle l'élégie et le drame. Dorine offusqua, comme un abaissement. Car un discrédit enveloppe le rire, dans l'esprit même du spectateur.

N'est-ce pas ici le lieu de placer une autre constatation mortifiante ? En grande partie, le « propre de l'homme » nous demeure secret. Les psychologues qui remontent aux origines mentales du rire et qui l'expliquent par des causes morales ou intellectuelles, ne traitent que des effets comiques ; rire de joie, rire d'horreur, même avoir le fou rire

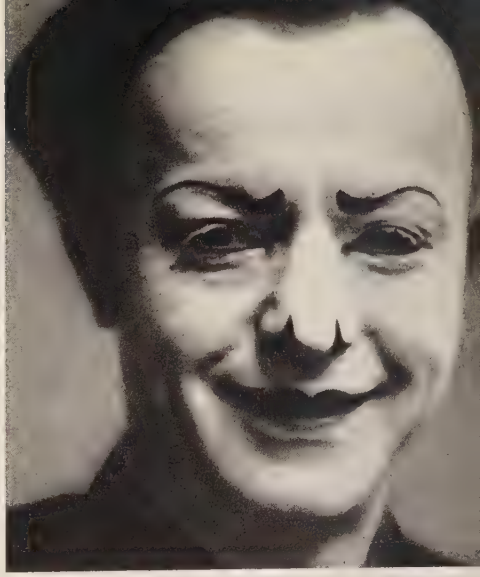
SAVIGNAC ET CAPPIELLO. Le rire éclate sur les murs de Paris grâce à Savignac (1), qui rit lui-même autant que ses affiches. D'autres affiches, d'une admirable qualité d'invention et de dessin, respiraient l'allégresse des jours heureux. Elles étaient l'œuvre de Cappiello (2) et se trouvent aujourd'hui rassemblées dans les musées.

DRANEM ET JEAN RIGAUX. Assombri par son succès au music-hall, Dranem (3) se plaisait à citer Molière : « Faire rire les gens est le plus dur des métiers. » Au cabaret, Jean Rigaux (4) déchaîne le même rire absurde en racontant des histoires que personne ne peut narrer après lui. C'est une force inexplicable.

1. 2.

FERNANDEL ET BOURVIL. Nos phénomènes comiques se nomment Fernandel (**1**) et Bourvil (**2**). Le premier, capable même de nous prendre à la gorge, comme Raimu. Le second, irrésistible dans la niaiserie, est devenu grand comédien sous la direction d'Autant-Lara, qui lui a fait tourner « la Traversée de Paris ».

FRATELLINI ET MARCEAU. François Fratellini (**3**) forma longtemps avec ses deux frères un trio de clowns délicieux. A la suite de Jean-Louis Barrault, Marcel Marceau (**4**) nous a rendu l'art du mime, et le personnage qu'il anime vit d'une vie indépendante, si tributaire qu'il soit de Charlot.



3.

sont des phénomènes inexplicables. Nul médecin ne voit clair dans ces cavernes sonores. Limites du rire également, que la brièveté de sa résonance. La plupart des livres dits désopilants, et qui le furent pour nos pères, nous tombent des mains. Des comédies jouées mille fois, reprises vingt ans plus tard, s'écroulent ou languissent. On rétorque que ce sont là des pièces de fabrication ; qu'il est juste que Savoir, Coolus, Verneuil et Mirande rejoignent Bisson, Gavaut, Hennequin, Desvallières. Mais Tristan Bernard, mais Maurice Donnay, mais Alfred Capus n'étaient-ils que des fabricants ? Allons-nous voir périr de la sorte ceux qui nous amusent aujourd'hui ? Reste au théâtre la ressource des costumes et des décors du temps : tout se remet ainsi en place, et l'effet de recul ramène le rire. Succès rétrospectifs du « Roi », de l'« Ecole des Cocottes »... Ce qui survit dans les œuvres composées, leur partie supérieure, suffit à condamner le comique de circonstance, fait d'allusions contemporaines. Que reste-t-il des couplets de Rip ? Quand tous les dessins de Daumier nous cinglent encore, combien de ses légendes nous amusent-elles ? Ecoutez la musique d'Offenbach : ne ferait-elle pas danser les morts ? Elle traîne le plus souvent comme un boulet les plaisanteries de Meilhac et Halévy...

4.

JACQUES TATI. Entre Jacques Tati et son personnage, M. Hulot, il existe au moins un rapport : tous deux ont peine à s'adapter au monde actuel, à l'uniformité, aux idées reçues. Ce sont des poètes. Nous reverrons M. Hulot en octobre, sous cet aspect assez soucieux, dans « Mon oncle ».

Photographies : Sirot — Bernan Nadar — R. Viollet — Doisneau.

LE RÉPERTOIRE COMIQUE

Ce rire qui s'évente si vite émane cependant d'un très petit nombre de fantoches, toujours les mêmes, différemment agités. Rien n'est plus affligeant que de les voir rangés dans leur tiroir. Songez seulement à la longévité du fanfaron, du mari dupé, du moine paillard, de la gouvernante du curé, de la vieille coquette. Tristan Bernard installe l'Anglais sur la scène au début du siècle. Après la première guerre, André Maurois fait un livre des silences britanniques. Son colonel Bramble, vidé par Montmartre, gisait exsangue. Et voici qu'il revient rubicond de la seconde guerre, sous l'uniforme du major Thompson. Depuis qu'Abel Hermant a découvert les Américains dans « Les Transatlantiques », qui n'en a pas tiré parti ? Clément Vautel était allé chercher un vieux prêtre perclus de rhumatismes, l'abbé Constantin, pour lui faire faire encore un long chemin avant de le diriger sur Clochemerle. Nos nouveaux riches remontent à Turcaret, au brave Monsieur Jourdain. Ainsi de suite, d'âge en âge, l'humanité se transmet ses marionnettes.

S'il y eut régression de rire dans l'écrit sous le règne de l'esprit pur — les cygnes ne rient jamais — et sous la vague noire de l'existentialisme, cette régression se fit à l'avantage du dessin, qui n'occupa jamais dans la presse une place plus grande. Malgré l'humour anglais, le burlesque américain et la charge judaïque, la caricature française a conservé son trait personnel, gagnant heureusement l'affiche et transformant la publicité. C'est là peut-être l'apport le plus original de notre temps. La satire et le pamphlet, autres formes de la caricature, alignent encore des noms retentissants : Céline et Bernanos après Léon Daudet. Le pastiche, de Fourest à Jacques Laurent, se renouvelle sans cesse. En somme, aucune des formes traditionnelles n'a été négligée pour dérider le Français contemporain.

Au cinéma, si la critique a maintes fois reproché aux producteurs de laisser les Américains et les Anglais s'emparer d'un héritage qui fut longtemps le bien de Paris, un prodigieux comédien : Raimu, Michel Simon, Fernandel ou Bourvil, rétablit régulièrement la balance. Des types ont surgi, sous les traits de Noël-Noël et de Jacques Tati, qui méritent de survivre. Et l'on sait quelle école des mines furent les premiers films de René Clair, même pour les plus grands.

Dans le domaine de l'écrit, Alfred Jarry peut revendiquer la postérité la plus riche, avec Apollinaire, Max Jacob, une partie de Cocteau, Roger Vitrac, Bernard Zimmer, Audiberti, Ionesco, sans oublier le Claudel comique. L'esprit des livres nous a donné le théâtre de Giraudoux et de Jules Romains. Roger Martin du Gard rattrapait la farce

paysanne. Edouard Bourdet continuait Becque. Marcel Pagnol est l'héritier d'Alphonse Daudet. Venu du cirque, Marcel Achard a rencontré tour à tour Musset et Feydeau sur son chemin. Feydeau a également appris au meilleur Salacrou à tirer d'une situation dramatique des effets de vaudeville. Jean Anouilh, en créateur indépendant, fait éclater le système de Feydeau. Mais ce système reparaît dans André Roussin. Voilà les filiations majeures. La nouvelle vague a porté aux nues le comique fabuleux de Marcel Aymé, et la dernière trouvaille laissée sur le rivage a la forme d'un « Œuf ».

LE HÉROS DES TEMPS MODERNES

Cette revue sommaire ne projette pas, reconnaissons-le, un comique bien franc. C'est que nous négligeons, en faveur du rire supérieur, les phénomènes populaires : un Jean Rigaux, par exemple. Nous oublions la musique (Messager, Reynaldo Hahn, Christiné, Maurice Yvain, Vincent Scotto, Louiguy), plus nécessaire que l'image et que le livre à la bonne humeur d'une époque. Nous ne portons pas non plus au crédit du rire l'esprit anonyme de Paris, de la province, de chaque confession. Les histoires juives sont aussi fécondes que les histoires marseillaises ; les coups de bec des chansonniers ne valent pas toujours les boutades du passant.

Cela dit, je crois que le rire désespéré est caractéristique de notre époque. Il est le produit des circonstances, sans aucun doute, mais on y peut voir aussi l'ouvrage du petit homme qui a fini par dominer notre univers, son comique douloureux, échappé du ghetto, et qui continue de tourner en rond dans un monde contracté. Tout homme qui rit, de nos jours, est plus ou moins tributaire de Charlie Chaplin.

Paul LORENZ.

CHARLOT. Le vagabond au cœur riche, aux yeux pailletés, le sourire généreux sous la petite moustache ridicule, l'homme qui ne laisse rien après lui, et qui pouvait rendre l'humanité meilleure... M. Chaplin peut vieillir : son double a l'âge des illusions.

Le Cantal

Phot. Chaderaux.

Le lait de ces magnifiques bêtes produit le fromage de Cantal si apprécié des gourmets et dont vous trouverez plus loin la recette.

DE BASALTE ET DE LAVE

Une des premières routes du pays mène au château de Val, ancien nid d'aigle tout surpris de se mirer dans un lac créé par la IVe République. C'est par ce contraste entre le moyen âge et les prodiges modernes qu'il convient d'aborder le Cantal. En effet, pour construire ce château, la famille d'Estaing avait choisi un piton de granit qui surplombait de plus de cent mètres les gorges de la rivière. La création du magnifique barrage de Bort, quelques kilomètres plus loin, porta l'eau au pied des tours, et ces tours cinq fois séculaires sont les seuls vestiges de la vallée engloutie. Plus vieille encore, puisqu'elle date du XIIe siècle, l'église de Lanobre montre ce que la sculpture romane a de meilleur en Auvergne : ses chapiteaux, d'une simplicité aussi puissante qu'expressive, nous parlent le langage d'aujourd'hui.

Longtemps connue pour ses « orgues » gigantesques, colonnes de basalte dressées sur un panorama immense, Bort est devenue, dans notre monde de chiffres, le barrage qui retient dix fois plus d'eau que le célèbre Génissiat. Après avoir brassé les turbines de Bort, cette eau recommence son travail, avec une puissance accrue, à Marèges, à l'Aigle et à Chastang, pour soutenir, en plus de l'économie régionale, une grande partie de celle de Paris, grâce aux longues lignes à très haute tension. Arrêtez-vous un moment pour contempler cette œuvre de titans et voir l'intérieur de la centrale de Marèges.

Vous poursuivrez votre route de gorges en plateaux, à travers une région qui reste des plus sauvages, jusqu'à Mauriac, où rayonne une très belle basilique du XIIe siècle. Des animaux presque vivants se poursuivent sur les voussures de sa porte romane, reléguant personnages et chimères sur les corbeaux extérieurs du chevet.

Salers vient ensuite, si médiévale d'aspect avec ses remparts, ses maisons à tourelles construites en pierre de lave rouge foncé, sa belle place et les rues qui l'encerclent, toute serrée comme pour repousser les nombreux brigands qui l'assaillaient jadis. Tournée vers la Dordogne, comme Mauriac, elle est le dernier point de civilisation sur le chemin qui grimpe au sommet du Puy Mary.

Surprenante transition entre la vallée verte de la Maronne, qui défile sous le piton de Salers, et ce dôme absolument nu d'où l'on embrasse une si vaste étendue de crêtes et de plateaux également nus. Partout la lave, partout le basalte. Mais une sorte d'équilibre règne sur les flancs du vieux volcan : les sillons creusés par les eaux diluviennes forment les rayons d'une étoile dont il est le centre éteint.

Vous supposez bien que le chaos qui a secoué cette région eut son retentissement dans l'histoire des hommes.

Pour rompre la monotonie du voyage lorsqu'on se rend de Paris à Perpignan, l'éclatement d'un très vieux monde vous offre ses débris grandioses. Sans presque descendre de voiture, vous toucherez à la nuit des temps en découvrant, d'un puy à l'autre, la Haute-Auvergne.

en deux étapes

Ci-dessus : *le village de Salers a conservé les caractères d'un style vieux de quatre siècles.*

Ci-dessous : *splendidement isolé par les eaux de retenue du barrage de Bort, le château de Val*

DEUX ÉPOQUES

Au château d'Anjony, un donjon du XIV^e^ *siècle surplombe la pittoresque demeure construite en 1739 et restée intacte.*

A droite : *une des hautes salles du donjon, meublée comme à l'origine d'un lit à baldaquin brodé et de sièges d'époque.*

TOURNEMIRE CONTRE ANJONY

Un gaillard descend le chemin abrupt qui aboutit au village, avec deux compagnons « armés et embastonnés de leurs dagues et espées », mais ne pensant à aucun mal. Un autre gaillard, le dos tourné au chemin, n'a pas de plus confortable point d'appui que sa grande rapière à deux mains. Flanqué aussi de deux compagnons, il affecte de regarder les paysans qui conduisent leurs bœufs au labour. Personne n'était « dans l'intention de faire noise à escient ». Néanmoins, un cri partit : « Hé ! ribauld ! tu me frappes et oultraiges ! »

De la mêlée qui mit aux prises les six hommes devait sortir une double haine, aussi longue, aussi féroce que celle des Capulets et des Montaigus. On n'épargna même pas les femmes, puisqu'un coup de javeline fendit la tête de l'une d'elles « de trois doiz de profons ». Les deux clans se mesurèrent jusque dans l'église, sacrilège « si grand que les gens qui étaient dedans s'enfuyrent et le prêtre monta sur l'autel ».

Quels étaient donc ces voisins coléreux dont les châteaux et donjons se trouvaient presque à portée d'arc, dans le même village, et dont les domaines et titres se chevauchaient ? Quels pouvaient être leurs griefs pour que leur lutte durât trois

siècles, se terminant par un duel « général, loyal et publie », qui vit la mort de trois sur quatre des hommes de la famille Anjony ? Le livre que M. Roger Grand leur a consacré, tout émaillé de documents en vieux français, éclaire parfaitement cette ténébreuse chronique.

En Auvergne, à la lisière des massifs du Cantal, dans une de ces vallées vertes et fertiles qui succèdent aux précipices et à l'effrayante nudité des sommets, s'avance en promontoire le plateau du Puy de Larmandie, d'où l'on peut voir, vers Aurillac ou vers Mauriac, les paysans aller à leurs fermes. Larmandie possède encore un village actif : Tournemire, où se situent les épisodes de notre conte réel. Sa modeste église conserve peu de traces des combats qu'elle subit, mais elle en rappelle immédiatement l'époque par les masques d'animaux et les figures primitives qui décorent ses chapiteaux.

Le chemin ombragé qui descend à gauche de l'église conduit au château d'Anjony. Le château de Tournemire, dont les tours et les domaines suscitèrent tant de convoitises, se trouvait sur la droite. Il n'en reste plus une pierre. Les Tournemire vivaient déjà à l'époque gallo-romaine, entourés d'esclaves et de vassaux libres, usant de leur force pour protéger leurs sujets, mais recueillant leurs droits et dus avec une autorité farouche. Plus tard, ils partirent à grands frais pour occire les Sarrasins. Ceux-ci se gardaient de massacrer les chrétiens, sachant quel prix ils pouvaient tirer de leur capture. Tournemire offre l'exemple d'un de ces colosses de puissance dont les assises furent ébranlées par la rançon imposée à un ancêtre, Bertrand, après qu'il eut été relâché, comme tant d'autres croisés, sur sa seule parole.

N'oublions pas non plus que les dépenses de guerre se doublaient en général de la part faite à Dieu. On ne pouvait empêcher les cadets de se consacrer aux ordres, avec l'espoir de ceindre la mitre. Ils témoignaient de leur foi non seulement par le don de leur personne, mais encore par des escarcelles et des feux prélevés sur le fief. Une ferme disparaissait un jour ; un autre jour, c'était une tour vendue en entier ou par quarts, plus souvent à de riches marchands ou bourgeois qu'à des seigneurs amis.

Consuls de la ville d'Aurillac, les Johanini ou Johannis étaient des marchands prospères. Comme beaucoup d'Auvergnats, ils avaient acquis leurs biens avec patience pour les gérer ensuite avec mesure. Souvent sollicités par les Tornamira, ils leur achetèrent force terres et droits, jusqu'à un quart de donjon, et tant de serfs devinrent leurs sujets qu'ils se trouvèrent bientôt sur un pied d'égalité avec leurs suzerains. Rien ne les empêchait plus de témoigner directement fidélité au roi. Anoblis par la reconnaissance royale, ils eurent droit à leur

DANS LE DONJON.

La chapelle du château, entièrement peinte à fresque au XVI^e^ *siècle, est un bijou. Une Cène avec ses treize visages reflète un art local très dru* (à gauche

En 1525, Michel Anjony a peint sur les murs de la grande salle des Preux les hauts faits des Tournemire (à gauche et ci-contre, noir et couleurs

Toujours dans le donjon : la salle telle qu'elle était il y a cinq cents ans, ses poutres apparentes, et son âtre où brûlaient des troncs d'arbres.

DANS LA DEMEURE DU XVIII^e SIÈCLE.

Ci-dessus : *dans le salon aux lambris Louis XV parfaitement conservés, cheminée de marbre, beau trumeau d'origine et sièges d'époque Louis XIV. Aux murs, les portraits visibles sont ceux du Roi-Soleil, de Marie Leczinska et de Louis XV.*

A droite : *la salle à manger Louis XV. Un grand buffet a été pris dans les boiseries restées telles depuis la construction en 1739. Chaises cannées Louis XIV. Aux murs, les portraits visibles sont ceux d'Anjony par M^me Vigée Le Brun, du duc de Béthune et de la marquise de Pompadour.*

propre donjon. La construction de cette forteresse presque sous les murs de Tournemire engendra la lutte épique qui est entrée dans la légende aussi bien que dans l'histoire de l'Auvergne.

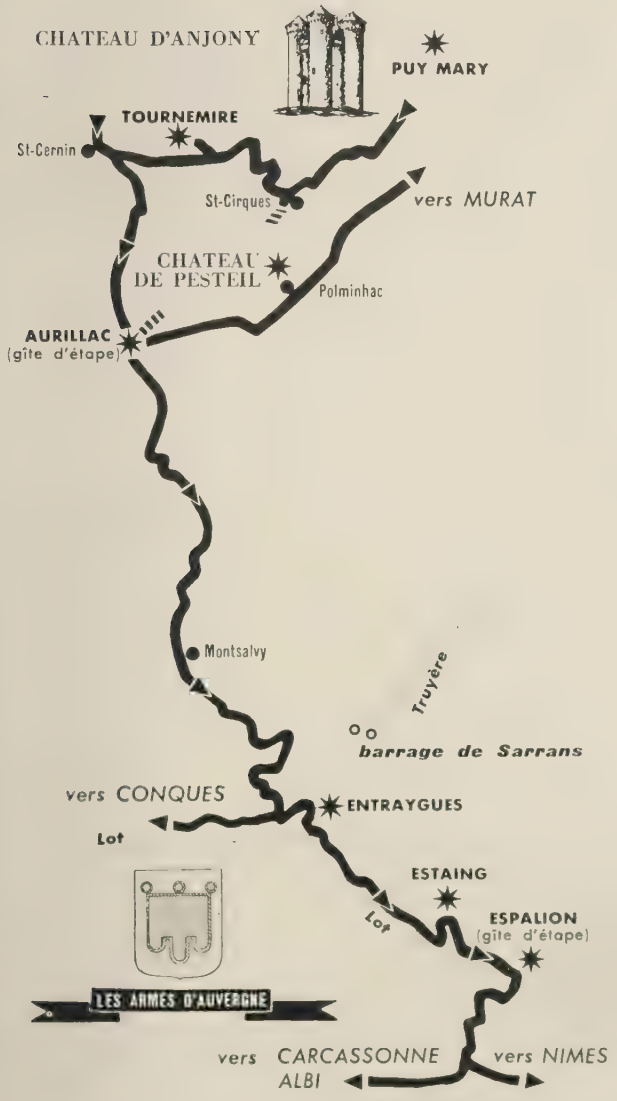
Face aux violences meurtrières de leurs anciens seigneurs qui agissaient presque en « routiers », les châtelains d'Anjony furent assez forts, assez bien servis par leurs connaissances en droit, assez bien conseillés par les nombreux ecclésiastiques que comptait leur famille, pour survivre à la persécution. Même, quand la famille Tournemire sera sur le point de disparaître et se désintéressera de ses titres trop vides pour ceux, plus réels, de Pesteil dans la vallée voisine, les Anjony réussiront à s'allier à leurs rivaux par des mariages paisibles, l'amour triomphant enfin de la haine, comme dans les bras de Juliette et de Roméo. Serviteurs directs en maintes occasions de Charles VII et de Louis XI, ils entreront définitivement au service de la Couronne, y gagnant un marquisat. On les retrouvera mousquetaires, maréchaux de camp, gardes de corps de Louis XIV et de Louis XV. Mais la guerre et la cour ne leur laisseront pas le temps de se marier assez jeunes, et la famille en perte de mâles verra ses propriétés passer dans les mains de neveux qui, heureusement, joindront à leur nom le nom d'Anjony.

Voilà le passé de cette demeure féodale du Puy de Larmandie, un des rares châteaux restés intacts en Auvergne après les destructions ordonnées par Richelieu. La Révolution en a éparpillé les meubles et les décorations qui n'avaient pu être cachés dans la salle secrète, mais les bâtiments, une fois de plus, furent épargnés. On y retrouve le cadre même dans lequel vécurent les seigneurs successifs, depuis le robuste donjon jusqu'aux pièces plus claires et mieux aérées de l'aile construite au XVIII^e siècle. Tous les meubles, objets et peintures y sont vivants, et les moindres détails sortent de l'ombre comme autant de secrets si vous avez le bonheur d'entendre le marquis de Leotoing d'Anjony évoquer lui-même l'histoire de sa maison.

Vous conviendrez aisément qu'un tel site méritait une halte et justifiait le détour que nous vous avons fait faire.

A droite : *les fromages de la région sont faits de lait caillé très rapidement, avant de reposer le temps nécessité par l'égouttage. Un « cantal » pèse de 30 à 45 kg et doit séjourner deux ou trois mois dans une cave de 10 à 12 degrés jusqu'à ce que sa croûte se couvre de petites taches.*

LA PLUS VIEILLE FRANCE



Le voyageur qui s'attarderait dans le Cantal visiterait longuement Aurillac, dont les maisons sur la Jordanne sont si pittoresques et qui conserve le souvenir d'un pâtre devenu le pasteur de la chrétienté : l'humble Gerbert porta la tiare sous le nom de Sylvestre II. Sur l'obscur des âges, aucune intelligence n'a jeté de plus grandes lumières, et cette clarté s'est répandue sur les tombes, puisque Gerbert a imaginé la fête des Trépassés. Aurillac et ses environs se disputent sa naissance. Belliac montre même la maison où il serait né. Il faut remonter la vallée du Lioran vers l'est pour découvrir tour à tour Vic-sur-Cère, Murat et Saint-Flour, entre maintes curiosités naturelles. Mais si les détours vous sont interdits dans votre hâte de gagner le Sud, le simple déroulement de la route vous donnera un aperçu suffisant de cette région, la plus vieille de France, puisque ses bouleversements remontent à des millions d'années. Malgré les sommets déserts et les défilés sauvages, vous garderez du Cantal le souvenir d'une terre continuellement verte et inondée de soleil. En été, l'air y est chaud mais tempéré par l'altitude moyenne et les vents frais, et l'herbe semble pousser partout pour nourrir d'innombrables troupeaux. Même sans carte, on saurait qu'on se trouve dans le Cantal rien qu'à voir ces troupeaux. Les vaches ont toutes la couleur rouge sombre des pierres de Salers ; elles tirent les faucheuses à travers champs ou poursuivent une recherche méthodique de la meilleure herbe avant de se prélasser dans l'ombre des bosquets ou d'attendre dans un « bargueiro » l'arrivée du fermier pour la traite de 4 heures.

Suivons un de ces vachers lorsqu'il rapporte le lait chez lui : nous assisterons à la fabrication du fromage de Cantal. Ni beurre ni pâte fermentée, mais une fourme de lait caillé et pressé en une motte d'au moins 30 kilogrammes. Que l'on soit dans les vallées ou sur les plateaux, cette fabrication fermière a lieu toutes les fins d'après-midi ; elle nécessite le lait d'au moins trente vaches et reste en altitude une industrie unique, sans usines, où le tour de main, la propreté et la science de chacun se donnent libre cours. Il suffit d'assister à un concours de titrage du fromage pour mesurer la fierté

des Cantaliens. Il suffit de les voir arriver avec leur bâton de vacher, leur blouse noire et leur chapeau de feutre dans ces marchés actifs et colorés où triomphe leur succulent produit.

Après le plateau de la Châtaigneraie, la route descend brusquement pour atteindre les rives du Lot, au confluent de la Truyère, qui débouche sauvagement de ses propres barrages. Avant de plonger sur Entraygues, prise, comme son nom l'indique, entre deux eaux, arrêtez-vous encore un moment au Fels, le temps de déguster son excellent vin en admirant ses vieilles maisons et la vue de son pont gothique.

Aurez-vous le courage de passer non loin de Conques sans visiter l'un des plus beaux monuments du style roman auvergnat ? Aux flancs d'un ravin, Conques dresse les clochers de son antique abbaye. Elle dut sa gloire et son importance à la possession des reliques de sainte Foy, dont elle possède toujours la « Majesté », une statue en vermeil du XI^e siècle. Le dramatique *Jugement dernier* sculpté sur le portail de l'église, son trésor, riche en pièces d'orfèvrerie fort anciennes, le cloître, le musée ont de quoi retenir le passant. En suivant les gorges de la rivière, vous passerez au pied de la ville d'Estaing,

Le château de Pesteil à Polminhac, au centre du pays des volcans, autre propriété des seigneurs de Tournemire ; et sa Vierge noire, si vénérable et vénérée, objet de culte dans toute l'Auvergne.

A Espalion, dernière étape de notre itinéraire, les admirables ponts laissés par les Romains se reflètent toujours dans le miroir des eaux du Lot.

berceau d'une illustre famille. Des boucles incessantes conduisent l'eau au bas du soulèvement qui porte les ruines du château de Calmont d'Olt, sous le vieux pont d'Espalion. A partir de là, vous avez le choix des routes pour continuer votre voyage jusqu'aux Pyrénées. Mais vous ne quitterez pas Espalion sans emporter l'émouvante image de l'édifice rose et minuscule qu'est l'église de Perse. Encore un exemple de l'art simple et vigoureux que l'époque romane a semé à profusion sur un sol bien fait pour le porter.

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES FRANK ET JANET BEYDA.

EN FORÊT DE CHANTILLY

COMME DANS UNE ILE DÉSERTE

1.

2.

A QUELQUE race qu'il appartienne, à quelque stade qu'il soit de son évolution, l'homme obéit, pour construire sa maison, aux mêmes réflexes ; et ce n'est pas faire injure à M. et M^me^ D..., qui viennent de bâtir leur demeure sur le territoire — cependant très civilisé — de Chantilly que de les comparer à tous ceux qui ont, de siècle en siècle, planté leur drapeau dans des terres en friche. Eux-mêmes se plaisent à évoquer le jour où ils pénétrèrent pour la première fois dans la petite brousse qu'ils venaient d'acheter à 40 kilomètres de Paris : une des rares parcelles de la forêt de Chantilly qui n'appartînt pas aux Domaines. C'est en se frayant un chemin dans l'enchevêtrement des arbres, des ronces et peut-être des lianes qu'ils cherchèrent l'emplacement de leur maison.

Ils y retrouvaient le goût d'aventure, hérité de nos lointains ancêtres, et celui, plus fort encore, d'avoir à dominer la nature en ordonnançant une végétation restée sauvage, en créant de toutes pièces un décor raffiné, en équilibrant les masses de verdure et de pierre.

Mais, avant de rien interpréter, ils devaient — obéissant encore à une nécessité ancestrale — s'assurer de la présence de l'eau. Ils firent donc creuser un puits, et c'est seulement lorsque les foreuses eurent atteint la nappe souterraine à 25 mètres de profondeur qu'il s'avéra possible de prendre définitivement pied sur ce sol. Après la recherche de l'eau, ce fut celle du soleil : soixante arbres tombèrent, non seulement pour assurer les assises de la maison, mais pour que la façade, qui s'élèverait au midi, fût largement dégagée ; pour qu'un tapis vert rejoignît, à travers un léger rideau de chênes, les prairies vallonnées qui bordent la forêt. Puis il fallut tracer une route de 400 mètres à travers les 10 hectares du domaine.

Pourquoi cet immense travail de défrichage et de nivellement alors que tant d'autres terrains se fussent mieux prêtés à la construction ? Parce que, en France, bâtir une maison est un acte grave engageant l'avenir de plusieurs générations et qui vaut de mettre dans son jeu tous les atouts.

Or, que souhaitaient M. et M^me^ D... ? Enfermer leur vie privée dans des murs de verdure ; se créer une sorte d'île déserte isolée du monde par un océan d'arbres, tout en s'assurant la proximité de terrains de golf et d'allées cavalières ; être à trois quarts d'heure en voiture du

3.

4.

1. Façade d'arrivée donnant sur un vaste « parking » qui sépare la maison des premiers arbres de la forêt.

2. Terrasse de plain-pied avec la pelouse ; sagine et fleurs poussent entre les pierres. Remarquez la gouttière à section carrée dont le dessin a été très étudié et que rehaussent des petites fleurs de lys en fer forgé.

3. Façade sur le jardin. Le sol de la maison a été rehaussé quelque peu afin de donner une pente à la pelouse.

4. Le living-room a été conçu, comme toute la maison, dans un style un peu monastique. Au fond, formant alcôve, la bibliothèque est surélevée d'une marche et son plancher provient d'une vieille maison de la rue Caumartin.

La grande cheminée du living-room s'encadre dans un ensemble en bois : une vieille poutre soutenue par deux colonnes torses anciennes trouvées dans les caves d'un antiquaire parisien.

Dans la bibliothèque de chêne ciré s'encastre un petit bar fermé par des volets peints en vert. De chaque côté, des panneaux tendus de toile imprimée évoquent des scènes de chasse à courre.

centre de Paris, et sur la route du nord qu'ils ont souvent à emprunter pour leurs affaires.

Un architecte belge, Louis Govaerts, établit les plans de la demeure. Georges Robert, architecte du château de Chantilly, en surveilla l'exécution. Parce qu'ils s'établissaient sur une portion du domaine qui fut autrefois fief des rois, les nouveaux propriétaires tinrent à donner à leur maison un aspect quelque peu traditionnel : murs en pierres blanches de Saint-Maximin, extraites des carrières de la région ; grands toits de tuiles inspirés de ceux de l'Ile-de-France ; plomberie, menuiserie, ferronnerie œuvrées par des artisans de Chantilly travaillant dans l'esprit du siècle dernier ; jardin dessiné par un paysagiste formé dans la proximité des grandes perspectives du parc tout proche : M. Catelot.

Pour évoquer le passé prestigieux, des petites fleurs de lys en fer forgé ornent la corniche du toit. Les seuls éléments importés sont les frontons des portes, inspirés du style colonial anglais. L'intérieur est aménagé avec le plus grand confort, la maison devant être habitée toute l'année. Les chambres des parents et des enfants forment de petits appartements isolés ayant chacun sa salle de bains ; les domestiques sont installés à l'étage, avec un escalier accédant à la cuisine et une porte ouvrant sur la chambre des plus jeunes enfants ; un monte-plats relie directement l'office et la chambre principale.

Cette maison, construite en Ile-de-France par des Belges ayant emprunté certaines idées aux Anglo-Saxons, n'a cependant pas l'air d'une étrangère ; elle est adaptée au pays, sans tomber pour cela dans le pastiche, ce que trop d'architectes ne veulent ou ne savent pas faire.

R. B.

La cuisine, dont les murs sont peints en blanc et revêtus à mi-hauteur de carreaux de porcelaine bleue; le sol est en grès cérame bleu, les tablettes sont recouvertes de Formica dans le même ton. A gauche, glace coulissante permettant de passer plats et vaisselle dans la petite office vitrée. Près de la porte, machine à laver et hachoir.

Ci-dessous : *rampe d'escalier en chêne et statue polychrome du* XIV^e^ *siècle.* En bas, à droite : *le hall ressemble à un couloir de cloître. Le sol est revêtu de dalles en terre cuite rouge à très larges joints. Meubles Louis XIII.*

Chambre de jeune homme, de plain-pied avec le jardin. Le mobilier est en rotin (Maison et Jardin, décor.) et le carrelage est en terre cuite rehaussé de petits motifs représentant des soleils (œuvre de Carré).

Petit salon intime attenant à la chambre à coucher du premier étage. La cheminée Louis XVI provient des démolitions d'un immeuble à Paris.

A gauche : *détail de la chambre de jeune homme. La porte en rotin, ne comportant pas de vitre, ouvre sur un petit tambour et sur les dégagements.*

Ci-dessus : *la chambre d'enfant. Le mur du fond est blanc, les autres, bleu pâle ; carrelage rouge de Carré avec motifs de biches. Lit en rotin voilé de blanc. (Delphine Chabaut.)*

Chambre d'amis, au rez-de-chaussée. Murs blancs, rideaux et dessus de lit en soie verte ; carrelage de Carré ; meubles de style Louis XIV hollandais.

Dans la chambre du premier étage, les murs sont tendus de toile imprimée en camaïeu gris, de Suzanne Fontan ; rideaux en soie, vieux rose, assortie au satin des sièges. Tapis gris.

Photographies Pierre Jahan

Dans nos maisons actuelles, les portes, pleines ou vitrées, fabriquées en série, sont d'une banalité qui a longtemps découragé les décorateurs. Depuis quelques années la mode des murs ornés de peintures en plusieurs tons, de papiers peints, de tissus a gagné la porte. Nous présentons ici quelques bonnes idées pour « vêtir celles qui sont nues » :

DE PORTE EN PORTE :

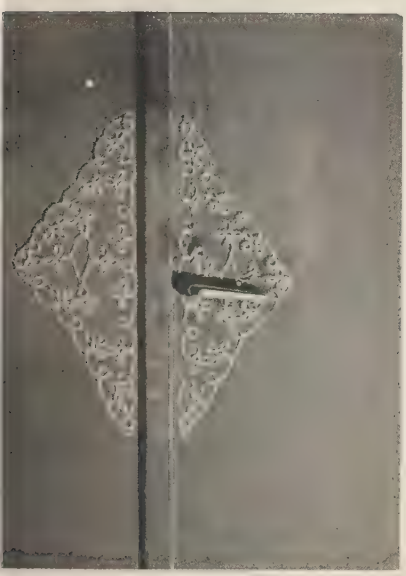
1.

2.

3.

4.

UNE IDÉE



5.

6.

7.

8.

9.

Vitres et moulures :
1. Dans un petit salon, pour camoufler des penderies, leurs portes vitrées ont été peintes en gris avec rechampis blancs comme les autres boiseries de la pièce.

2. Dans une chambre de ménage, chacun son placard. Sur les vitres, dans la partie haute, doublée de voilages tendus, croisillons de bois s'inspirant du style Directoire.

Encadrements de galons :
3. Dans une chambre féminine tendue de moire blanche, le même galon ancien de soie mordorée qui souligne la draperie du lit « à la duchesse », encadre la porte.

4. Dans une autre chambre de femme, les panneaux de la porte sont tapissés du même papier (Nobilis) que les murs et soulignés d'un galon de papier (Mauny).

Velours et perles :
5. La porte d'une petite antichambre a été gainée, comme l'ensemble, de velours rouge. Un travail de broderie remplace les plaques de propreté. (Lanty, décorateur.)

Panneau d'armoire :
6. Dans une chambre à la campagne, on a substitué une porte d'armoire ancienne à celle qui existait ; ornée d'un heurtoir, elle s'intègre dans des boiseries modernes.

Un herbier sous verre :
7. Dans un salon moderne meublé à l'ancienne, sur la porte pleine un panneau peint en vert porte des fleurs séchées.

Un tableau noir :
8. Dans une chambre de petit garçon, la porte pleine a été convertie en tableau noir. Un coup d'éponge et tout s'efface.

Un trompe-l'œil :
9. Dans une chambre de jeune fille très exiguë, un trompe-l'œil peint à l'huile sur la porte, par Irène Marie, agrandit la pièce.

Photographies de Oscar Tabar, Hervé Rivon

DES CARRIÈRES OUVERTES AUX JEUNES

PAR BERNARD SIMIOT

1. Ces barreaux qui se profilent sous le ciel d'Issy-les-Moulineaux sont des antennes à très hautes fréquences qui sont utilisées quotidiennement par les chercheurs du C. N. E. T. pour assurer des liaisons d'études — images et son — avec un poste correspondant qui dresse dans un autre ciel une architecture similaire.

2. Tel sera l'aspect définitif de l'École nationale supérieure des Télécommunications lorsque les constructions rues de Tolbiac et Barrault seront terminées.

1.

2.

Le monde électronique réclame un nombre croissant d'ingénieurs, et les grandes écoles françaises viennent en tête des demandes. La plus récente de ces écoles forme les maîtres de demain.

III

L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES TÉLÉCOMMUNICATIONS

Télécommunications : le mot, promis à une fortune internationale, fut créé par un romancier, membre de l'Académie française, Édouard Estaunié. Mais l'homme de lettres était aussi un homme de sciences : polytechnicien, ingénieur des P. T. T. et directeur de l'École Professionnelle Supérieure des Postes et Télégraphes, qui devait devenir en 1942 l'École Nationale Supérieure des Télécommunications. Édouard Estaunié marquait ainsi que les élèves n'étaient pas seulement destinés à fournir des cadres supérieurs aux P. T. T. Bien avant la dernière guerre, l'école ouvrait à ses futurs ingénieurs des horizons multiples sur les différents plans de la recherche, l'exploitation ou l'industrie. La science de l'électronique surpassant aujourd'hui celle de l'électricité, ces horizons sont devenus sans limites. Il ne s'agit plus, en effet, d'utiliser seulement le courant électrique, constitué comme on le sait par une prodigieuse migration de minuscules grains d'électricité, mais d'exploiter l'électron libre, de le domestiquer et de lui confier, parallèlement aux redoutables missions de la Défense nationale, le soin de commander la mise en marche des usines, de résoudre des équations transcendantes, de radioguider les avions, d'assurer les liaisons radio-électriques, et tant d'autres tâches qui vont des plus humbles applications ménagères aux servo-mécanismes les

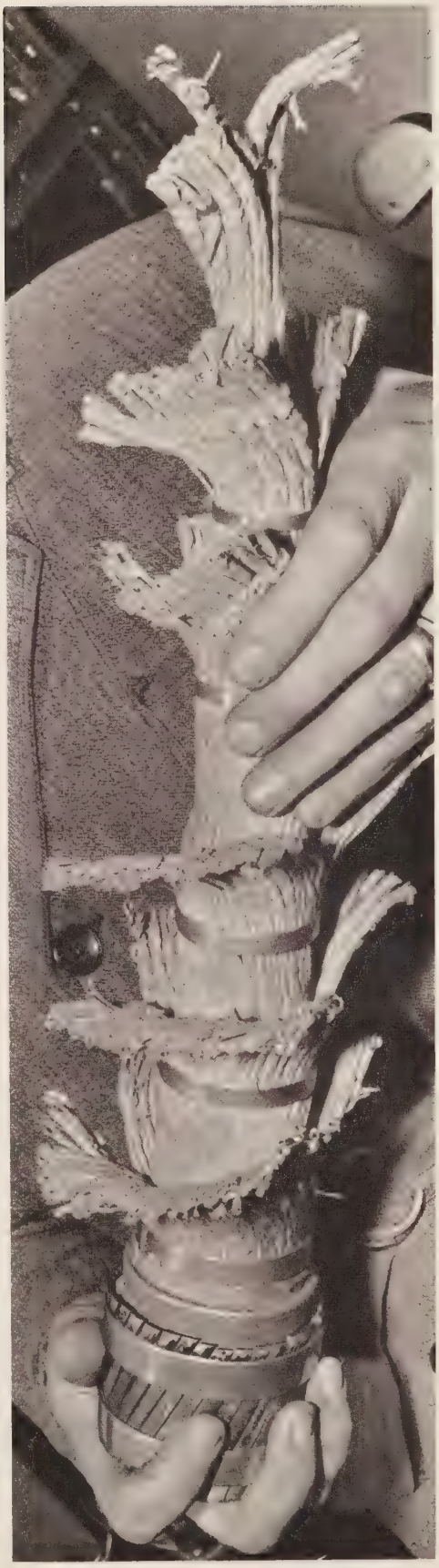
3.

3. Ce petit temple est une chambre sourde, tapissée avec de la laine de verre. On n'y entend pas le plus petit bruit, et il paraît qu'on y deviendrait fou au bout de deux heures... Elle est utilisée pour les études acoustiques, car les microphones ou les récepteurs s'y trouvent comme à l'air libre et ne reçoivent aucun écho.

plus compliqués. Dans la course à l'automation, où le monde s'engage depuis environ cinq ans — Ford a créé en 1953 sa première usine capable d'assembler des moteurs sans main-d'œuvre — les États-Unis, l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne, la France et la Hollande font partie du peloton de tête. Sans doute, les capitaux gigantesques engouffrés par tel ou tel pays étranger permettent des réalisations industrielles qui dépassent nos possibilités. Mais l'ensemble des travaux français, recherches, résultats obtenus, mises au point, construction de matériel, ont la meilleure cote sur le marché international grâce à la tradition et à la valeur de notre enseignement scientifique général. Celui-ci, pour le domaine de l'électronique, trouve sa plus haute spécialisation à l'École Nationale Supérieure des Télécommunications.

Dans la famille des « grandes écoles ».

L'E. N. S. T. n'est une nouvelle venue que sous sa forme actuelle, définie par un décret de 1942. En 1878, elle était une école d'application réservée à certains bottiers de Polytechnique et destinée à créer chaque année des promotions d'ingénieurs des Télégraphes, c'est-à-dire faisant partie du Corps des Postes comme d'autres faisaient partie du Corps des Ponts, des Mines ou des Tabacs. En 1888, elle prit le nom d'École Professionnelle Supérieure des Postes et Télégraphes, et, en 1938, elle devint l'École Nationale Supérieure des Postes, des Télégraphes et des Téléphones. Il ne s'agissait encore que de pourvoir l'administration des P. T .T. d'administrateurs, d'ingénieurs susceptibles d'assurer l'installation, l'exploitation et la modernisation des réseaux nationaux. Quand elle devint l'E. N. S. des Télécommunications, elle ne se borna plus à former d'anciens polytechniciens pour en faire des ingénieurs destinés aux P. T. T., mais ouvrit ses portes, à la suite d'un concours assez sévère, à de futurs ingénieurs civils se destinant à des carrières qui réclamaient des connaissances approfondies en électricité. Le cas des ingénieurs civils des Télécommunications sera plus particulièrement étudié ici.



Coupe et épanouissement des circuits dans un câble téléphonique qui comprend 224 circuits indépendants.

Comment y entrer

On ne doit pas cacher qu'il s'agit d'un concours très difficile, dont le programme est exactement le même que celui de l'École Polytechnique. Le candidat éventuel, après avoir passé ses deux baccalauréats, devra donc faire une année de mathématiques supérieures et deux années de mathématiques spéciales. C'est dire qu'il suivra les mêmes disciplines scientifiques que ses camarades briguant Normale Sup', l'X, les Ponts, les Mines, le Génie Maritime ou Sup'Aéro. Age moyen du concours : vingt et un ans. Nombre de places : vingt-cinq. A titre d'indication, quatre cent cinquante-deux candidats s'étaient présentés l'an dernier pour seize places seulement. Durée des études à l'École : trois ans, dont une année préparatoire. Les ingénieurs des Arts et Métiers sortis premiers de leur promotion sont reçus sans concours en année préparatoire. D'autre part, les anciens élèves diplômés des Écoles Polytechnique, Mines, Ponts et Chaussées, Génie Maritime, Sup'-Aéro et Centrale, à condition de pouvoir

1.

1. Il est bon qu'un ingénieur des Télécommunications sache exactement ce qui se passe dans une oreille humaine. Parallèlement à l'étude des microphones on ne lui ménagera donc pas les leçons d'anatomie

2. Un élève des Télécom' souffle dans un saxophone. Pourquoi? Le futur ingénieur de la R. T. F. doit étudier les sons émis par les divers instruments de musique en vue de leur transmission future avec une parfaite fidélité Un autre élève regarde sur l'écran d'un appareil enregistreur — oscilloscope cathodique — s'inscrire la courbe du son émis par le saxophone en fonction du temps.

2.

justifier d'un bon classement de sortie, peuvent être admis en première année. Les licenciés ès-sciences — calcul différentiel intégral, mécanique rationnelle, physique générale — devront subir un concours spécial pour entrer en première année. Toutes ces catégories de jeunes gens — on notera que les jeunes filles peuvent être admises — seront élèves ingénieurs. Seuls, les bottiers de l'X ayant opté pour le Corps des Télécommunications auront droit au titre d'ingénieurs-élèves pendant les deux années qu'ils y passeront. Les Télécom' joueront alors pour eux le rôle d'une école d'application.

Prenons l'exemple d'un heureux candidat reçu au concours. Il se dirige vers la rue Barrault afin de faire connaissance avec sa nouvelle École et il éprouve d'abord la désagréable surprise de se trouver devant un triste bâtiment administratif dont le style concorde peu avec les études d'avant-garde qu'il va être amené à poursuivre pendant trois années. Mais il aperçoit bientôt, à deux pas, rue de Tolbiac, la claire façade aux lignes géométriques d'une grande construction moderne en voie d'achèvement : c'est la future École qui ouvrira ses portes en octobre prochain.

L'Établissement est dirigé par un ancien élève.

Rassuré, l'élève ingénieur va se présenter au directeur, M. Suchet, ingénieur général des Télécommunications, ancien Polytechnicien, et ancien élève de l'établissement qu'il dirige depuis plus de vingt ans avec autorité, dynamisme et la volonté de faire de chacune des promotions qui lui passent entre les

mains une élite de classe internationale. Technicien rompu aux mystères de l'électronique, M. Suchet n'ignore pas qu'un ingénieur doit posséder des connaissances générales très étendues afin de mieux situer sa propre spécialité dans la complexité des appareils qu'il sera amené à étudier, voire à inventer, à construire ou à utiliser. Aussi attache-t-il le plus grand soin à la culture scientifique de ses élèves. L'élève ingénieur consacrera donc sa première année à parfaire sa formation scientifique. Aux trois années de « taupe » antérieurement subies, il devra ajouter dix mois d'analyse, de mécanique, de géométrie et de chimie, pendant lesquels il suivra également des cours de droit et d'économie politique et sociale. Il lui faut, en effet, absorber pendant ce laps de temps une somme de connaissances mathématiques sensiblement égale à celle des Polytechniciens, au contact desquels il se trouvera l'année suivante. C'est alors qu'il étudiera en profondeur l'électrotechnique, la théorie des réseaux, le calcul des filtres, les machines électriques, le téléphone, les lignes aériennes, souterraines, sous-marines, la technologie et la fabrication du matériel. Enfin, la troisième année le fera pénétrer dans les secrets de l'électronique, des oscillations électriques, de l'acoustique, du télégraphe, de la radio-électricité et de la télévision. Il est bien entendu que l'ensemble de ces cours est d'un niveau très élevé, mais on notera que cet enseignement *ex cathedra*

1.

1. Les locaux de l'École abritent également des techniciens des P. T. T., qui viennent y suivre certains cours pratiques. On les voit s'exercer ici au réglage des différents organes de téléphonie automatique

2. Tous les appareils électroniques qui servent aux télécommunications représentent pour le profane et même pour l'amateur de T. S. F. un invraisemblable enchevêtrement de fils, lampes, condensateurs, etc. Sait-on que tous ces organes ont été déterminés après de longs et savants calculs?

3. Le téléguidage des « engins spéciaux » fait actuellement l'objet de recherches constantes et d'expériences nombreuses. En France, les premières se poursuivent dans les laboratoires du C. N. E. T., et les secondes, aux environs de Colomb-Béchar, sous la direction d'ingénieurs des Télécommunications. On sait que les Américains et les Russes sont parvenus à télécommander des engins sur plusieurs milliers de kilomètres, à travers l'Atlantique-Sud ou la Sibérie. Les Britanniques font des expériences similaires en Australie.

2.

PHOTOGRAPHIES PIERRE JAHAN.

3.

est constamment épaulé par une grande variété d'exercices pratiques, allant de la manipulation d'appareils aux travaux manuels de technologie, et des projets conçus en bureaux d'études à de fréquentes visites d'ateliers, d'installations et de chantiers. Enfin, l'élève ingénieur, qui devra en sortant des Télécom' connaître parfaitement le vocabulaire technique anglais et allemand, aura entendu un certain nombre de conférences d'application portant sur la cybernétique, les radars, les servo-commandes, les semi-conducteurs, les machines à calculer électroniques, les ultra-sons, le cinéma sonore et la physique nucléaire.

Lorsqu'on en sort.

Voici que le jeune homme a obtenu son diplôme d'ingénieur civil des Télécommunications. Il va maintenant faire son service militaire dans les Transmissions avec le grade de sous-lieutenant. A la fin de cette période, non seulement il ne sera pas embarrassé pour trouver une situation dans les entreprises nationalisées ou privées, mais il aura la plupart du temps un contrat en poche depuis trois ans. En effet, ces jeunes ingénieurs font tellement prime sur le marché et les besoins de l'industrie électronique sont devenus si grands, que les industriels se font communiquer les noms des garçons qui viennent d'être reçus à l'École pour leur proposer immédiatement un contrat d'embauche qui assure 50.000 francs par mois pendant les trois années d'études passées rue Barrault. Munis de leur diplôme, les jeunes ingénieurs toucheront le double, et, quelques années plus tard, des mensualités de 200.000 francs, à moins qu'ils ne cèdent aux sollicitations de certaines firmes étrangères beaucoup plus généreuses. Il arrive aussi qu'un certain nombre de jeunes gens, passionnés de recherches, se dirigent vers le Centre National d'Études des Télécommunications. C'est le fameux C.N.E.T. qui, à Issy-les-Moulineaux, abrite, dans la masse architecturale de laboratoires ultra-modernes n'ayant rien à envier à ceux des États-Unis, plus d'un millier de chercheurs. Bien entendu, ces derniers ne viennent pas tous de la rue Barrault : l'Université et les grandes écoles en fournissent le plus important contingent, mais les cadres supérieurs du C.N.E.T. sont presque toujours des ingénieurs des Télécom'.

Des applications croissantes.

Si la France se place aujourd'hui parmi les tout premiers pays du monde dans le domaine des télécommunications, elle le doit beaucoup aux recherches et aux réalisations du C.N.E.T. qui, sous la direction d'un très grand patron, M. Marzin, ont fait faire des pas de géant à la science de l'électronique dans ses applications militaires ou civiles. C'est au C.N.E.T., par exemple, qu'ont été mis au point les phares situés entre Paris, Lille, Strasbourg, qui permettent, par le seul moyen de faisceaux hertziens, d'acheminer simultanément deux mille communications téléphoniques, des images de télévision et le son correspondant. C'est au C.N.E.T. qu'on vient de terminer le câble sous-marin qui assurera demain des liaisons téléphoniques parfaites entre la France et l'Afrique et bientôt avec l'Amérique, avec un débit de cent communications simultanées. Enfin, sans dévoiler des secrets de Défense Nationale, le C.N.E.T. contrôle les expériences de Colomb-Béchar, où fonctionne, comme chacun sait, une base d'engins radioté guidés et télécommandés.

Les chercheurs du C.N.E.T., qu'ils soient ingénieurs du Corps des P.T.T., ingénieurs civils ou de formation universitaire, touchent des rémunérations moins importantes, on s'en doute, que ceux qui ont été absorbés par le secteur privé. Il arrive donc qu'ils quittent un jour le service de l'État, car l'exaltation de la recherche ne suffit pas pour nourrir une famille. Dans ce cas, ils n'ont que l'embarras du choix : le nombre des applications industrielles de l'électronique va sans cesse croissant, et les seuls besoins de la construction électrique exigeront pendant les cinq années à venir un minimum de mille ingénieurs diplômés par an. Certes, les anciens élèves de l'École Nationale Supérieure des Télécommunications auront souvent droit aux plus belles et plus rapides situations, étant donné la somme considérable de leurs connaissances spécialisées ; mais les autres ingénieurs n'auront pas à se plaindre, qu'ils sortent des Mines, de Centrale, de Sup Aéro ou de Grenoble, soit qu'ils aient satisfait aux examens des Arts et Métiers ou même qu'ils soient diplômés d'établissements dont le niveau d'études est beaucoup plus modeste, comme l'École Bréguet, par exemple. Il y a de la place pour tout le monde. Il s'agit de beaucoup travailler. L'aventure moderne est scientifique.

Bernard Simiot.

1.

Les lunettes disparues, le plumier vide, l'enveloppe envolée n'ont pas été perdus pour tout le monde ; on les retrouve, avec d'autres larcins, dans ces compositions imprévues qui ont intrigué un archéologue, le professeur Passé, et réjoui un chansonnier de la Butte, notre ami Coudebec.

L'ESPRIT

2.

1. Chouette extra-lucide en plumes d'albatros et acier inoxydable, confectionnée en 1887 par un indigène anthropophage employé à la mairie de Plumapen (Nouvelle-Guinée Orientale). L'utilisation de matériaux métalliques indigestes, attributs essentiels de l'homme blanc civilisé, tendrait à prouver, malgré le caractère maléfique de cette représentation, que l'artiste primitif n'était pas dénué d'ironie.

2. Étude publicitaire pour la marque de plumes métalliques « CHANTECLER ». Slogan :

Écrivez-lui à la plume.
Ce que vous n'osez dire
Chantecler le criera pour vous.
Demandez Chantecler, la plume du cœur.

(N° de dépôt 14.331.G.7). Tous dr. de reprod. res. p. tout pays. Imitations interdites.

S'AMUSE

OBJETS
ET PROPOS
RECUEILLIS
PAR FLIP

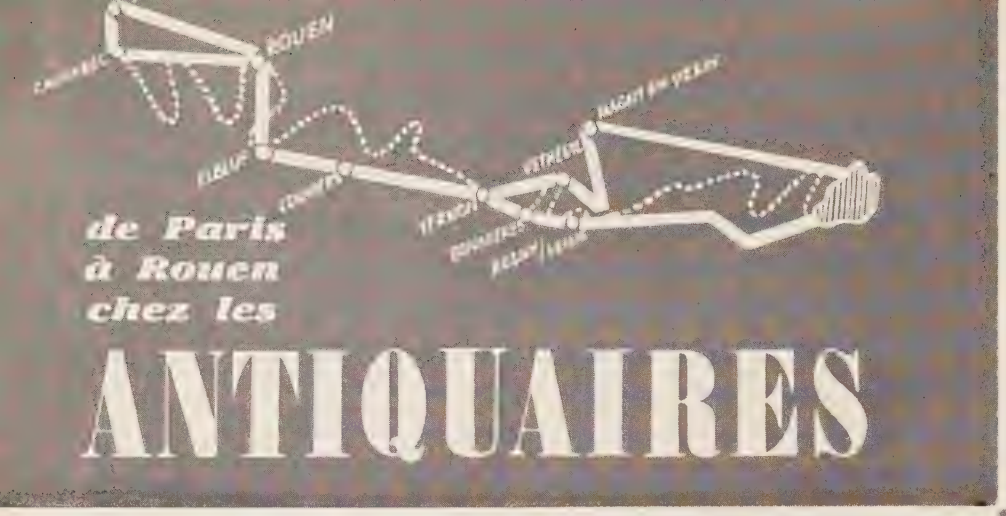
Phot. Dumuy.

3.

3. Sculpture en bronze du XIII[e] siècle avant J.-C., originaire de Sardaigne, représentant un dieu agraire à forme animale. Les cornes ou antennes de même que l'échine vertébrale — très sensible — étaient destinées, dit-on, à attirer les orages ou à chasser les esprits. Trois prises de terre. Seuls les yeux ne sont pas d'époque.

4. Silhouette composée le 27 mars 1938, lors d'une très longue séance de l'Académie française consacrée au terme « Homme de lettres », par le doyen des Immortels, admirateur de Pierre Mac Orlan, épistolaire scrupuleux et ancien amiral de vaisseau.

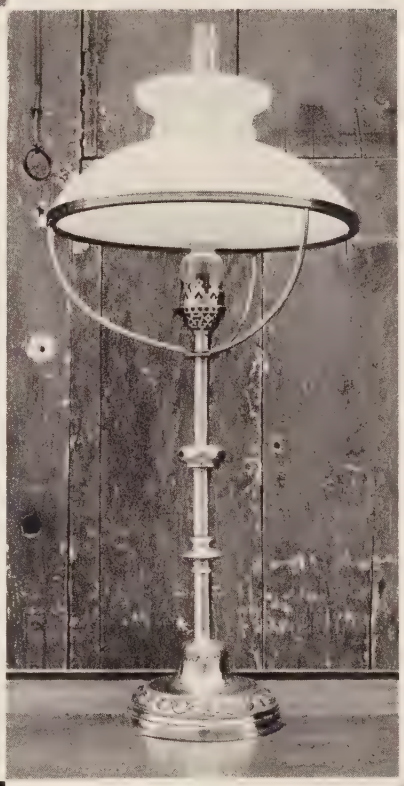
4.



de Paris à Rouen chez les ANTIQUAIRES

Comme point de départ à la décoration originale d'une maison de campagne, Paris nous avait fourni, le mois dernier, assez d'objets curieux. Notre premier itinéraire en Normandie s'est révélé si fructueux qu'il sera suivi d'un second en août. Pour compléter une installation ou pour orienter vos projets, nous avons choisi, au hasard des étapes, le bon meuble et l'objet de qualité. En effet, tous les entretiens que nous avons eus en cours de route avec les antiquaires nous ont confirmé dans l'idée que la demeure rurale exige désormais autant de soins et de raffinement que l'appartement urbain. Le « rustique » de bonne époque conserve sa place et garde ses partisans. On lui adjoint les précieux objets des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, recherchés pour leur délicatesse aussi bien que pour leur valeur stable. Quel que soit votre choix, n'oubliez pas que le confort et la commodité ne sont jamais ennemis de l'élégance des lignes.

Saint-Sère.



A MAGNY-EN-VEXIN

Chez Jallier : lampe de tribunal en cuivre du XIX^e^, *avec abat-jour en verre opalin blanc (5.500 fr.).*

Au Vieux Magny : vasque jardinière en faïence polychrome de la fin du XIX^e^ *s. (1.800 fr.).*

A VERNON

Chez Castreau : encoignure romantique en merisier, avec tiroi (18.000 fr.), et un charmant lit peint du début du XIXe s. (32.000 fr.

A VETHEUIL

Chez Mme Heraud : un original meuble de maîtrise en acajou d'époque Empire, avec un tiroir (22.000 fr.).

A LOUVIERS

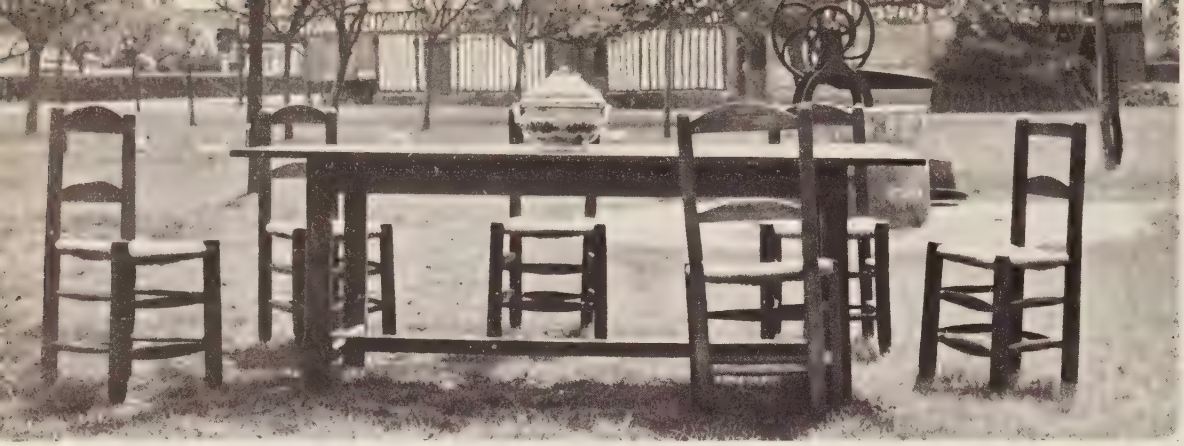
Chez Mme Maurice Bouillet : deux coffres a mariage, du Pays de Caux, peints (2.500 fr. la pièce). Une remarquable fontaine d'antichambr en étain, d'époque Louis XIV (30.000 fr.

A ELBEUF

Chez Victor Sauvageot : paire de soupières en porcelaine de Paris blanche et décors dorés (10.000 fr.).

A ROUEN

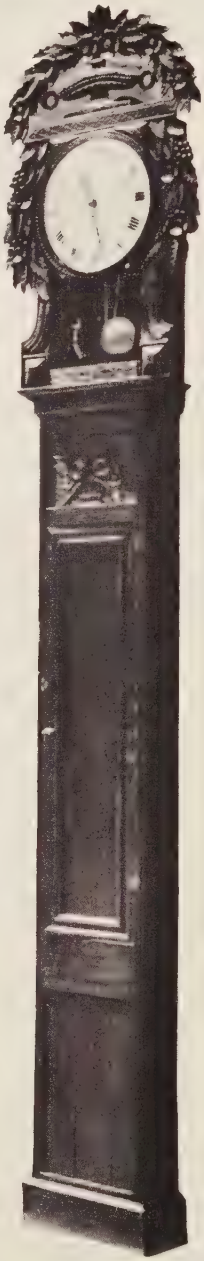
Chez Jacques de Courcelles : salon d'extérieur en fil de fer peint, de style rococo (XIXe siècle) très décoratif (120.000 fr. les quatre pièces). Ensemble rustique d'époque Louis XIII, hollandais d'origine (240.000 fr. les 6 fauteuils et 2 chaises). Buffet picard, d'époque Louis XV (125.000 fr.).



1.

2.

3.



A YVETOT

La Maison normande : 1. Ensemble rustique. Table de chêne (30.000 fr.) et 6 chaises en bois d'aulne exécutées à la main (3.000 fr. pièce). Soupière en vieux rouen. 2. Paire de meubles dessertes en acajou, d'époque Louis-Philippe (55.000 fr. les deux). 3. Table à jeu en amarante avec pieds en ébène, d'époque Louis XV (45.000 fr.), sur laquelle se trouve un carafon en verre de Venise (3.000 fr.)

A CAUDEBEC

« Chez l'antiquaire » : armoire du XVIII^e *siècle, en chêne, du Pays de Caux. Les motifs sculptés en forme de spirale sont propres à la région d'Yvetot (35.000 fr.). Horloge rustique en chêne, à poids, dite de Saint-Nicolas-d'Aliermont (haut. 2,45 m.).*

A BONNIERES

Chez Gabriel Planque : vaches pots à crème en faïence de fabrication anglaise du début du XIX^e^ *siècle (20.000 fr. la paire). Sur un bureau rustique en chêne (55.000 fr.), paire de flambeaux en étain peint d'époque Directoire (14.000 fr.) et bonbonnière même époque (20.000 fr.). Table en acajou massif d'époque Second Empire. En son centre, aquarelle de fleurs datée de 1877 sur un fond de décor de José de Zamora (45.000 fr.). Pot à tabac en faïence représentant George Sand (15.000 fr.).*

A ROSNY-SUR-SEINE

Chez Mme B. Thévenot : table à gibier d'époque Directoire en placage d'acajou, avec un marbre veiné encastré dans le plateau (70.000 fr.).

Photographies G. de La Bégassière

L'ALBUM DE

PLAISIRS DES VACANCES. Il y a cinquante ans, les trains et quelques voitures emportaient les citadins vers la mer, la montagne ou la campagne. On n'appelait pas encore cela un « rush », mais simplement un grand départ. Les cures de soleil n'étaient pas inventées, mais on allait respirer et s'amuser, en de pudiques costumes de sport.

Ces pêcheurs de crevettes équipés de pied en cap vont affronter la mer. On les verra tout à l'heure poussant leurs filets sur les fonds de sable, et leurs costumes seront joliment ballonnés par l'eau. (Phot. Coll. Sirot.)

C'est aux joies du bain que se prépare ce groupe d'amis qui ont revêtu les tenues à la mode faites pour protéger leur pudeur et les protéger du soleil... car rien n'est plus laid qu'une peau brunie pour la femme qui revêtira, le soir, une robe décolletée. (Phot. Coll. Sirot.)

Les plaisirs des petits. La tête est garantie par des chapeaux de toile et le corps à l'aise dans des costumes de bain. Voici fixée au Tréport par le photographe de « L'Illustration », E. Clair-Guyot, « l'image de nos chers bambins auxquels il suffit d'une pelle pour édifier d'invincibles forteresses, des châteaux de rêve ».

MON PÈRE

La belle cycliste. Avec la vogue croissante de « la petite reine », naît une élégance sportive qui tout d'abord, pour les femmes, a paru fort audacieuse... Le port de la culotte a fait couler des flots d'encre... Mais le modernisme est plus fort que toutes les traditions, et l'œil s'est bientôt habitué à cette silhouette nouvelle. (Phot. Coll. Sirot.)

En route. Bravant le vent et la poussière et abordant courageusement le « tous-terrains » ces automobilistes sont partis à l'aventure... Peut-être le chemin pittoresque finira-t-il dans un champ? Mais il y a assez de chevaux dans le moteur pour les tirer de ce mauvais pas. (Phot. Coll. Sirot.)

Dranem fait de l'équitation. Un reporter du « Monde Illustré » a été le voir « dans sa coquette villa de Beauchamp, où il vit avec son cheval, qui est son meilleur ami, comme Don Quichotte avec Rossinante... Mais il le monte avec des œillères, par crainte d'accident.

Guillaume II fait du yachting. Aux régates de Kiel, à bord du Météor, il était enveloppé dans une vaste cape imperméable et avait coiffé un large suroît qui lui donnait une allure de Méphisto. Il remporta la coupe devant de nombreux yachtmen français. (« L'Illustration ».)

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP
de l'Académie Française

Que ce soit le théâtre d'autrefois qui nourrisse le mieux les scènes d'aujourd'hui, faut-il donc s'y résigner ? Mais à côté des chefs-d'œuvre, avec lesquels il est bon de familiariser le public, puisque c'est le plus beau moyen de culture, les pièces nouvelles font piteuses mines. Si, sous le Second Empire, on avait joué davantage Shakespeare, Sophocle, Aristophane et Goldoni, les pièces d'About, de ce brave Augier et de bien d'autres, Labiche même, cussent semblé atrocement médiocres. Plus les spectateurs seront instruits et connaisseurs, plus le métier d'auteur dramatique deviendra dangereux — ou humiliant. Pour Shakespeare, ce mois-ci, on s'est hasardé à une expérience pleine de périls. Laurence Olivier, qui peut tout se permettre par droit de génie, a osé représenter en Angleterre, puis pour le Festival des Nations au théâtre Sarah-Bernhardt, *Titus Andronicus*, drame de jeunesse et le plus vilipendé de son auteur, même par les plus ardents admirateurs de Shakespeare, qui s'efforcent de prouver qu'il n'est pas de leur idole. Assurément cette pièce sanguinaire, invraisemblable, impossible, où dix-sept personnes sont égorgées ou torturées en série, prête plus à rire qu'à frissonner. Sachez, si vous ne l'avez jamais lue, ce qui n'est point un cas pendable, qu'avant le premier lever du rideau le général Andronicus, qui a essayé de protéger des ruées germaniques l'Empire romain corrompu et défaillant, a déjà perdu vingt-deux fils dans les combats. Il amène la dépouille du vingt-troisième à Rome pour des funérailles nationales dont le clou sera l'égorgement, sur la tombe du jeune héros, d'un fils de la reine des Goths. L'acte ne finira pas sans qu'il ait également percé d'un glaive le cœur d'un fils à lui... La reine Tamora lui en veut, évidemment. Et comme elle devient puissante, ayant par sa beauté séduit l'empereur Saturninus, à qui Andronicus a cédé la pourpre, se jugeant trop vieux pour conduire l'Empire, elle aura les moyens de se venger. Deux autres de ses fils se saisiront de la fille de Titus, la violeront l'un après l'autre et lui couperont la langue et les mains. Ils seront plus tard égorgés, mais deux de ses frères accusés à la légère l'auront été avant eux... Ces malheurs ébranlent la raison d'Andronicus, qui devient féroce. Au dernier acte, au cours d'un banquet où il sert à Tamora un pâté fait des têtes de ses deux derniers fils, il égorgera la mère, l'empereur son propre fils, le dernier, et la petite Lavinia, trop malheureuse. Chemin faisant, le louche nègre Aaron, amant de Tamora, son complice, aura subi les dernières tortures avant d'être pendu. Il se peut que j'en oublie. Des cadavres sont allongés côte à côte sur la table du banquet, comme à l'amphithéâtre de médecine... Il faudrait au Grand-Guignol plusieurs spectacles successifs pour atteindre le total de corps froids que présente, en un tempo vivace, *Titus Andronicus*. Shakespeare serait Shakespeare, certes, et moins compromis, sans cette pièce hautement absurde et répugnante, dont le metteur en scène Peter Brook, Laurence Olivier et ses compagnons ont fait un spectacle miraculeux, dont le souvenir ne peut s'éteindre chez qui en aura été le témoin. Beauté et ingéniosité des décors où les changements de lieux s'opèrent avec une étonnante vélocité et sans effort, grâce à un jeu de panneaux articulés comme les feuilles d'un paravent ; noblesse expressive des cortèges funèbres, des groupements de personnages. Les prouesses se suivent et dans le même mouvement que les cadavres. Les décors sont beaux. Les interprètes, saisissants. Sous la chevelure blanche d'Andronicus, Laurence Olivier est admirable. Il a trop vieilli le personnage, à qui il ne manque que la barbe éventée par l'orage pour être l'image même du roi Lear. La justesse, la force, la simplicité du jeu d'Olivier sont des modèles dont tous nos futurs tragédiens — privés d'un si haut exemple en France — devront s'inspirer. Vivien Leigh poétise adorablement la vierge martyre Lavinia. Quel doux et pur visage de kaolin transparent ! Que l'oscillation des boucles d'or autour de sa tête inspire de pitié et de tendresse !... C'est une Ophélie idéale. Une sainte Agnès... Et Mme Maxime Audley est une splendeur en Tamora. M. Anthony Quayle, le nègre athlétique et farouche, jouerait magnifiquement Othello. Nous avons vécu une soirée d'enthousiasme, nous, les chevronnés du théâtre. Une soirée rappelant *Œdipe roi* avec Mounet-Sully, ou *Phèdre* avec Sarah.

Sans atteindre à ces cimes, l'*Oreste* d'Alfiéri, un anneau entre Eschyle et Sartre, a été superbement incarné par Vittorio Gassman, vrai tragédien de voix et de « statuaire », si je puis ainsi parler, farouche et noble. L'Électre de Mme Zareschi et la Clytemnestre de Mme Aldini furent dignes de lui. Cette troupe italienne est de premier ordre. Sur la même scène encore où ont défilé bien des œuvres et des acteurs étrangers de mérite, Jean-Louis Barrault et Edwige Feuillère ont bien représenté l'art français ; ils ont reparu dans *Partage de Midi*, que le public, enfin, m'a paru comprendre et placer à son rang. Tragique combat entre le pécheur, la pécheresse et Dieu. Mésa, sur qui ont passé jadis des ombres d'Ordination, et Ysé se rencontrent sur la mer Rouge, parmi des éclaboussements de soleil sur les flots, et dans les brûlures d'une chaleur qui les pénètre jusqu'aux entrailles. Sur un bateau — comme celui où Tristan et Isolde ont bu le philtre de Brangaine. Une fois à terre, leur amour sera un enivrement et une fureur. Leur adultère lyrique, incandescent, se complique d'une traîtrise supplémentaire, quand Mésa envoie le mari d'Ysé dans une province méphitique, où il perdra la santé et la vie. Est-ce pour se délivrer qu'Ysé quitte Mésa et se rejette dans les bras du cynique et vigoureux Amalric ? Mésa, métamorphosé par le souvenir de son Dieu et un irrésistible élan mystique, reprendra son empire sur elle et l'entraînera, sous les constellations de l'Orient, vers la miséricorde divine, qui leur permettra peut-être de célébrer, *in excelsis*, d'autres noces, spirituelles. Claudel est le chantre inspiré des amours interdites. Il a tiré *le Partage* des plus ardents secrets de sa propre vie ; pécheur, il a exalté les folies du péché de la chair, avant de les humilier, de les transfigurer dans une prodigieuse ascension mystique. L'âme de la pièce, Ysé, noble et perverse, torche d'amour, miracle de séduction, s'incarne en Edwige Feuillère ; et sans doute est-ce la pièce où ses dons prodigieux s'affirment, scintillent avec le plus d'éclat. On ne se lasse pas de l'admirer. Elle ne se lasse point de s'y perfectionner, ajoutant toujours de nouveaux gestes enchanteurs, des tourbillonnements de bras, des voltes de ses mains gracieuses qui jouent dans l'air; et des accents plus raffinés à sa diction. Au point qu'on est tenté de lui conseiller plus de discrétion. Tout compte fait, elle est éblouissante, inégalable. Et je ne suis pas de ceux qui trouvent que Barrault soit pour elle un partenaire un peu étroit, dont la fougue, malgré de visibles

Laurence Olivier dans Titus Andronicus *au Théâtre des Nations-Sarah Bernhardt.*

L'Italie a présenté Oreste *au Théâtre des Nations avec Vittorio Gassman et Elena Zareschi.*

efforts, n'atteint pas les mêmes fureurs. Il est si intelligent ! Il a si bien animé ses partenaires, Dacqmine et Desailly. Dacqmine, en particulier, est un Amalric de haut relief. Un grand artiste, à son tour...

Troisième réapparition d'un chef-d'œuvre. C'est au théâtre Hébertot que revivent les *Dialogues des Carmélites*, de Bernanos, où passent des reflets du cornélien *Polyeucte*. L'idée première est venue de l'Histoire, et d'un livre de Gertrud von Lefort. Bernanos en a tiré des dialogues radiophoniques d'une sève, d'une splendeur inespérées ; puis le cher Albert Béguin, dont nous pleurons la mort prématurée, et Mme Marcelle Tassencourt en ont tiré, avec piété et avec un goût exquis, l'œuvre théâtrale. Cette pièce, jouée depuis sa création dans la plupart des pays civilisés, policés, y a obtenu des triomphes. Voilà un beau travail pour le maintien de l'esprit français à sa vraie hauteur. C'est une pièce sur la grâce, en vérité, et sur la substitution des mérites, articles de foi. Blanche de La Force a peur de tout ; du monde surtout, dont le tumulte et la perversité l'épouvantent. Elle se réfugie au couvent des Carmélites, qui vont, sous la Terreur, subir les pires épreuves. Résistera-t-elle ? Seule, elle ne le pourrait, mais la Supérieure, Mme de Croissy, assume en mourant, dans l'épouvante que la mort lui inspire et qui dément sa vocation, sa foi, toute sa vie, une part des effrois de Blanche ; et elle intercédera pour elle... Tellement que Blanche, qui s'est enfuie pour ne pas partager la prison et l'échafaud de ses compagnes reviendra, à la dernière minute, suivre le cortège des condamnées et se faire trancher la tête avec elles. La scène de la mort de la Supérieure et le dénouement sont des moments inoubliables. La pièce, à quelques changements près de la mise en scène et du décor au dernier tableau, que je n'ai pas approuvés, est présentée à merveille. Si Mme Cariel a fait regretter, en Mme de Croissy, Tania Balachova, la créatrice du rôle, tous les autres, Mme Tassencourt en tête, ont servi Bernanos avec ardeur et puissance. Il me plaît, en redescendant de ces hauteurs, de dire quel succès, à la Salle Luxembourg, vient de remporter *Mademoiselle*, de Jacques Deval. Il est dû à la gaîté, en surface, et au tragique sous-jacent de la comédie, une des plus remarquables de son fécond auteur, à la « présence », aux mines rieuses et charmantes, à la savante frivolité de Denyse Grey ; plus encore à la virtuosité prodigieuse de Jean Marchat, qui y révèle des moyens de très grand comique — comique stylisé, moliéresque — qu'on a acclamé ; et au talent intérieur, exquis de féminité de Mlle Annie Girardot — une de nos merveilles — et à la dignité, à la technique parfaite de Denise Gence, mal servie jusqu'ici à la Comédie-Française, mais qui fait ici un nouveau début, très remarquable.

De fidèles compagnons de Louis Jouvet ont voulu que les couches nouvelles de spectateurs qui n'ont pas assisté à la réalisation géniale de *l'Ecole des femmes* par Jouvet, dans les décors de Bérard, en aient la joie. Dans leurs cœurs, c'était un hommage à leur maître, qu'ils aimaient passionnément. Hommage dangereux : les anciens, à retrouver *l'Ecole* sans Jouvet, craignaient d'être accablés de tristesse. Cette crainte, qui était la mienne, ne s'est point réalisée. Car la mise en scène, le mouvement qu'y a donné Jouvet, la beauté de l'immortelle comédie ont tout emporté. Il est vrai que Michel Etcheverry, qui s'est gardé d'une imitation trop fidèle de Jouvet, n'a pas tout à fait réussi son intelligente transposition. Son visage, ses gestes surtout manquent de relief, de drôlerie, d'expression. Et il a la voix un peu sourde. Il a montré un Arnolphe moins épanoui dans ses ridicules, moins sûr de sa « doctrine », moins vivant. Et il est impossible de comparer la nouvelle Agnès, dont l'évidente bonne volonté ne rachète pas l'insignifiance, à l'inoubliable Madeleine Ozeray, qui avait réalisé une Agnès toute nouvelle, livide de rancune, de haine, habitée d'une véritable fureur... Mais enfin, dans l'ensemble, cela restait supportable. Les lustres des cintres, le jardinet dont les murs s'ouvrent et montrent des rosiers, des pêchers, le talent de Léo Lapara, d'Outin, de Jacqueline Hebel (les deux valets), d'Alfred Adam et P. Rieger — incroyablement drôles en notaire et en petit clerc — ont compensé les faiblesses...

Les jeunes comédiens du Théâtre du Tertre ont osé — après *Tobie et Sarah* — s'attaquer au *Protée*, si difficile, de Claudel. Le comique érudit de Protée ne peut guère charmer que des spectateurs initiés à *l'Iliade*, à Euripide et à ce qui nous reste des pièces satyriques (avec un y) dont s'accompagnaient les Trilogies tragiques. Claudel, excellent helléniste, s'y est réjoui lui-même ; sans trop penser au grand public, assurément. Raison de plus de louer la jeune troupe d'avoir, de loin en loin, réussi à divertir, par son ingénieuse bonne humeur.

Après quoi, je n'ai à signaler que des « brouilles ». A la Renaissance, les *Trois Sœurs aveugles*, d'Agatha Christie, — le titre est le début d'une chanson d'enfants dont le sens s'est perdu — propose un problème policier dont les fils forment un écheveau embrouillé que, pour ma part, je n'ai pas eu la patience d'en suivre les enlacements et d'en dénouer les nœuds. J'ai écouté, avec résignation et distraction. Tant pis pour moi. Les comédiens, notamment Claude Gensac, J. Ciron, Mady Berry et, en particulier, le savoureux Albert Médina s'y débrouillaient peut-être ? Ils ont montré de l'aisance et donné à leurs personnages de la personnalité.

Aux Ambassadeurs, en transpectacle, c'est-à-dire un mardi de relâche, on a représenté *Vint une fille de Kiev*, œuvre du très jeune Serge Orlof qui fera mieux la prochaine fois. Il ouvre sa pièce sur le thème de l'aveugle qui devient clairvoyant. Puis, abandonnant trop ce thème attractif, s'attaque à des rivalités amoureuses et à une femme fatale, dont les banalités ne sont que trop frappantes. La pièce n'a été montée que pour une fois. Un poème de Verlaine s'achève par : « c'est bon pour une fois ».

R. K.

A la Salle Luxembourg-Comédie Française, Annie Girardot et Denise Gence dans Mademoiselle.

A l'Athénée-Louis Jouvet, Anna Tonietti et Michel Etcheverry dans l'Ecole des Femmes.

Prothée, *de Claudel, au Théâtre du [illegible] avec J. Dancourt, R. Joubert et C. Dar[illegible].*

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

ARIANE (A). Comédie américaine, d'après *Ariane, jeune fille russe*, de Claude Anet. — CADRE - Divers lieux de Paris, dont le Ritz. SUJET - En toute innocence (!), une jeune Parisienne s'introduit dans l'intimité d'un Don Juan américain sur le retour dont les exploits amoureux la fascinent ! Bien qu'elle s'obstine à jouer avec le feu et avec une ténacité digne d'une meilleure cause, elle s'en sort sans se brûler les ailes !... Du moins entretient-on adroitement l'équivoque ! RÉALISATION - Billy Wilder : une extrême habileté... INTERPRÉTATION - Audrey Hepburn : un charme, une gentillesse, une fraîcheur que l'on ne se lasse pas d'analyser... et de subir ! Gary Cooper : beaucoup trop âgé pour le rôle, malgré son talent. Semble d'ailleurs un peu mal à son aise, car il est très intelligent... Maurice Chevalier : bienveillant papa gâteau. NOTE - Film charmant, gracieux, léger et terriblement frais malgré ce qu'il peut laisser supposer. Si l'on possède un grain de raison, on ne croit pas une seconde à la vertu soudaine de ce viveur dont on nous détaille longuement le passé et qui reçoit jour après jour dans son appartement, sans en profiter, laisse-t-on entendre, une ingénue plutôt provocante ! Seulement voilà : il y a les grands yeux d'Audrey et les malices de Billy... J'ai vu avec curiosité des petites dames évoluer sans être remarquées et encore moins dérangées sur les corniches de la façade du Ritz et aussi la plate-forme de la colonne Vendôme transformée en studio de prises de vues pour détective privé ! J'ai entendu également avec surprise les accents contrastés d'Hepburn et de Chevalier, père et fille de bonne souche parisienne théorique, cependant. Je me suis aussi demandé avec perplexité ce que Claude Anet venait faire dans cette galère — théoriquement aussi — mais je n'ai pu trouver de réponse valable !

« Qu'est-ce qu'il faut faire pour gagner son beefsteak ! » diront familièrement les bonnes gens en voyant Gary Cooper et Audrey Hepburn se rouler si gentiment par terre ! (Ariane.)

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS (B) Comédie américaine d'aventures en couleurs, d'après Jules Verne. — CADRE - Divers lieux (théoriques) du monde entier. SUJET - En 1872, un Anglais excentrique tient le pari de faire le tour du monde en 80 jours, temps record pour l'époque, et le gagne de justesse. RÉALISATION - Anderson : travail honnête, sans rien de génial. INTERPRÉTATION - Brillante pléiade d'interprètes, bien trop brillante même pour les quelques secondes de présence que l'on demande aux plus illustres d'entre eux : Marlène Dietrich, Boyer, Martine Carol, Noël Coward, Luis Dominguin le toréador, Fernandel, Glynis Johns, Frank Sinatra, etc. A mon sens, c'est une manière d'escroquerie vis-à-vis du public ! Par contre, les premiers rôles — David Niven, Cantinflas, Shirley Mac Laine — sont paradoxalement faibles ! NOTE - Film joyeux, puéril, fertile en rebondissements de tous genres. Le roman est assez fidèlement suivi dans sa ligne — sauf un épisode espagnol ajouté et d'ailleurs absurde — mais le ton général est abaissé, et les personnages ont perdu beaucoup de leur caractère et de leur densité. Acteur fin et délicat, Niven est un gringalet n'ayant rien de la carrure, de la puissance massive, de la raideur gourmée de Phileas Fogg, cette flegmatique force de la nature ! Le Mexicain Cantinflas est un Passepartout négligé, ahuri et... égrillard ! (Il incarne un Français, voyons !) Je trouve d'une navrante vulgarité le gag qu'il place dans tous ses films : commencer à perdre sa culotte au cours d'une scène, ici dans les arènes. Quant à Shirley Mac Laine, la piquante interprète de *Mais*

« Ne bougeons plus ! », crie le photographe. Niven, Cantinflas, Mc Laine, Newton interrompent leur whist pour « regarder le petit oiseau »... (Le Tour du monde en 80 jours.)

Gifle ou pied de nez ? Ni l'un ni l'autre, car le commissaire Bernard (Simon) et le témoin Titine (Desmarets), respectueuse de son état, s'entendent bien. (Les Trois font la paire.)

Acteur méconnu (dans le film), Fernandel s'essaye... à diverses usurpations de fonctions pour prouver qu'il est capable de tenir tous les rôles à la scène. (Sénéchal le Magnifique.)

qui a tué Harry ?, je ne l'ai reconnue ni physiquement (brou de noix oblige) ni à son jeu ! En résumé, un excellent spectacle à la portée des enfants et même des adultes, à la condition que ceux-ci ne se montrent pas trop difficiles...

L'ODYSSÉE DE CHARLES LINDBERGH (B) Page américaine d'histoire, en couleurs et cinémascope. — CADRE - Divers lieux d'Amérique, Le Bourget et la carlingue du *Spirit of Saint Louis*. SUJET - Le raid historique de Lindbergh, sa préparation et son apothéose. RÉALISATION - Billy Wilder : d'une grande adresse et d'un beau dépouillement. INTERPRÉTATION - James Stewart : porte pratiquement seul le film sur ses épaules, avec une remarquable nonchalance têtue ! NOTE - Simplicité, dépouillement, fidélité à la vérité historique sont les principales qualités de ce film, consacré à un des grands épisodes de l'histoire de l'air. Grande habileté aussi pour nous rendre sensibles l'angoisse intime du taciturne Lindbergh et pour nous confiner avec lui dans sa minuscule carlingue. La réception faite par cinq mille figurants dans un Bourget reconstitué à Guyancourt dans sa forme de 1927 est d'une ampleur impressionnante !

LE FAISEUR DE PLUIE (B). Comédie sentimentale américaine, en couleurs et vistavision. — CADRE - Région des U. S. A. désolée par la sécheresse. SUJET - Un charlatan poète tient sous son charme un honnête fermier, lui soutire 100 dollars pour faire tomber la pluie, prend en pitié une vieille fille que le célibat consume, la... console... lui trouve un mari et finit même... par faire tomber la pluie ! RÉALISATION - Anthony : agréable. INTERPRÉTATION - Catharine Hepburn : prodigieuse dans un rôle ingrat ; Burt Lancaster : de l'élégance dans la fantaisie farfelue ; Prud'homme, Holliman : excellents. NOTE - Quand les Américains, gent positive par excellence, se lancent dans la poésie fantaisiste, ça va loin ! Ça va même jusqu'à friser l'absurde ! Heureusement, une actrice de la classe de Catharine Hepburn fait des miracles, grâce à son jeu prodigieusement nuancé, où la vigueur s'allie à l'intelligence et à la sensibilité.

LES TROIS FONT LA PAIRE (A). Comédie française de Sacha Guitry. — CADRE - Divers lieux de Paris, dont la P. J. SUJET - Des inconvénients et des avantages qu'il y a à avoir un frère jumeau plus un sosie quand vous êtes accusé d'assassinat. RÉALISATION - Duhour : simplette mais pas mauvaise. INTERPRÉTATION - Équipe au mieux de sa forme et quelle forme : Michel Simon, Sophie Desmarets, Darry Cowl ! NOTE - Un début assez piquant ; un dénouement alambiqué ; entre les deux, un festival d'interprétation, ce qui situe bien ce spectacle pour ce qu'il est : un film d'acteurs ! Un vrai régal, sous ce rapport, croyez-moi !

SÉNÉCHAL LE MAGNIFIQUE (A). Comédie fantaisiste française. — CADRE - Milieux théâtraux de Paris. SUJET - Chasse aux rôles faite par un médiocre acteur de tournées de second ordre. Les aventures abracadabrantes qui s'ensuivent. RÉALISATION - Boyer : amusante, bon enfant. INTERPRÉTATION - Fernandel : son personnage comique habituel ; Nadia Gray, Armontel, Chamarat, etc. : bien. NOTE - Bouffonnerie à laquelle on peut rire, sourire ou pleurer selon les tempéraments. Effets vus, revus, prévus mais tout à fait sûrs. Fernandel a l'assurance du vieux routier qui a déjà joué ce rôle cent fois. Gag vraiment drôle : celui où il entre en scène complètement aphone et s'incruste, au grand désespoir de ses partenaires, qui ne peuvent s'en débarrasser !

SAIT-ON JAMAIS... (A). Mélodrame franco-italien, en couleurs et cinémascope. CADRE - Venise. SUJET - Deux greluchons et un barbon se disputent les faveurs d'une petite femme, d'où coup de poignard pour l'un, plongeon mortel pour l'autre, paix et prospérité pour ceux des amoureux qui survivent ! RÉALISATION - Vadim : sens très aigu de la composition et du cadrage des images. INTERPRÉTATION - Bonne équipe, consciencieuse mais sans flamme : Françoise Arnoul, Hasse, Hossein, Marquand, Fabrizzi. NOTE - Sombre affaire, allant à terme à travers une cascade d'épisodes laborieusement rocambolesques. La beauté des images et du cadre rachète bien des choses, heureusement ! Les dernières scènes (poursuite sur les toits) sont remarquables et font passer un frisson de qualité ! Ce qui confirme que Vadim-réalisateur est très supérieur à Vadim-scénariste !

(A) Adultes seulement.
(B) Toutes personnes.

BIBLIOGRAPHIE CINÉMATOGRAPHIQUE
PRÉSENCES CONTEMPORAINES (CINÉMA) par Pierre Leprohon (Nouvelles Éditions Debresse) : analyses critiques, commentaires et anecdotiques de l'œuvre et de la personnalité de tous nos grands réalisateurs contemporains. Travail captivant par la sagacité de l'étude et la richesse des sources.

Aviateur lui-même, James Stewart succède à Lindbergh à bord d'une des trois copies du Spirit of Saint Louis *faites pour ce film de plus du milliard !* (Odyssée de Ch. Lindbergh.)

Après son vif succès personnel sous cet accoutrement typique, Catharine Hepburn risque d'être vouée désormais aux pauvres vieilles filles que le célibat consume ! (Le Faiseur de pluie.)

Empoignade spectaculaire sur les toits de Venise entre Marquand (entre ciel et terre) et Hossein (dans la lagune ou supposé tel). C'est le grand moment du film ! (Sait-on jamais...)

EXPOSITIONS

PAR RENÉ BAROTTE

A L'EXPOSITION DU SECOND EMPIRE
réconciliation des Anciens et des Modernes

Dans ce musée Jacquemart-André qu'il a fait sortir de l'ombre, Jean-Gabriel Domergue, conservateur à l'esprit dynamique, vient de ressusciter pour nous une époque à la fois compliquée et heureuse : le Second Empire. Près de quatre cents peintures, sculptures, objets d'art, meubles, opalines, robes à crinolines, costumes portés par le prince impérial y sont réunis par ses soins. Pour le visiteur l'illusion est complète. Tandis qu'il admire l'exquis *Portrait de Mme de Pourtalès* par Winterhalter ou le *Pêcheur napolitain* de Carpeaux, il peut entendre cette musique surannée et charmante : *le Domino noir*, d'Auber, *Orphée aux enfers*, d'Offenbach, la *Valse des patineurs* de Waldteufl, que diffusent de discrets haut-parleurs.

A côté de l'indiscutable plaisir des yeux qu'elle nous donne pendant deux heures, cette manifestation nous permet de faire le point sur un des siècles les plus intéressants que l'art français ait connus. En ce temps-là, le goût des bourgeois était plus attiré par les tableaux idéologiques d'Édouard Dubufe, auteur de portraits académiques, et plus encore par la peinture d'histoire de Meissonier et de John Lewis-Brown. Bouguereau envahissait les salons de toiles grandiloquentes, aujourd'hui parfaitement ridicules, telle cette *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*, qui reçut le prix de Rome en 1850.

Cependant certains artistes considérés comme officiels apparaissent ici pleins de charme. On s'aperçoit que les critiques de notre temps sont parfois injustes quand ils parlent de Chaplin, auteur de la *Femme au chat*, d'Alfred Stevens, qui installe une élégante, pudiquement revêtue d'une chemise dans son bain ! et surtout de Carolus Duran, dont *la Femme au gant* est peinte avec une vigueur qui fait songer à Manet. N'oublions pas que ce même Manet, alors réprouvé, appartient à la même époque. Sa *Lola de Valence*, aujourd'hui au Louvre, est un des « clous » de l'exposition. Près de lui sont réunis ces habitués du café Guerbois, qui se retrouvaient souvent pour se consoler de leurs vicissitudes. Il y avait là les impressionnistes : Monet, Sisley, Manet, Pissarro, Berthe Morisot, Cézanne, Renoir. Le portrait de Jeanne Samary exécuté par ce dernier vers 1875 faisait alors pousser des cris à la foule incompréhensive. Alfred Wolf, critique du *Figaro*, écrivait à propos de son auteur ces lignes, pour nous extravagantes : « Essayez donc d'expliquer à M. Renoir que le torse d'une femme n'est pas un amas de chair en décomposition, avec des taches vertes et violacées qui dénotent l'état de complète putréfaction dans un cadavre... Autant perdre votre temps à vouloir faire comprendre à un pensionnaire du docteur Blanche qui se croit pape qu'il habite les Batignolles et non le Vatican » (1876). D'ailleurs, ces peintres du plein air qui se passionnaient pour l'expression de la vraie lumière sur les choses n'étaient pas les seuls révolutionnaires de ce temps-là. La même époque n'a-t-elle pas vu briller un autre réprouvé : Courbet, qui, pour se faire apprécier, avait loué une baraque, puisqu'on lui refusait l'entrée des Salons officiels ? N'y avait-il pas aussi beaucoup d'audace chez Delacroix, Daumier, Constantin Guys et même chez ce Millet dont *l'Angélus* est mieux qu'un tableau idéologique ?

L'exposition actuelle a aussi le mérite de montrer toute la gentillesse de ces peintres de Barbizon : Harpignies, Dupré, Théodore Rousseau et d'autres qui surent, après le père Corot, se renouveler continuellement devant la nature. Tout ici incite le visiteur à remettre chaque chose à sa place, loin des définitions et des théories provisoires. On avait oublié que l'époque heureuse de Carpeaux et de Guys, immortel dessinateur des *Dames en crinolines*, que Baudelaire célébra sous le nom de « M. G. », est finalement le temps où naquit ce que notre art moderne a peut-être connu de plus grand.

Phot. Routhier.

CONSTANTIN GUYS : *la Loge de l'impératrice. Musée Jacquemart-André.*

SISLEY : *Vue sur une rivière.*

GIUSEPPE ARCIMBOLDO : *l'Automne.*

Phot. Puytorac.

A BORDEAUX,
triomphe des fantastiques

Gilberte Martin-Mery, jeune conservateur du Musée municipal de Bordeaux, présente, à l'occasion du festival annuel, une exposition qui a fait déplacer les plus grands représentants de la critique internationale, mais aussi des psychologues et quelques médecins ou psychiatres intéressés par les problèmes que pose une telle manifestation.

Rapprochant les créations très spontanées de certains aliénés de chefs-d'œuvre accomplis par des peintres d'hier et d'aujourd'hui, elle a brossé un très vivant panorama de ce qui fut l'art fantastique à travers les temps. Ainsi retrouve-t-on ici ces maîtres allemands, flamands, espagnols, italiens ou français du XVe siècle à nos jours. Non

contents de représenter en les transposant toutes les impressions reçues devant le monde visible, ils ont poussé plus loin l'introspection et tenté de recréer sur la toile leurs émotions oniriques, leurs désirs plus ou moins refoulés, en un mot, conçu des œuvres puissantes en se libérant de ce « cauchemar plein de choses inconnues » dont parle Baudelaire à propos de Goya. Les grandes « vedettes » de l'art fantastique sont ici les deux Brueghel, Pierre et Jean, David Teniers, Patinier, parmi les Flamands qui représentent le « bon saint Antoine » en proie à toutes les tentations possibles. Ce sont aussi des Italiens, tels que Magnasco ou Salvator Rosa, qui furent précédés par l'extraordinaire Arcimboldo composant les plus curieux visages humains en rapprochant des légumes ou des fruits. Parmi les Français du passé, Jacques Callot, inoubliable auteur des *Misères de la guerre*,

Guigou : *les Chasseurs.*

Antoine Caron, ordonnateur des fêtes de François Ier, Watteau de Lille, Delacroix, Odilon Redon et Victor Hugo lui-même dans ses dessins admirables, ont été attirés par cette forme esthétique. Goya, parmi

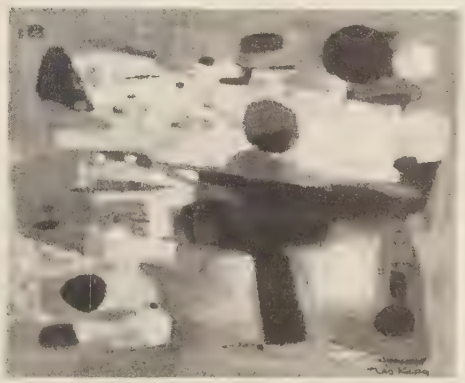
Bourdelle : *la Cardeuse de laine.*

Phot. Lavrillier.

les Espagnols grâce surtout à la série des célèbres « Caprices » prêtés par le Musée du Prado, est sans doute le plus grand triomphateur de l'exposition avec le maître belge disparu depuis huit ans : James Ensor. Les contemporains qui subirent plus ou moins l'influence des surréalistes devaient trouver ici une juste place. Leur choix a été très éclectique, puisque Bordeaux est actuellement le rendez-vous de Chagall, de Max Ernst, de Dali, de Labisse, de Léonor Fini, de Man-Ray, de Lepri, sans oublier certains artistes avides de percer les secrets de l'invisible, tels Magritte, Delvaux et Carzou, dont les tableaux inspirés du réel dénotent parfois un goût très marqué de l'inconnu.

Sisley
(Galerie Durand-Ruel)

La belle exposition de Sisley qui se poursuit encore chez Durand-Ruel montre l'évolution du maître. Après avoir, dans ses premiers tableaux, subi une certaine influence de Corot, Sisley fut très vite lui-même. Il est le plus mesuré, le plus discret des impressionnistes. Il sut comme eux saisir les perpétuelles variations de la lumière sur les choses et, mieux que la plupart d'entre eux sans doute, tout en notant les frémissements du feuillage et le reflet des eaux, conserver à



Theo Kerg : *Equilibre.*

l'architecture du paysage son importance première. Quand il mourut, en 1890, sa gloire n'était pas installée encore. Aujourd'hui ses toiles, exécutées en nombre réduit, atteignent des prix considérables.

Plaisir de la peinture
(Galerie Daber)

Pour nous consoler de toutes les extravagances de notre époque, Alfred Daber nous invite à un heureux retour en arrière. Il nous présente quelques œuvres essentielles de ce XIXe siècle, si injustement qualifié de « stupide » par un écrivain que la politique aveuglait. Il nous permet d'admirer Courbet, Corot, Monticelli, Delacroix, Géricault, maîtres incontestés. Il remet à leur vraie place : Couture, Lépine, Fantin-Latour et l'adorable Aixois Paul Guigou. Il rapproche

Paul Charlot : *les Baliref*

de ces aînés quelques contemporains disparus : Bonnard, Vuillard, Laprade, dont les œuvres sont sans faiblesse. Il nous fait découvrir une toile extraordinaire du sculpteur Maillol, qui ne pratiqua pas la peinture comme un « violon d'Ingres ». Cela dit, dans une préface au style d'ailleurs vigoureux, pourquoi l'organisateur de l'exposition actuelle est-il si cruel pour les chercheurs de notre temps ?

Bourdelle : « Femmes et Enfants »
(Musée Bourdelle)

Ce thème était cher au maître de Montauban. Pendant de nombreuses années, il dessina ou peignit les traits de sa femme ou de sa fille avant de les intégrer dans ses sculptures les plus importantes. Cette exposition réduite est un raccourci intelligent de l'œuvre du grand artiste depuis son Salon de 1886, une de ses réalisations non révélées encore au public, jusqu'à une statuette ultime exécutée la veille même de sa mort et qu'il rêvait d'agrandir.

Théo Kerg
(Galerie de Bellechasse)

Il a réagi utilement contre la tendance tachiste de ces dernières années. Son style s'affirme dans un sens plus large, plus voluptueux de composition. Il part toujours d'une sensation reçue en face de la vie, pour aboutir à une abstraction qui n'est jamais inhumaine.

Paul Charlot
(Galerie Chardin)

C'est aussi vers une conception moins figurative du tableau que Charlot se dirige : le graphisme qui souligne ses toiles se rapproche curieusement de celui de Manessier. Son évolution courageuse est intéressante.

R. B.

GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

A LA GALERIE CHARPENTIER

Les ventes qui depuis le 21 mai se poursuivent à la Galerie Charpentier permettent de constater que Paris maintient son titre de *Marché mondial des œuvres d'art et de la curiosité*. Pourtant, à la date où nous écrivons ces lignes, la plus prestigieuse d'entre elles n'a pas encore eu lieu, nous voulons parler de la vente de la collection de tableaux modernes de Mrs. Margaret Thompson Biddle, suivie de cinq autres importantes vacations. Voici le tableau des premiers résultats acquis au Faubourg-Saint-Honoré pour les trois premières ventes. Jusqu'en 1955, ce chiffre de trois vacations en hiver, au printemps et en été ne variait guère. Depuis, ce programme a subi de très notables modifications. Pour la première fois des séances ont eu lieu en janvier (regardé jusqu'à présent comme un « mois mort »), et les trois ventes sont devenues neuf, s'échelonnant non plus sur un maximum de dix jours, mais sur une période de cinq semaines. Ce nouvel horaire a interrompu les expositions de la Galerie Charpentier qui a dû décrocher puis accrocher à dix reprises, en mai et juin, les toiles des *Cent Chefs-d'œuvre de l'art français*.

Le 21 mai : Collection J. B.

La collection J. B., ou plutôt une partie des collections réunies par M. J. B., amateur parisien du goût le plus sûr, aujourd'hui disparu, était remarquable à trois titres différents : l'intérêt des vingt et un dessins à la plume et au lavis d'encre de Chine de Jacques Rigaud sur le château, les jardins et bosquets de Versailles, la rareté d'anciennes faïences de Rouen rehaussées d'ocre ainsi que la qualité d'un ensemble de meubles Louis XIV. Les dessins, mis à prix 800.000 fr., ont été adjugés 2 millions 350.000 fr. Mesurant 0 m. 22×0 m. 475, d'une remarquable fraîcheur (parce que jamais encadrés, mais conservés dans des cartons), ils sont la fidèle reproduction de Versailles au temps du Roi Soleil. Jacques Rigaud avait été chargé par le monarque de « portraiturer » toutes les résidences royales.

Faïences anciennes de Rouen.

Les anciennes faïences de Rouen occupaient vingt-huit numéros du catalogue. La plupart dataient du début du XVIIIe siècle et provenaient de collections connues : saupoudroir balustre à décor rouge et bleu avec motifs de ferronnerie et guirlandes, de la collection Caillot 250.000 fr. ; hanap en forme de casque à anse rocaille et déversoir orné d'un mascaron d'homme barbu, même décor, des collections Ploquin et Perrot, 200.000 fr. ; plat long octogonal orné au centre d'un paysage en camaïeu bleu, de la

Gourde de pèlerin à double renflement en faïence de Moustiers.

collection Manzi 180.000 fr. ; paire de cache-pot cylindriques à décor, en bleu et rouge, de guirlandes, lambrequins et mascarons d'homme, de la collection Clampanain, etc. Mais les faïences rehaussées d'ocre devaient de loin dépasser ces enchères. Un très rare plateau de table décoré en bleu et rouge d'un motif rayonnant dans un encadrement de rinceaux, avec une large bordure moulurée ornée de mascarons, d'animaux chimériques, sur fond ocre niellé noir, et aux angles d'une fleur de lys, s'est vendu (malgré une légère fêlure) 1.050.000 fr. Il provenait aussi de la collection Clampanain (larg. 0 m. 630). Une bannette à anses ajourées avec bordure ocre à feuillages et rinceaux niellés noir (larg. 0 m. 410), de la collection Papillon, a trouvé preneur à 580.000 francs.

Meubles d'époque Louis XIV.

Quant aux objets d'art et aux meubles et sièges du XVIIe siècle, pour une fois ils concurrençaient, à la Galerie Charpentier, les œuvres du XVIIIe siècle que l'on a coutume d'y voir. Parmi les premiers figurait une paire de torchères en bois sculpté et doré présentant en leur partie centrale des cartouches avec les armoiries royales d'Espagne et de Bavière-Palatinat accostées de cariatides féminines. On les a payées 2 millions. Selon une tradition, ces torchères auraient été offertes par Louis XIV à la veuve de Charles II d'Espagne venue s'installer à Bayonne vers 1706. Il y avait encore une classique paire de gaines en marqueterie de cuivre et étain sur écaille avec encadrement en placage d'ébène adjugées 1.750.000 fr., et des sièges et meubles : six tabourets, un mobilier de salon, 5.200.000 fr. ; un bureau Mazarin, 2.700.000 fr. ; une console à décor d'après Bérain, 2.400.000 fr. ; une petite table en bois sculpté et doré, 3.200.000 fr., et une importante commode en marqueterie de Boulle, 2.600.000 fr. Cette dernière (notre photo), payée 2.600.000 fr. est un meuble qui ressemble étrangement au bahut : on a plutôt envie de soulever, à la manière d'un couvercle, son dessus de marbre que de tirer les poignées des tiroirs. Ce meuble est une des premières commodes qui, petit à petit, devaient remplacer, sans la détrôner complètement, la grande armoire Louis XIII. Mais l'enchère la plus spectaculaire : 4.350.000 fr. était réservée à six tabourets en bois mouluré et doré de forme rectangulaire, sur pieds galbés, recouverts de tissu de la Savonnerie. L'explication nous a été donnée par un expert : la Savonnerie à décor polychrome sur fond noir d'époque Louis XIV est extrêmement rare. Dans la suite des ventes faites à la Galerie Charpentier, il faut remonter à 1935, date de la dispersion de la collection Guérault, pour en trouver de sembables (Mes Bellier et Ader, MM. Catroux, Damidot, Lacoste et Prost, experts). Total : 46.372.000 fr.

Commode en marqueterie de Boulle ornée de bronze ciselé et doré, d'époque Louis XIV.

Objets d'art, estampes, sièges et meubles de Louis-Victor Puiforcat et de divers amateurs.

La journée du 21 mai comportait un second catalogue réservé à des œuvres ayant décoré le cabinet de Louis-Victor Puiforcat, orfèvre (dont l'extraordinaire collection d'argenterie fut achetée par Stavros Niarchos voilà deux ans), et à des œuvres appartenant à divers amateurs. Citons seulement les pièces maîtresses. Parmi les estampes de L.-V. Puiforcat, *l'Amour* et *la Folie*, deux compositions gravées par F. Janinet, d'après Fragonard, gravure en teinte, impression en couleurs au repérage, cadres dorés 145.000 fr. Parmi les sièges, un fauteuil de bureau à siège tournant en acajou mouluré, dont le dossier est à fronton arrondi et les pieds consoles, par G. Jacob (non signé) d'époque Louis XVI, 775.000 fr. Parmi les meubles, une table oblongue en placage d'acajou de J.-H. Riesener, d'époque Louis XVI, 1.300.000 fr.; un petit bureau bonheur-du-jour en placage de citronnier et filets d'encadrement en bois noir de C.-C. Saunier, époque Louis XVI, 1.600.000 fr., et une bibliothèque en bois de placage à deux portes marquetées d'ustensiles et vases fleuris, estampille de R. V. L. C., même prix. Ce précieux meuble aurait appartenu, d'après une tradition ancienne, à Necker. Avec les objets d'art propriété de divers amateurs, on retiendra surtout une remarquable paire de candélabres en bronze ciselé et doré, ornés sur la base de statuettes en ancienne porcelaine de Saxe polychrome et or du XVIIIe siècle (haut. 0 m. 365), 1.120.000 fr., et une tapisserie de la manufacture royale de la tenture des Grotesques, d'après Berain, de l'atelier de Mérou, tissée entre 1722 et 1724 : 1.350.000 fr. (Me Ader, M. Rousseau et Mlle Rousseau, MM. Damidot et Lacoste, experts). Total : 23.918.000 fr.

Tableaux modernes, Toulouse-Lautrec, R. Dufy, Utrillo, André Marchand, en soirée.

La journée du 21 mai s'est prolongée en soirée. Me Bellier a dispersé, à partir de 21 heures, quatre-vingts tableaux modernes qui, un peu plus de deux heures après, totalisaient 48.023.000 fr. Les vedettes en furent Toulouse-Lautrec, Raoul Dufy et Utrillo, qui atteignirent à très peu de chose près la même enchère : 3 millions. Le premier pour un portrait de lui peignant (mais de dos), 3.300.000 fr.; le second pour un paysage : *le Port de Deauville* (1928), payé 3 millions; le troisième pour un paysage de Montmartre, peint en 1912, *Rue du Mont-Cenis* (avant la destruction des escaliers), 3 millions. Mais, plus que les prix obtenus pour ces « grands arrivés » est à signaler l'enchère de 1.500.000 fr. atteinte par une très belle toile d'André Marchand, *Hirondelles sur le fleuve, le matin* (1954) (haut. 1 m. × larg. 0 m. 81). Dans le domaine des œuvres « classiques », à signaler de Géricault *Cheval blanc à l'écurie*, papier marouflé sur panneau (0 m. 31 × 0 m. 185), 1 million 150.000 fr. et Alfred de Dreux, *Cavaliers dans la campagne*, toile signée (0 m. 32 × 0 m. 46), 1.510.000 fr. (M. Jacques Dubourg).

De Raoul Dufy, Deauville, les Courses.

Le 23 mai : La vente Aly Khan ou le triomphe de R. Dufy.

La vente de la collection de tableaux modernes du prince Aly Khan, à la Galerie Charpentier fut, en même temps qu'un événement mondain, la consécration du talent de R. Dufy. Si l'attention d'une partie du public se concentra avec celle des nombreux photographes embusqués près du bureau du commissaire-priseur sur le vendeur assis au premier rang et qui notait les enchères, sur ses amis américains, le producteur Michaël Todd (Mike pour ses amis) et sa très jolie épouse Elisabeth Taylor, sur Anatole Litvak, le cinéaste, et sur Bettina, beaucoup regardaient la toile de Dufy de la collection du docteur Girardin : *Deauville, les Courses*, que le prince devait payer 4 millions à la vente, après le décès du collectionneur dans cette même galerie en 1953. Mike Todd l'enleva pour 8 millions, il l'emportera en Amérique, avec le portrait de Degas par lui-même, de la collection de Mlle J. Fèvre, une des héritières du peintre (7.500.000 fr.), et une toile d'Utrillo, *Montmartre*, 2.150.000 fr., tandis que Anatole Litvak achetait deux gouaches du maître de la Butte et un Vlamink. Les douze aquarelles de R. Dufy, ses deux dessins et ses deux peintures ont atteint 27 millions, et les cinquante-deux tableaux de la collection, 82.379.000 fr.

Corot, Pissarro, Rodin.

La vente du prince Aly Khan fut suivie par la mise aux enchères de vingt tableaux appartenant à divers amateurs. Résultats : 2.700.000 fr. pour un panneau de Corot, *Cour rustique avec un vieux puits* ; 5.700.000 fr. pour une toile du même maître, *Ville-d'Avray, la cour de la propriété de Corot* (0 m. 30 × 0 m. 28) ; total : 24 millions (Me Ader, MM. Jacques Dubourg et Pacitti).

A L'HOTEL DROUOT

Pendant cette période d'activité à la Galerie Charpentier, l'Hôtel Drouot n'a pas chômé. Des ventes qui ont eu lieu en mai nous retiendrons celles du 13 consacrée aux faïences anciennes et du 24, réservée à la collection Delanglade : 200 estampes de Rembrandt.

Le 13 mai : Faïences anciennes de Marseille, Moustiers et Rouen.

La collection de faïences anciennes dispersée par Me Pescheteau avec MM. Vandermeersch, experts, comprenait cent-cinquante pièces, appartenant, à part quelques objets en Rouen, aux manufactures de Marseille et de Moustiers. Les productions de ces fabriques jouissent actuellement de la grande faveur du public. Parmi les plus rares faïences de Moustiers figuraient une *cruche à anse*,

Les Trois Croix, *eau-forte de Rembrandt.*

décorée de guirlandes de fleurs et de médaillons représentant des scènes mythologiques et portant la marque d'Olérys (haut. 250 mm.), payée 320.000 fr. ; *une boîte à poudre*, dont le couvercle montrait une scène à personnages, *les Quatre Saisons*, entourée d'une guirlande de fleurs et, sur le corps, des armoiries et des fleurs, vendue 400.000 fr. ; œuvre du même céramiste, enfin, *une gourde de pèlerin* à deux renflements, ornée de grotesques, oiseaux et armoiries polychromes avec, sur le côté, un singe portant une oriflamme avec l'inscription « Vive le bon vin », adjugée 310.000 fr. Avec les faïences de Marseille se trouvait un petit *sucrier rond*, couvert, décoré de paysages animés faisant tout le tour de la pièce, sorti de la fabrique de la *Veuve Perrin*, dont on a donné 380.000 fr. Total : 11 millions.

Le 24 mai : Les deux cents estampes de Rembrandt de la collection Delanglade.

L'exposition de l'œuvre gravé de Rembrandt venait de s'achever à l'Institut Néerlandais lorsque la vente de la collection Delanglade fut annoncée. Heureuse coïncidence qui donnait une plus-value d'actualité à cet ensemble dont les deux cent quatre planches magnifiques totalisaient 7 millions 650.000 fr. Les pièces maîtresses furent (on s'en doutait, évidemment) *les Trois Croix*, très belle épreuve du quatrième état sur cinq, sans marge, avec une marque non mentionnée par Lugt : 425.000 fr., et Ecce Homo : *Jésus présenté au peuple*, très belle épreuve de l'état définitif, sans marge, collection du prince de Paar, avec une marque russe, non identifiée : 280.000 fr.

R. W.

LIVRES

PAR YVES GANDON

TENDRE ET VIOLENTE ÉLISABETH : rien que la vie.

Elisabeth Mazalaigue, très belle jeune fille de dix-neuf ans, pleine de feu, vit avec ses parents, hôteliers à Megève. Henri Troyat décrit longuement l'existence que mènent, « Aux deux chamois » et sur les pistes, hivernants et skieurs de tout poil. Elisabeth, intrépide sur ses bois, est très entourée, mais son cœur ne bat que lorsque se manifeste un certain Christian Walter, vague professeur, lui aussi épris de sport. L'aimable fille se sent et transir et brûler, jusqu'au moment où elle succombe dans les bras de ce beau garçon, parfaitement amoral. Aussi bien, s'il marque pour elle un goût prononcé, il se refuse catégoriquement au mariage. Par réaction d'orgueil plus que d'honnêteté, elle répond aux propositions matrimoniales d'un client de l'hôtel, le compositeur Patrice Monestier. Celui-ci, très amoureux, aux petits soins pour sa jeune femme, l'a emmenée dans sa famille, à Saint-Germain-en-Laye, où le ménage vit avec Mme Monestier mère et la tyrannique aïeule Mazi, de qui dépend le bien-être général. Elisabeth serait la plus heureuse des femmes, car elle fait la conquête de tout le monde, si elle n'avait la mauvaise idée de revenir en vacances à Megève et d'y reprendre ses relations coupables avec Christian. Enceinte de son amant, elle décide de quitter Patrice et se rend en Suisse, où un spécialiste la délivrera de son fruit.

Ce roman, de plus de quatre cents pages, constitue le quatrième volume d'une série intitulée *les Semailles et les Moissons,* et peut, d'ailleurs, se lire indépendamment des autres. Bien plus que les romans naturalistes de l'époque héroïque, il est fondé sur l'esthétique de la « tranche de vie » et prêterait à un long débat sur la technique romanesque. Henri Troyat s'empare d'un personnage et le suit dans tous les épisodes de son existence. Je ne crois pas qu'on puisse être plus méticuleusement documenté, plus soucieux d'exactitude à la fois dans l'aspect extérieur des êtres et dans leur psychologie courante, plus effacé derrière ses personnages que lui. Comme ces personnages appartiennent à l'humanité quotidienne, l'effet de vérité produit par le récit est proprement saisissant. La seule critique à formuler, non sans précaution, à l'égard de cette masse imprimée où le roman adhère si fortement au réel se référerait à certain canon de l'art qui requiert impérieusement le choix, l'économie des moyens. Henri Troyat, il faut le dire, ne nous épargne rien. Je sais bien que cette minutie est soumise à un contrôle sévère qui élimine par avance toute erreur dans la composition du tableau. Mais ce tableau, si fidèle qu'il soit, devient parfois pesant. Je pense, par exemple, aux cinquante premières pages du livre sur la vie à Megève, aux détails fournis par l'auteur sur la cuisine et sur la « plonge » : il y a là de la complaisance, le livre est tout près de vous tomber des mains, et ce serait grand dommage. Henri Troyat ne sera jamais l'écrivain des raccourcis fulgurants, mais dans ce monde de vies sans relief qu'il brasse d'une main souveraine, on souhaiterait qu'il préférât parfois un seul détail révélateur à vingt notations qui éparpillent son propos magistral. (Plon, édit.)

UNE SI JOLIE PETITE PESTE : humour et optimisme.

Marcel Mithois avait déjà écrit deux romans dont l'accent dégagé, marqué de la plus aimable ironie, annonçait un écrivain de qualité. *Une si jolie petite peste* (Pierre Horay, édit.) n'a pas la même ambition. L'auteur ne cherche qu'à faire rire, et le titre indique assez que son texte n'est pas écrit au vitriol. Le narrateur raconte sa vie avec Georgie, sa femme, qu'il adore et qu'il lui est à peu près impossible de supporter. Quand je vous aurai dit que, son appartement étant privé de meubles, cette charmante créature se fait acheter un manteau de vison qui endette son mari pour vingt-cinq ans, lorsque vous saurez que le jeune couple achète une Jaguar d'occasion tout à fait inutilisable, simplement pour la faire stationner devant sa porte, et encore que ces tourtereaux, pour être meublés par leur famille, ont dû accepter de loger leur grand-mère Paméla, la plus fantaisiste et la plus invivable aïeule du monde, vous aurez déjà quelque idée du ton de l'ouvrage. Ajoutez-y l'étonnante vie de garçon du mari quand sa femme est en vacances à Cannes, les regrets qu'il a de sa « petite peste », notez en même temps que ce livre d'humour léger rayonne d'optimisme sous sa cocasserie sans aigreur, et vous aurez compris qu'*Une si jolie petite peste* est un roman de bonne compagnie.

VOULEZ-VOUS VOYAGER AVEC MOI? le meilleur livre de vacances.

Au premier abord, j'avais trouvé insuffisant le titre de l'excellent ouvrage de Jean Fougère : titre dont je le savais d'ailleurs irresponsable, car les éditeurs ont leurs exigences. A la réflexion et après la lecture de cette étincelante suite de chapitres qui promènent le lecteur en Hollande, en Italie, en Grèce, en Irlande, en Yougoslavie, en Norvège, en Espagne, au Portugal, en Turquie, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Belgique, je suis revenu sur ma réserve. Car Jean Fougère n'est pas un voyageur comme les autres : il vous prend réellement par la main et vous oblige à voir par ses yeux. Et quel plaisant compagnon ! C'est assurément l'humour qui domine dans ses instantanés d'une surprenante *vis comica*, mais un humour fondé sur une information précise des événements et des hommes. Non pas qu'il aille chercher dans les livres d'autrui des motifs d'un pittoresque aussi facile qu'éculé. Il se borne à regarder et à écouter. Et comme il est un observateur-né, sensible à la beauté comme au ridicule, il voit et dit juste, sans jamais élever le ton avec un art aussi discret que sensible, avec aussi toutes les vertus d'un pince-sans-rire toujours en éveil. Il dit quelque part, à propos de Jan Steen, je crois, que les limites de l'humour sont sensibles en littérature. Mais c'est que l'humour est bien plus topique sur un espace restreint. Il suffit de vingt pages à Jean Fougère pour restituer l'atmosphère générale d'un pays. Lisez sa remarquable Norvège, les notes délicieuses de sa Hollande, sa lumineuse Grèce, son impayable et féroce Yougoslavie. Tout est de la même qualité dans ce livre pimpant, varié, coloré, d'une lecture à la fois excitante et nourrissante. Quant à la vérité de ses relations, je puis m'en porter garant, puisque j'ai accompagné Fougère aux Baléares, et qu'il m'y a malicieusement mis en scène. Un livre d'une telle qualité, enrichi au surplus de remarquables photographies, ne peut manquer, à la veille des vacances, d'obtenir un grand et mérité succès (Édit. Arthaud).

DANS LES PAS DU BOUDDHA : ou le Bouddha vivant.

Après *Dans les pas de Mahomet*, l'admirable collection publiée sous la direction de Francis Ambrière nous donne *Dans les pas du Bouddha* (Librairie Hachette), avec une présentation de Jean Filliozat et un extraordinaire choix de photographies commentées par Louis Frédéric. Il s'agit d'imposer au lecteur, par l'image, le cadre dans lequel le prince Siddhartha Gautama vécut et voyagea, errant de ville en ville, avant d'être vénéré comme le père du bouddhisme. La réussite est achevée et même quasi hallucinante. On suit passionnément Çakya-Mouni, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, à travers les paysages et les monuments qui perpétuent sa mémoire.

PICASSO : le peintre révélé.

Après son *Goya,* son *Greco,* voire son *Einstein,* Mme Antonina Vallentin pouvait apparaître comme un des tout premiers biographes de ce temps, un de ceux pour qui la biographie est par définition exhaustive, c'est-à-dire qu'elle révèle tout d'un être : l'anecdote et la vie profonde. Son *Picasso* (Albin Michel, édit.) accroîtra encore l'estime que les meilleurs juges avaient déjà conçue pour le sérieux de ses études, l'intelligence aiguë avec laquelle ses héros se trouvent peu à peu cernés, définis, révélés.

Avec un personnage aussi complexe que Picasso, la gageure semblait intenable. Comment percer le secret d'un être aussi fuyant, d'un artiste que les uns tiennent pour un génie incomparable, les autres, pour un mystificateur patenté, et que son succès matériel place dans une sorte d'Olympe nuageux réservé aux peintres milliardaires ?

Antonina Vallentin, armée d'une patience d'insecte, a pourtant mené sa tâche à bien dans une souveraine indépendance d'esprit. De l'enfance à Malaga et à la Corogne jusqu'au « rendez-vous des statues », en passant par Barcelone, les premières rencontres à Paris, l'époque bleue, le « Bateau-lavoir », le douanier Rousseau, la rencontre d'Apollinaire, les ballets russes, Dada, le surréalisme, l'époque

des monstres et Guernica, elle dépouille, inventorie, réduit aux lignes essentielles, braque son projecteur sur des détails négligés; et de cette vaste enquête surgit un Picasso d'une prodigieuse ressemblance. Une phrase lui suffit, à l'avant-dernière page du livre, pour surprendre le secret du peintre : « Dans sa conception du monde, écrit-elle, la chose en soi n'a jamais eu pour Picasso de réalité. » Ah ! si Eckermann avait été aussi intelligent qu'Antonina Vallentin, quel portrait nous aurions de Gœthe !

DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES AUTEURS : le monde des Écrivains.

La Société d'Édition de Dictionnaires et Encyclopédies avait déjà publié le *Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays*. Le premier tome de sa nouvelle publication, le *Dictionnaire biographique des auteurs de tous les temps et de tous les pays*, vient heureusement compléter ce remarquable instrument de travail et d'information. Le « Laffont-Bompiani », dans sa formule aussi neuve que nourrissante, est en passe de connaître légitimement la même célébrité que le Vasari, l'Encyclopédie de Diderot, le Littré, les grands Larousse. Il comprendra deux volumes rassemblant six mille biographies originales, dues à une équipe internationale de spécialistes. Le premier va de A à J, et il suffit de prendre au hasard une de ses notices pour apprécier le sérieux de l'entreprise. Voyez, par exemple, l'étude sur Aristophane due à l'Italien Alberto Albini. Elle dit tout ce qu'il faut savoir. Des citations de contemporains, historiens ou critiques la complètent, ainsi que l'indication de diverses références et une iconographie de premier ordre. Voici le théâtre de Dionysos à Athènes, une peinture d'époque sur vase illustrant les Nuées et l'Hermès double de Naples. J'ai particulièrement admiré le choix de documents accompagnant la substantielle biographie de Baudelaire par Yves-Gérard Le Dantec : quatorze photographies, deux pages d'autographes, une page d'épreuves corrigées. L'image ici s'incorpore merveilleusement au texte sans l'écraser. Elle le complète ; elle en est l'illustration exemplaire. Voyez encore le Bossuet, le Corneille, le Cervantes ; mais il faudrait les nommer tous. Un tel ouvrage marque un profond amour non seulement de la chose écrite, mais de tous ceux qui luttent et meurent pour une cause qui les dépasse. Dès sa publication, il apparaît déjà comme indispensable et, à tout prendre, classique.

Y. G.

« L'HOMME QUI DIT NON »

Les deux premières « signatures » de son nouveau roman, *l'Homme qui dit non* (Pierre Horay, édit.), ont été données par Olivier Quéant les 6 et 12 juin, chez Henri Lefebvre et chez Gérard Mourgue, les deux libraires de Paris auxquels a été réservée l'édition originale de ce livre récemment paru.
L'auteur était assisté, à la première signature, par Mme Hélène Perdrière, sociétaire de la Comédie-Française, à la seconde, par Mme Madeleine Ozeray qui lut avec une grande sensibilité quelques pages du roman. En marge du Festival d'Aix-en-Provence, Olivier Quéant fera le lundi 29 juillet à 18 heures, dans la salle de spectacles du Casino, une conférence sur le thème : « Alceste parmi nous ». Des acteurs de la Comédie de Provence liront quelques pages de *l'Homme qui dit non*.

DANS L'ÉDITION

■ M. l'abbé André Merlaud, a publié aux Éditions Fleurus *Jalons pour une pastorale de l'enfance*, dans lequel il plaide sans timidité pour l'adaptation, la compétence, voire la technicité des éducateurs chrétiens, tout en mettant en garde contre les recettes et les trucs.

■ C'est le drame cathare qu'a pris cette fois Georges Bordonove pour trame de son nouveau roman *Le bûcher* (Julliard édit.). Il y expose le conflit entre l'amour selon la chair et l'amour selon l'esprit ; et si le romancier excelle à dessiner des caractères, l'historien décrit avec compétence la croisade de 1210 contre les Albigeois : double intérêt de ce livre.

■ Claude Elsen, qui a traduit de l'anglais *Attitudes anglo-saxonnes*, de Angus Wilson (Stock, édit.), en donne dans son avant-propos une séduisante analyse : un historien fortuné que l'on croit heureux soupçonne qu'il a été jadis le témoin et peut-être le complice involontaire d'une fraude historique : « Une vérité déplaisante doit-elle être affrontée et proclamée lorsqu'elle risque de remettre en cause une pseudo-vérité hypocritement confortable ? »

■ Après avoir consacré à la Peinture française, aux grandes Écoles étrangères et à l'Art asiatique des ouvrages importants, Roger Baschet nous donne aujourd'hui un livre encore plus précieux, parce qu'il nous révèle des œuvres inconnues. Que savions-nous, en effet, des peintres grecs, russes, polonais, finlandais ou suédois ? Quatorze pays nous livrent ainsi leurs chefs-d'œuvre, reproduits à miracle et commentés avec la plus vivante érudition. La continuité dans l'art de plusieurs peuples longtemps opprimés apparaît comme le gage même de leur renaissance. Et le critique remarque aussi que tout mouvement nationaliste s'accompagne d'un besoin d'exalter les vertus du pays, tandis que les nations communautaires, reniant les expériences d'avant-garde, reviennent à la peinture narrative ou anecdotique. On voit par là quel instrument de travail est ce livre fait pour le plaisir des yeux. (*La Peinture européenne, ses écoles complémentaires*, aux Éditions de L'Illustration.)

■ Marcelle Auclair, dont on connaît le remarquable ouvrage sur sainte Thérèse d'Avila et qui prépare un livre sur Lourdes, vient de publier un nouveau roman *Le mauvais cœur* (Édit. du Seuil), dont les deux héros, Florence et Marc, s'avouent tout, mêmes leurs infidélités.

« Des poèmes d'une force peu commune », a dit Pierre Emmanuel à propos de ceux qu'André Marissel vient de publier sous le titre *l'Homme et l'abîme*. Nous souscrivons à ce jugement et invitons nos lecteurs à se procurer ce recueil de vers qu'illustrent deux magnifiques images. (J. Millas-Martin, édit.)

■ Sous le titre *Iles de Paris*, Jean Prasteau, collaborateur attitré du *Figaro littéraire*, vient de faire paraître un beau livre dans lequel il retrace l'histoire et étudie le caractère propre de chacune des îles de Paris et de ses alentours. Son texte, d'une ferveur chaleureuse, est illustré par des images dues à Willy Ronis et à quelques autres photographes. Ainsi se trouvent confondus dans un même ouvrage le paysage industriel et le charme impressionniste de la Marne (Arthaud, édit.).

■ Jurgis Baltrusaitis, dont on connaît le remarquable ouvrage sur le *Moyen Age fantastique* (Armand Colin, édit.), publie *Aberrations* : quatre essais sur la légende des formes. Avec *Anamorphoses ou perspectives curieuses*, c'est le deuxième livre que cet auteur présente dans la collection Jeu Savant, chez Olivier Perrin.

■ Pierre de Taulignan publie un recueil de poèmes : *le Jour des écoliers* (J. Millas Martin, édit.). Un début d'une grande fraîcheur, influencé par les vieilles chansons et les rondes enfantines. L'atmosphère est celle d'un bal de village, « accordéon de nacre et petit vin blanc ». Et la poésie naît de ce naturel, en même temps que de la nostalgie d'un jeune homme qui se sépare de son enfance.

■ *Le Rhône*, qui vient de paraître dans la série « Richesses de la France » (Éditions Delmas), est un important ouvrage abondamment illustré de photographies en noir et en couleurs et une sorte d'inventaire des trésors historiques, spirituels et artistiques d'un département dont les aspects sont infiniment variés ; c'est aussi une œuvre folklorique puissante, évoquant la vie et les activités rhodaniennes.

■ *L'Irlande*, un très bel album de photographies dues a Théo Frey et présentées par un texte de Max-Albert Wyss (Édit. Ides et Calendes, Neufchâtel). Paysages irlandais, scènes familières de la vie se succèdent au hasard des découvertes des auteurs, au cours d'un périple de 6.000 kilomètres à travers l'île. Ce livre est la synthèse d'un pays où se côtoient la douceur et l'âpreté, où les villes les plus modernes ont jailli de la lande sauvage, où survit l'esprit celte.

■ *Pour réussir vos photos en noir et en couleurs* il suffira peut-être de lire le livre dans lequel Marcel Natkin a réuni, sous ce titre, toute la somme de ses connaissances et de ses observations. L'auteur étudie tous les problèmes que le photographe moderne a besoin de résoudre rapidement et qui sont de plus en plus complexes au fur et à mesure que les possibilités augmentent. L'ouvrage est abondamment illustré en noir et en couleurs (Flammarion, édit.)

UN ÉVÉNEMENT DANS L'ÉDITION

Vient de paraître

Encyclopédie du THEATRE contemporain

Toute une époque de Paris

BULLETIN DE COMMANDE

à retourner rempli, daté et signé, soit à PLAISIR DE FRANCE, 13, rue St-Georges, PARIS-IXe, soit à votre libraire, soit à notre représentant.

Je commande (1) _____ *exemplaires de* { ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN 1er volume, au prix de 5.500 fr. l'exemplaire.

Je verse aujourd'hui la somme de _____ *francs par chèque bancaire, chèque postal* (PARIS 5070-63) *ou mandat postal* (2).

DATE : _____ SIGNATURE : _____

Nom : _____

Adresse : _____

(1) Indiquer le nombre d'exemplaires. — (2) Rayer la mention inutile.

C'EST UNE ÉDITION « PLAISIR DE FRANCE »

RÉSULTATS DE NOTRE GRAND CONCOURS TOURISTIQUE 1957

EN raison de la difficulté de notre concours, en particulier de la dernière épreuve, nous pensions bien que le classement des concurrents serait aisé. Hélas! contrairement à notre attente, le nombre des ex-æquo est très nettement supérieur à celui des années précédentes et dépasse toutes nos prévisions. Ils sont en effet 37 qui ont répondu à toutes les questions et qui ont obtenu ainsi le maximum de points, soit 900 pour les trois épreuves et 60 pour la question subsidiaire.

Après constatation de ce fait par Me Morin, huissier, chargé de contrôler les opérations de dépouillement des réponses, nous avons réuni d'urgence les membres du jury composé de M. Jean-Louis Vaudoyer, de l'Académie française, de M. Yves Gandon, président de la Société des Gens de Lettres, critique et auteur, de M. Olivier Quéant, notre directeur général et rédacteur en chef.

Ce jury a décidé — comme prévu au règlement — d'adresser à chacun des 37 ex-æquo une question complémentaire qui lui permettra d'établir un classement équitable et définitif.

Cette question a déjà été soumise aux intéressés, mais comme il ne nous est pas possible de connaître les résultats avant la mise sous presse de ce numéro, nous indiquons seulement, ci-dessous, la liste des gagnants, sans attribution de place pour les 37 premiers : leur classement sera donné dans le numéro d'août.

Nous prions les ex-æquo de nous excuser de leur avoir demandé ce petit travail supplémentaire, après l'effort très méritoire qu'ils ont déjà fourni, mais c'est la seule façon de les départager en toute équité.

De plus, 172 concurrents suivent de très près les 37 premiers puisqu'ils ont obtenu la totalité des points : soit 900, pour les trois épreuves et de 49 à 58 (au lieu de 60) pour la question subsidiaire, c'est-à-dire que certains d'entre eux ne se trouvent qu'à 2 points des 37 premiers.

La plupart des concurrents ont témoigné d'une rare culture. Nous exprimons tous nos regrets à ceux qui n'ayant fait qu'une ou deux fautes dans les trois épreuves ne peuvent être classés.

A tous nous adressons nos plus vives félicitations en espérant que ce concours leur a procuré l'agrément et les satisfactions intellectuelles qu'ils attendaient de ce « jeu de l'esprit ».

LISTE DES GAGNANTS

I

37 concurrents ont obtenu le nombre maximum de points, soit 900 pour les trois épreuves et 60 pour la question subsidiaire, et sont provisoirement ex-æquo jusqu'à la répartition des 37 premiers prix :

900 + 60 POINTS

AUDEBEAU Jeanne - 27, rue de l'Assomption, PARIS (16e).
BELOT Casimir - POUANCE (Maine-et-Loire).
BOUCHEZ Gabriel - 3, rue Anatole-France, CHAVILLE (Seine-et-Oise).
BOUDARD Mireille - 4, rue Méditerranée, TANGER (Maroc).
CAPOT-REY Solange - 3, rue du Marabout, LA REDOUTE, ALGER (Algérie).
COUQUET Pierre - LAVELANET (Ariège).
DAMADE Simone - 23, cours Xavier-Arnozau, BORDEAUX (Gironde).
DELEUZE Pierre, 34, rue Abbé-Grégoire, ALGER (Algérie).
DUPRÉ Jeanne - 1, rue Bellanger, NEUILLY-SUR-SEINE (Seine).
DUPRÉ Pierre - 1, avenue Félix-Faure, PARIS (15e).
DUPRÉ Renée - 5, avenue de Maubeuge, ALGER (Algérie).
FAVIN-LÉVÊQUE Bernard - 19, rue Traverso, BREST (Finistère).
FOUCHER Jean - 1, rue des Fusillés, TOURS (Indre-et-Loire).
FOUCHER Monique - 17 *bis*, bld de Rochechouart, PARIS (9e).
FOUCHER André - 17 *bis*, bld de Rochechouart, PARIS (9e).
FRANÇOIS Paul - 8, rue de Paris, BREST (Finistère).
FROMENT Charles - c/o M. Thuriet, chemin Parmentier, HYDRA (Algérie).
GASSE Suzanne - Palais de Justice, BRAZZAVILLE (A.-E. F.).
HAUDEPIN - 10, rue Parmentier, MONTREUIL-S.-BOIS (Seine).
JOUANNEAU Ernest - KERANGUÉRÉ, BREST (Finistère).
JOURDAIN Claire - 42, quai des Orfèvres, PARIS (1er).
LABORIAT Jean - 11, rue Tolain, PARIS (20e).
LABORIAT Jeanne - 11, rue Tolain, PARIS (20e).
LAVIGNE Marie-Louise - 5, rue Tolain, PARIS (20e).
LE BRIS Pierre - Librairie de la Cité, 57, rue de Siam, BREST (Finistère).
LECOMTE Yvonne - 31, avenue Georges-Clemenceau, BREST (Finistère).
LEMOINE Madeleine - 3, boulevard Richard-Wallace, NEUILLY-SUR-SEINE (Seine).
MARENDON Adrien, VILLEDIEU (Indre).
MONORY Raoul - 5, sentier de la Bourgogne, MEUDON (Seine-et-Oise).
PONSARD Yvonne, Pavillon de l'Esterel, CANNES (Alpes-Mmes).
QUINTRIC Fernande - 10, rue Parmentier, MONTREUIL-SOUS-BOIS (Seine).
RIUDAVETZ Jacques - 17, place Hoche, ALGER (Algérie).
ROTTELEUR Geneviève - 6, rue Marignan, BREST (Finistère).
RUSSEL Alain - 4, place de l'Etape, PITHIVIERS (Loiret).
TÉTARD Léon - 144, rue de Courcelles, PARIS (17e).
TÉTARD Jacqueline - 144, rue de Courcelles, PARIS (17e).
TRITSCH Henri - 9, rue E.-Frémy, VERSAILLES (S.-et-O.).

II

142 concurrents ont obtenu 900 points pour les trois épreuves et 59 ou 58 points pour la question subsidiaire. Ils gagnent, au choix, soit un album de notre collection : *Styles de France* (Tome I ou Tome II), ou *Demeures et Jardins de France*, ou *Théâtre de France* (Tomes III, IV, V ou VI), soit un disque microsillon 33 tours, 30 cm, artistique, à choisir dans une liste qui leur sera soumise. Nous les prions de nous faire connaître leur désir.

900 + 59 POINTS

DE LAMOTTE Annie - La Farigoulette, MOUGINS (Alpes-M.).
FOUCHET Henri - 97, rue de Tocqueville, PARIS (17e).

900 + 58 POINTS

ALLOT Nicole - 69, rue du Trosy, CLAMART (Seine).
AMY Marie-Claire - 10, rue Claude-Debussy, PARIS (17e).
ARNAUD Geneviève - 16, av. Sainte-Foy, NEUILLY-SUR-SEINE (Seine).
AUBRUN Gaston - 69 *bis*, rue Damrémont, PARIS (18e).
AUBRUN Marguerite - 69 *bis*, rue Damrémont, PARIS (18e).
AUROUX Jeanne - 43, rue Lamartine, LE CREUSOT (S.-et-L.).
BAJ Michel - Banque Belge d'Afrique, POINTE-NOIRE (A.-E. Française).
BAUDRON Marie-Thérèse - 1, rue Lord-Byron, PARIS (8e).
BAZAUD Madeleine - 63, rue de l'Ourcq, PARIS (19e).
BAROIS Armand - 4, avenue de Messine, PARIS (8e).
DE BEAUFOND Guy - 8, square Henry-Paté, PARIS (16e).
Dr BERILLE P. - 13, rue Victor-Hugo, COURBEVOIE (Seine).
BERGES Marie-Joseph - 17, rue Duroc, PARIS (7e).
BERQUIN - 33, rue Max-Dormoy, PARIS (18e).
BISTAUDEAU Pierre - 76, rue Cambronne, PARIS (15e).
BLUMEREAU Marie - 30, quai du Louvre, PARIS (1er).
BRACHET Denise - 90, avenue Niel, PARIS (17e).
BRACHET Paul - 90, avenue Niel, PARIS (17e).
BRANDENBURG Eliane - Régie des Tabacs, OUEZZANE (Maroc).
BRIAT René - 10, rue du Commandant-Rivière, PARIS (8e).
BROUTY Marie-Louise - 1, square Servan, PARIS (11e).
BUREAU Hippolyte-Jules - 6, r. Euryale-Dehaynin, PARIS (19e).
CAHEN Nelly - 11, rue d'Alsace-Lorraine, BOULOGNE (Seine).
CARACAS Pierre - STR 01/912, Base Aérienne 115, ORANGE-CARITAT (Vaucluse).
CHABEUF Paulette - 40, r. Villiers-de-L'Isle-Adam, PARIS (20e).
CHABEUF Robert - 40, rue Villiers-de-L'Isle-Adam, PARIS (20e).
CHARTIER Marie - SAINT-LEZER (Htes-Pyrénées).
CHOQUENET Louis, Docteur - 72, boulevard Alsace-Lorraine, COUTANCES (Manche).
COEYTAUX Violette - 17, rue des Barres, PARIS (4e).
COMMUNEAU Monique - 3, rue Jean-Formigé, PARIS (15e).
CORNUT Marie-Louise - 42, aven. Jean-Jaurès, PANTIN (Seine).
COURVENEC Jeanne - 26, rue de la Sablière, PARIS (14e).
DEMARGNE André - 29, boulevard Raspail, PARIS (7e).
DESBOIS Jacques - 93, boulevard Jean-Jaurès, BOULOGNE-BILLANCOURT (Seine).
DESCOURTIEUX Henri - S. P. 86.253, Afrique du Nord.
DESMARS Claudette - 14 *bis*, avenue Bosquet, PARIS (7e).
DETŒUF Marie-Jeanne - 76, rue de Rennes, PARIS (6e).
DUBOURG Maurice - 20, rue des Pensées, ORLÉANS (Loiret).
DUMAS Paul-Charles - 29, boulevard Lord-Buveen, MARSEILLE B.-du-R.).
DUPLEIX Jean - 101, avenue de Saint-Mandé, PARIS (12e).
DUPRÉ Anne-Marie - château de Beauvois, EVRY-PETIT-BOURG (S.-et-O.).
DURIF François - 40, rue Pascal, PARIS (12e).
DUVERZIN Bernard - 54, bld Gouraud, CASABLANCA (Maroc).
ESCANDE Jeannine - 12, place Pereire, PARIS (17e).
ESCARFAIL G. (Mme) - Les Augustins, PONTCHARRA (Isère).
FAVERY Odette - 72, rue Blatin, CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme).
FERRON Solange - Cité H.L.M., COUTANCES (Manche).
FOS Pierre - 24, rue des Epinettes, SAINT-MAURICE (Seine).
FOUCHET Henriette - 97, rue de Tocqueville, PARIS (17e).
FOURRE Albert - 68, boulevard Soult, PARIS (12e).
GADEAU Hélène - 135, avenue Emile-Zola, PARIS (15e).
GADEAU Josette - 135, avenue Emile-Zola, PARIS (15e).
GADEAU Robert - 87, boulevard de Grenelle, PARIS (15e).
GADIOUX Alice - 68, boulevard Soult, PARIS (12e).
GAILLARQ Marie-Paule - 70, rue Blatin, CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme).
GELENINE Alexis - 14-16, rue des Petits-Hôtels, PARIS (10e).
GILON Suzanne - 73, boulevard du Montparnasse, PARIS (6e).
GIRARD Marie-Bernadette - 4, r. de la Monnaie, LA ROCHELLE (Charente-Mme).
GRUSON Marie - 6, rue Edmond-Valentin, PARIS (7e).
HERZOG Monique - 21, rue Duret, PARIS (16e).
HILLY Yvon - 24, rue du Regard, PARIS (6e).
HONTOY Léon - 8, avenue Daumesnil, PARIS (12e).
HONTOY Marcelle - 8, avenue Daumesnil, PARIS (12e).
HONTOY Pierre - 8, avenue Daumesnil, PARIS (12e).
HOCHEREAU Yves - Médecin Capitaine, Quartier Dupas, MARRAKECH (Maroc).

HULOT Jean - 2, rue Eugène-Poubelle, PARIS (16e).
HUNEL Marie-Louise - 30, quai du Louvre, Paris (1er).
D'HUMIÈRES Paul - Hôtel Marhaba, CASABLANCA (Maroc).
D'ISLE Roger - 1, rue des Abondances, BOULOGNE (Seine).
JAMBON Louise - CHAS (Puy-de-Dôme).
JANVIER Christiane - 14, rue de la Martinière, SAVIGNY-SUR-ORGE (S.-et-O.).
JANVIER Jacques - 14, rue de la Martinière, SAVIGNY-SUR-ORGE (S.-et-O.).
JOVENIAUX DE TRENQUALYE Geneviève - 33, rue Max-Dormoy, PARIS (8e).
LABES Jean - 89, boulevard Murat, PARIS (16e).
LACHARTRE Pierre (Dr) - 204, boulevard Raspail, PARIS (14e).
LACHARTRE Simone - 6 *bis,* rue des Marronniers, PARIS (16e).
LANDRIN Robert - 72, boulevard de Courcelles, PARIS (17e).
LARANGOT Denise - 15, rue des Filles-du-Calvaire, PARIS (3e).
LEFORT Arlette - 25, rue de la Py, PARIS (20e).
LE FOLLEZOU Henry - 19, avenue de Ségur, PARIS (7e).
LIÉVOUX Serge - 19, rue du Docteur-Blanche, PARIS (16e).
LOMBARD Mathilde - 91, chemin du Telemly, ALGER (Algérie).
LUC Jeannine - 9, rue Cernuschi, PARIS (17e).
LYONNET Joseph - LE BREUIL (Saône-et-Loire).
MANIER Georges - 133, rue de la Porte-de-Trivaux, CLAMART (Seine).
MANIER Ginette - 133, rue de la Porte-de-Trivaux, CLAMART (Seine).
MANIFICAT Christiane - AVALLON (Yonne).
MANIFICAT (Mme) - 55, rue du Rocher, PARIS (8e).
MALBRANQUE Paul - 3, rue Maurice-Métons, SEVRAN (S.-et-O.).
MANCERON Philippe - 76, rue du Général-Leclerc, ISSY-LES-MOULINEAUX.
MARTINON André - 29, boulevard Saint-Quentin, LE CREUSOT (Saône-et-Loire).
MARTINON Jacqueline - 29, boulevard St-Quentin, LE CREUSOT (Saône-et-Loire).
MARGO Madeleine - 129, boulevard Diderot, PARIS (12e).
MASSON Jacques - 54, rue de la Bretonnerie, ORLÉANS (Loiret).
MASSON Thérèse - 32, rue du Four, PARIS (6e).
MAURICE Andrée - 66, rue Thiers, GRENOBLE (Isère).
MEURIOT Pierre - 12, villa Poirier, PARIS (15e).
MISRACHI Jacqueline - 7, rue Mignard, PARIS (16e).
DE MONTRAVEL Simone - 9, place Vauban, PARIS (7e).
MOREAU Denise - 18, chemin des Lacets, SÈVRES (S.-et-O.).
MOSER Marguerite - Official Forestal Regionnal F. A. D. Casilla 10.095, SANTIAGO CHILI.
MOURET Julien - 11, avenue de la Division-Leclerc, DEUIL-LA BARRE (S.-et-O.).
NÉGRIER Gisèle - 3, rue Franklin, VITRY-SUR-SEINE (Seine).
ORENGO Guy - 6, avenue Lamarck, PARIS (18e).
PELLETIER Simonne - 8, villa Michel-Ange, PARIS (16e).
PIOT Jacques - 24, rue du Regard, PARIS (6e).
PERRON Suzanne - 50 *bis,* rue Boileau, PARIS (16e).
PLANTIER Jacqueline - 44, quai Henri-IV, PARIS (4e).
POULAIN Jean-Pierre - Ecole Supérieure d'Aéronautique, 32, boulevard Victor, PARIS (15e).
POUSSARD Michel - 72, rue La Boétie, PARIS (8e).
QUEINNEC Marie-Guillemette - 34, bld St-Germain, PARIS (5e).
QUINCHEZ Hubert - 66, boulevard Masséna, PARIS (13e).
QUINTIN Marguerite - 63, boulevard Saint-Michel, PARIS (6e).
RABAULT Monique - 24, rue du Regard, PARIS (6e).
RAITON Claude (Mme) - 22, avenue d'Algérie, BIZERTE (Tunisie).
REY Henri - 13, rue de Dantzig, PARIS (15e).
RICHARD Jeanne - 5, r. du Cardinal-Suhard, LAVAL (Mayenne).
RICHARD Claude - 150, avenue de Neuilly, NEUILLY-S.-SEINE.
ROUTIER Raymond - 32, rue Victor-Hugo, JUVISY (S.-et-O.).
ROUSSEAU Thérèse - 36, Bld Gouvion-Saint-Cyr, PARIS (17e).
ROUSSEAU Georges - 36, Bld Gouvion-Saint-Cyr, PARIS (17e).
ROUYER Paul - Juge au Tribunal, CASABLANCA (Maroc).
ROYBIER Pierre - 8, rue du Prado, BLIDA (Algérie).
SARRADE Henri - CAPBOURTEIL par SALE (Maroc).
SARRE Maurice - 106, av. P.-Corneille, MORANGIS (S.-et-O.).
SARRE Madeleine - 106, av. P.-Corneille, MORANGIS (S.-et-O.).
SARRE Daniel - 106, av. Pierre-Corneille, MORANGIS (S.-et-O.).
SIMONPOLI Henri - 12, rue Jules-Guesde, MONTROUGE (Seine).
SICHER Suzanne - 22, av. de la Grande-Armée, PARIS (17e).
SOULA Colette - 60, Bld Carnot, TOULOUSE (Hte-Garonne).
TESNIÈRE Michel - 18, rue Dufrénoy, PARIS (16e).
DE SUREMAIN Michel - 17, place Joffre, PARIS (7e) (Etat-Major).
VIGNON Pierre - 2, rue Frédéric-Passy, NEUILLY-SUR-SEINE.
DE VILLENTROY Philippe - Lesnières, VAIGES (Mayenne).
VÉTILLARD Marie-Louise - 14, quai Jehan-Fouquet, LAVAL (Mayenne).
VIMEUX Gilberte - 6, rue de Panama, PARIS (18e).
VIMEUX Louis - 6, rue de Panama, PARIS (18e).
VROMET Marc - 13, rue de Dantzig, PARIS (15e).
WAGNER Monique - 91, rue de l'Abbé-Groult, PARIS (15e).
ZUMBIHL Andrée - 35, Rampe Vallée, ALGER (Algérie).

III

30 concurrents ont obtenu 900 points pour les trois épreuves et moins de 58 points pour la question subsidiaire. Ils gagnent une bouteille de cognac :

900 + 57 POINTS

BARBIER Jacqueline - 20, avenue Albert-Ier, RUEIL-MALMAISON (S.-et-O.).
BENNEHARD Madeleine - 3 *ter,* rue de l'Ecluse, CHETTI COUTANCES (Manche).
BERILLE Jeanne - 13, rue Victor-Hugo, COURBEVOIE (Seine).
CHASSAING Henriette - route de Doré, ARLANC (Puy-de-Dôme).
COUTÉ Guy - 185, boulevard Brune, PARIS (14e).
DUBOURG Arlette - 68, rue de Coulmiers, ORLÉANS (Loiret)
HARTMANN Marcel - 18, rue Emile-Alais, ALGER (Algérie)
MADRAS Jeanne - 65, rue Claude-Bernard, PARIS (5e).
MAGNIEN Maurice - 9, rue Lalo, PARIS (16e).
PONNELLE Anne-Marie - PERNAND-VERGELESSES (Côte-d'Or).
PRANAL Thérèse - 10, avenue de Beaulieu, CHAMALIÈRES (PUY-DE-DOME).
SOULA Jacqueline - Pension N.-D., 1 *ter,* rue du Languedoc, TOULOUSE.
TOUYA Paulette - 23, rue Louis-David, PARIS (16e).
TROTTEREAU André - 362, rue de Vaugirard, PARIS (15e).

900 + 56 POINTS

BRUNEL Henri - 18, r. Diderot, CHAMALIÈRES (Puy-de-Dôme).
DENIZON Paul - 19, r. Pascal, CLERMONT-FERRAND (P.-de-D.).
L'HÉRITIER Agnès - 26, rue Vavin, PARIS (6e).
MANRY Lucie - 18, r. Nadaud, CLERMONT-FERRAND (P.-de-D.)
MONTIN Robert - 1, rue de l'Ancienne-Mairie, BOULOGNE-SUR-SEINE.
NICOLAS Emile - 7, rue de Ponthieu, PARIS (8e).

900 + 55 POINTS

BESSON Louis - Les Pradets, ISSOIRE (Puy-de-Dôme).
BOURGEOIS Elisabeth - Les Pradets, ISSOIRE (Puy-de-Dôme).
DEBUISSER Henriette - 21, rue Jeanne-d'Arc, RIOM (P.-de-D.).
MIGEAT Claude - 377 *bis,* rue de Vaugirard, PARIS (15e).

900 + 54 POINTS

DE BOISSET DE TORSIAC Renaud - 6, rue Blatin, CLERMONT-FERRAND (P.-de-D.).
CAUDOUR Nicole - 89, avenue Emile-Zola, PARIS (15e).
DUFLOS Jacques - 18, place de Jaude, CLERMONT-FERRAND
DUPONT Françoise - 13, place Delille, CLERMONT-FERRAND
DE GAULEJAC (Mme) - 13, place Delille, CLERMONT-FERRAND

900 + 49 POINTS

FERRIÉ Aimée - 1, av. D'Estienne-d'Orves, JUVISY-SUR-ORGE

RALLYE-BOUTIQUE

Tous les objets figurant dans cette page ont été sélectionnés par notre rédactrice en toute indépendance et sont présentés à titre gracieux.

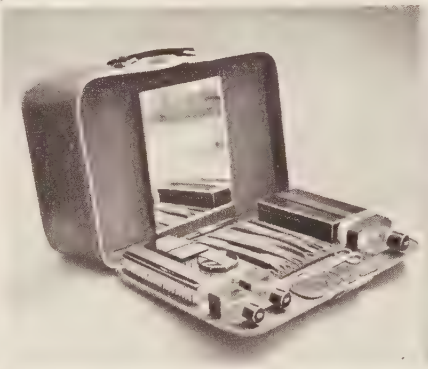
ELLE CHOISIT SES ACCESSOIRES D'ÉTÉ

A l'abri du vent et des embruns dans le « caban » bleu foncé à boutons dorés, en loden imperméabilisé doublé de lainage ou de taffetas : 15.500 fr. chez Haussmann Coats, 109, bd Haussmann.

Élégante sous la pluie comme au soleil dans la veste de popeline double, imperméable, à capuchon amovible et manches de longueur réglable. Les agrafes sont inoxydables, et le ton « coquille » dans lequel est exécuté le vêtement rend celui-ci seyant et très facile à porter : 12.350 fr. chez Old England, 12, boulevard des Capucines.

Confortable avec les ballerines de véritable tapisserie des Gobelins et le sac « Eté » assorti ; création-exclusivité de Dürer, 74, Champs-Elysées et 28, Fg-St-Honoré, 5.900 et 15.000 fr.

Raffinée, même hors de chez elle, grâce à la mallette de box qui s'ouvre doublement. D'un côté, elle contient les vêtements nécessaires pour un week-end, de l'autre, elle forme coiffeuse, reposant sur sa base. Doublée moire, garnie : 33.750 fr. Innovation, 104, Champs-Élysées.



Parfaitement équipée pour les longs voyages fastidieux avec deux serviettes miniature en vache lisse anglaise (l'une contenant le jeu de bridge et ses accessoires de marque, l'autre formant buvard), et un jeu d'échecs magnétique dans un étui de peau de porc. Chaque objet : 3 750 fr. aux Selleries Réunies, 86, boulevard Haussmann.

Les yeux bien protégés du soleil grâce à ces lunettes à monture américaine en matière plastique transparente de couleur, aux verres filtrants : 5.550 fr. chez Royal Optique, 46, avenue Victor-Hugo.

Sûre de son teint et de sa fraîcheur en choisissant chez Guerlain une crème sport et une crème de soleil, ou bien antisoleil, selon qu'elle souhaite brunir ou non ; en utilisant de toutes façons pour les frictions la véritable eau de Cologne Impériale. Institut de beauté Guerlain, 68, Champs-Élysées. Crèmes, 650 fr. ; Eau de Cologne, 1.650 fr.

Photographies Chadefaux.

LA FOIRE

DES

ANTIQUAIRES

La Nuit de l'Art et de l'Élégance.

DEPUIS longtemps, déjà, les antiquaires anglais avaient eu l'idée de réunir tous les ans, dans un local, un ensemble important d'objets d'art que se disputait une clientèle nombreuse venant de tous pays.

Ils reprenaient ainsi la tradition séculaire des Foires qui, en France, avait eu une grande vogue jusqu'au XVIII[e] siècle.

Devant l'heureux succès remporté par leurs collègues britanniques, d'autres associations d'antiquaires tentèrent, à leur tour, une semblable expérience et partout ce fut une réussite totale, que ce soit à Delft, à Bruxelles, à New-York, à Munich ou à Milan.

Partout la clientèle affluait; les visiteurs, séduits et amusés, découvraient l'objet de leurs rêves et se hâtaient de l'emporter, craignant la concurrence d'autres amateurs éventuels.

Si les foires des antiquaires obtenaient un tel succès dans de nombreux pays, pourquoi en France ne faisait-on rien ? A cela, deux raisons :

Depuis fort longtemps, le syndicat que j'ai l'honneur de présider s'était occupé de cette question et l'avait étudiée. Mais les antiquaires — comme beaucoup de Français — sont très individualistes et, de ce fait, peu enclins à prendre part à une manifestation collective. En effet, nous avions fait des sondages auprès de nombreux confrères et avions rencontré, dans la plupart des cas, une adhésion peu enthousiaste, quand ce n'était pas un refus formel. Malgré les arguments qui plaidaient en faveur d'une telle création, beaucoup s'obstinaient à nier l'intérêt d'un groupement de vendeurs réunis dans un même local.

La deuxième raison — qui fut l'obstacle le plus important — était l'impossibilité de trouver, à Paris, une salle suffisamment vaste pour être le cadre de la manifestation projetée.

C'est pourquoi, lorsque M. Tony Bouilhet m'appela au téléphone, au mois de juillet 1956, pour me convoquer à une réunion préparatoire de la Foire de Paris et me dire son désir de nous y voir participer, j'en éprouvai une grande joie : enfin, le rêve que nous caressions depuis si longtemps allait devenir une réalité.

Bientôt fut créé le Comité de la Foire des Antiquaires, sous la présidence de M. Willy Rémon, formé par une équipe pleine de dynamisme, d'enthousiasme, qui sut d'abord convaincre les hésitants, ensuite organiser, préparer et tout prévoir pour obtenir ce que nous avons présenté au public : la Foire des Antiquaires.

Déjà, nous pouvons dire que le but recherché est atteint : c'est une parfaite réussite, tant pour la présentation que pour le résultat obtenu, et les sceptiques de naguère regrettent amèrement leur abstention.

Mais ce n'est pas à moi de le souligner : la presse, unanime par ses articles élogieux, s'en est chargée, et le succès de la Nuit de l'Art et de l'Élégance en fut le meilleur témoignage.

C'est pourquoi il m'est très agréable de féliciter tous ceux qui ont participé à notre entreprise et à son organisation, et de remercier bien vivement le Comité de la Foire de Paris, M. Tony Bouilhet et ses collaborateurs, de leur appui, de leur parfaite compréhension et de leur grande courtoisie.

Les portes de la première Foire des Antiquaires se sont fermées sur un succès, gage d'un avenir que nous pouvons envisager avec confiance. Les enseignements recueillis après cette première tentative nous permettront d'arriver à une parfaite réussite, digne du passé de notre association et digne de Paris.

PIERRE VANDERMEERSCH.
Président du Syndicat National des Antiquaires.

LA FOIRE DES ANTIQUAIRES

Statuette d'oiseleur en terre cuite en partie émaillée vert.
ÉPOQUE TANG-CHIN

MALLIÉ ET Cie

11, rue des Saints-Pères, Paris (6e).
Tél. : BAB. 32-05.

Grand cheval sellé en terre cuite crème, à traces de peinture rouge, faisant partie du mobilier funéraire. Chine, époque T'ang, VIIIe-IXe siècle de notre ère.

MARIANNE DENSMORE

ARTS D'ASIE

184, av. Victor-Hugo, Paris (16e).
Tél. : TRO. 79-49.

Lyre en Sèvres bleue garnie de bronzes d'après Gouthière. Époque Louis XVI.

JEAN-BAPTISTE DIETTE

Maison fondée en 1852.

PENDULES ANCIENNES

7, rue Saint-Anastase, Paris (3e).
Tél. : TUR. 45-71.

Marthe Baschet s'attache à réunir des objets, soit somptueux comme ces flambeaux Régence, soit très simples, mais de caractère et de goût délibérément recherchés.

MARTHE BASCHET

OBJETS D'ART - BRONZES ANCIENS

1, rue de Saint-Simon, Paris (7e).
Tél. : LIT. 11-78.

Bergère de l'époque Directoire, en acajou, garnie à tableau.

PIERRE PRUD'HON

ANTIQUAIRE-DÉCORATEUR

23, rue du Cherche-Midi, Paris (6e).
Tél. : LIT. 61-28.

Tête de Bouddha en bronze doré.
Art Siamois - Cheng-Mai (XIVe s.).
(Hauteur : 0 m 55).

M. GOBARD ET J.-C. MOREAU

CHINE - INDE - SUD-EST ASIATIQUE

16, avenue George-V, Paris (8e).
Tél. : ÉLY. 44-86.

Époque Kien-Long - 1736-1796.

RESCHE ET Cie

ANTIQUITÉS DE CHINE

74, rue du Fg-St-Honoré, Paris (8e).
Tél. : ANJ. 03-44.

Buste de pape en bois de tilleul polychrome et doré. Allemagne XIIIe siècle.

MICHEL COQUENPOT

HAUTE ÉPOQUE

25, rue de Bourgogne, Paris (7e).
Tél. : INV. 47-16.

Retable. École du Midi de la France. Fin XVe siècle. Cadre doré de la même époque avec deux panneaux latéraux représentant des saints martyrs.
Dimensions : hauteur 164 ; largeur 109.

BRESSET ET FILS

MOYEN AGE - RENAISSANCE LOUIS XIII

5, quai Voltaire, Paris (7e).
Tél. : LIT. 89-35.
79, rue des Saints-Pères, Paris (6e).
Tél. : BAB. 04-29

Fauteuil et sa tapisserie au point, d'époque Régence.

MARC RÉVILLON D'APREVAL

1, rue de Montalembert, Paris (7e).
Entre la rue du Bac et la rue de Beaune.
Tél. : LIT. 54-35.

LA FOIRE DES ANTIQUAIRES

Commode en bois de rose, d'époque Louis XV.

ANDRÉ MAVON

XVIII^e SIÈCLE

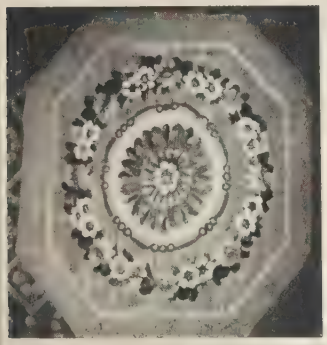
238, Fg-Saint-Honoré, Paris (8^e).
Tél. : CAR. 22-43.

Cage en ancienne faïence de Delft, décor camaïeu bleu.

VANDERMEERSCH

PORCELAINES ET FAIENCES ANCIENNES

23, quai Voltaire, Paris (7^e).
Tél. : LIT. 26-64.



Centre bleu d'un Aubusson Directoire.

GALERIE PERSANE

TAPIS ANCIENS ET MODERNES

132, boul. Haussmann, Paris (9^e).
Tél. : LAB. 27-39

Huit chaises, style anglais fin XVIII^e *siècle, peintes façon bambou.*

S. WERTHEIM

SPÉCIALITÉ DE MEUBLES ANGLAIS ANTIQUITÉS - DÉCORATION

21, rue Bonaparte, Paris (6^e).
Tél. : ODÉ. 83-45.

La Place Saint-Marc de Francesco Guardi. Venise, 1712-1793. (Toile : hauteur 26,5 largeur 45,5)

HEIM

TABLEAUX DE MAITRES ANCIENS

109, Fg-Saint-Honoré, Paris (8^e). Tél. : BAL. 22-38.

Table Louis XVI exécutée par Henry Dassou, 1882.

PIERRE LECOULES

62, rue Taitbout, Paris (9^e).
Tél. : TRI. 69-69.

Sur une très belle bibliothèque d'époque Louis XIV, la Maison Brantome *présentait cet important groupe de bronze du* XVII^e *siècle représentant Laocoon et ses enfants luttant contre les serpents.*

BRANTOME

163, boul. Haussmann, Paris (9^e).
Tél. BAL. 55-65.

DEBAY

DÉCORATEUR-ENSEMBLIER SPÉCIALITÉS STYLES ANGLAIS CADEAUX - BIBELOTS VIEUX SHEFFIELD ET STAFFORDSHIRE

138, rue de la Pompe, Paris (16^e).
Tél. : KLÉ. 23-23.

Meuble anglais du XIX^e *s., en noyer. Les portes du corps supérieur sont en glace. Le corps du bas forme secrétaire à abattant et se termine par trois tiroirs.*

MERCIER FRÈRES

Maison fondée en 1828.

DÉCORATION - ANTIQUITÉS

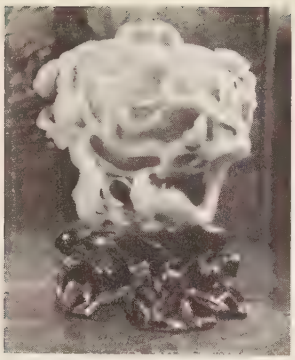
100, Fg-Saint-Antoine, Paris (12^e).
Tél. : DID. 89-20, 21, 22.

A CARNAVALET

ANTIQUITÉS ORFÈVRERIE (ancienne et moderne). LUMINAIRES

9, boulevard Raspail, Paris (7^e). Tél. : LIT. 67-08

LA FOIRE DES ANTIQUAIRES



Jade blanc, XVIII^e *siècle.*

R. RICHER

ANTIQUITÉS DE LA CHINE

226, Fg-Saint-Honoré, Paris (8^e).

Tél. : WAG. 26-79.

Magasin ouvert jusqu'à 23 heures les mardi et jeudi.

Tuile faîtière. Époque Ming.

J. FLOQUET

CHINE

ANCIEN ET REPRODUCTION D'ANCIEN

43, rue de Provence, Paris (9^e).

Tél. : TRI. 72-51

PIERRE DE REGAINI

PORCELAINES - FAIENCES
OBJETS DE COLLECTIONS
XVIII^e SIÈCLE

6, rue de Beaune, Paris (6^e).

Tél. : LIT. 42-67.

Mannequin de Christian Dior présentant à la Nuit de l'Art et de l'Élégance de la Foire des Antiquaires un tapis de la collection de

ROBERT DE CALATCHI

TAPIS ANCIENS ET D'ORIENT
MEUBLES ET OBJETS D'ART DU XVIII^e S.

135, boul. Haussmann, Paris (8^e).

Tél. : ÉLY. 80-58.

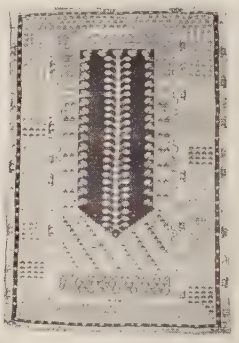
Petite table de salon à deux tiroirs. Époque Empire.

ANDRÉ MANCEL

ANTIQUAIRE - DÉCORATEUR

74, rue du Ranelagh, Paris (16^e).

Tél. : JAS. 93-83.
En face du Lycée Molière.



Tapis de prière (Asie Mineure). Coula XVIII^e *siècle.*

ARTS ET TAPIS

Angle 26, rue La Boétie,
43, rue de Miromesnil, Paris (8^e).

Tél. : ÉLY. 19-58.

Très rare paire de grands fauteuils en bois naturel sculpté, époque Régence. Collection de

MERCADÉ

23, quai Voltaire, Paris (7^e).

Tél. : LIT. 53-66.

Tapisserie de Beauvais.

CARRÉ

TAPISSERIES - MEUBLES DU XVIII^e

185, Fg-Saint-Honoré, Paris (8^e).

Tél. : CAR. 14-50.

Le stand où étaient présentés les albums : **Styles de France, Demeures et jardins de France, Décoration de France - En Ville.**

PLAISIR DE FRANCE

13, rue Saint-Georges, Paris (9^e). Tél. : TRU. 82-54.

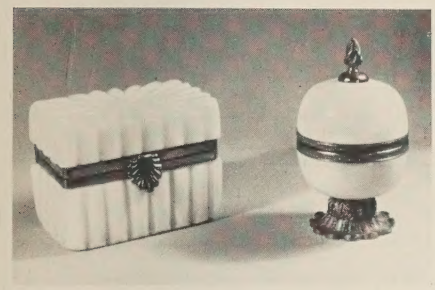
« *La Halte à l'Abreuvoir* »,
J.-L. DEMARNE.
École française 1744-1829.
Toile : 32×40 cm.

ROBERT SCHNEIDER

GRAVURES - DESSINS
TABLEAUX DU XVIII^e SIÈCLE
EXPERTISES - DÉCORATION

34, avenue Matignon, Paris (8^e). Tél. : ÉLY. 09-18.

en flânant dans Paris



Coffret (10.600 fr.) et briquet (7.600 fr.) en opaline

GEORGE PESLE
CADEAUX - DÉCORATION
18, Rue de l'Arcade, Paris 8e - Anj. 52-32
(entresol)

Vase Lathan (850 fr.) et vase main (1.250 fr.)
en opaline blanche ou bleue

GEORGE PESLE
CADEAUX - DÉCORATION
18, Rue de l'Arcade, Paris 8e - Anj. 52-32
(entresol)

Meubles époque Charles X
Bois clair, bois foncé incrusté
Fauteuils crapauds
Opalines
Lampes inédites

CRINOLINE
31, Boulevard Raspail, Paris 7e - Bab. 15-83

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS

Trois œuvres originales retiennent spécialement notre attention ce mois : ce sont les pièces écrites par le compositeur Jacques Lasry pour les instruments nouveaux, non électroniques, créés par François Baschet : orgue de cristal et percussions. Ducretet-Thomson présente *la Danse du cristal, le Prélude métallique* et *la Rhapsodie de Budapest,* exécutés par le compositeur lui-même. Evitant à la fois sécheresse et effets mélodiques faciles, Jacques Lasry a su exprimer exactement la couleur, le rythme et les drames de notre époque. C'est dire assez combien ce disque recèle de phrases saisissantes.

Saisissantes aussi, bien que fort éloignées de notre sensibilité actuelle, sont les célèbres *Lettres portugaises,* écrites, on le sait, au XVIIe siècle, par une religieuse abandonnée de celui qu'elle aimait. Véga a eu l'idée de faire lire par Maria Casarès les cinq missives, dont le ton tour à tour violent et déchiré s'accommode de la voix de l'actrice. Des pièces du XVIe (anonymes comme la signataire des lettres) sont interprétées à la guitare en une sorte de musique de liaison. Le tout est de qualité et touchera un public qui, après Rousseau, Stendhal, Barbey d'Aurevilly et Rainer Maria Rilke, garde le goût des correspondances romanesques.

Passons vite à la chanson, qui est peu abondante ce mois. Chez Philips, un nouveau disque de Juliette Gréco et un autre de Philippe Clay. Pour Pathé-Marconi, Germaine Montéro a enregistré, dans son style bien particulier, quelques chansons de Mac Orlan. Véga édite un jeune trio prometteur : les Compagnons du Zodiaque. Plaisante et colorée, la musique originale du film *l'Empire du Soleil* a été enregistrée par Pathé-Marconi.

Un très bon guitariste classique, dont nous avons signalé le premier concert à Paris au cours de l'hiver 1955, présente son premier album aux Editions B. A. M. C'est Alirio Diaz, dont le répertoire bien composé comprend les meilleures pièces de Frescobaldi, Bach, Villa Lobos, etc

Deux disques de danses pour les réunions d'amis. La Voix de son Maître donne son deuxième album de « Danses de Paris », 16 longs morceaux interprétés par des orchestres comme Noël Chiboust et Franck Pourcel. On se souvient de Glenn Miller, trombone et chef du meilleur orchestre de danse des U. S. A., qui, après avoir joué aux armées durant les années de guerre, mourut en vol en 1944. R. C. A. lui a consacré un grand 33 tours sous le titre *The sound of Glenn Miller,* hommage au chef et au soliste.

Deux solistes, de l'accordéon cette fois, retiennent l'attention. Maurice Vittenet et son ensemble musette (chez Decca), qui vient d'obtenir un Grand Prix du Disque, et Maurice Alexander, qui fêtait tout récemment, dans un bal de la rue de Lappe, ses trente ans de collaboration avec Pathé-Marconi. Un disque d'or lui a été remis au cours d'une réunion pleine d'entrain bien que sans bagarre !

Chez Decca, Fernandel dit quelques fables de La Fontaine, ce bon La Fontaine qui revient en faveur, et dont Marcel Jouhandeau disait récemment qu'il est notre Homère. Avec son accent méridional retrouvé, l'artiste nous raconte aussi « ce bon curé d'Aulan », savoureux, mais qui ne peut nous faire oublier les précédentes *Lettres de mon Moulin.* Il suffit d'avoir vu une fois Jean Rigaux pour garder en mémoire ses effets de manchettes, mimiques et gloussements. Superposons-les à l'audition du disque de Decca « Histoires de Paris n° 5 », et nous retrouverons tout l'humour de cet excellent chansonnier.

Mais nous apprécierons tout particulièrement ce mois les disques de jazz que sortent les grandes marques. Philips ouvre une série « Jazz pour tous », avec un Erroll Garner étincelant. Comment croire que l'artiste ne lit pas la musique ? « Il s'assied au piano et laisse la musique s'envoler », dit de lui Boris Vian. Un autre grand 33 tours du trompette qui a véritablement influencé toute sa génération : Louis Armstrong ; Philips a reproduit des enregistrements de 1925 à 1927. Nous pourrons ainsi constituer une anthologie classique.

La même qualité se trouve chez R. C. A. qui présente « Horizons du Jazz ». Un disque pour Sydney Bechet, saxo-soprano et aussi clarinette, on l'oublie facilement, enregistrements gravés en 1940 ; un autre pour Duke Ellington, chef, compositeur, arrangeur, pianiste, et qui sait si bien s'entourer de talents nouveaux ; un troisième pour Freddie Greene, à la guitare et pour la première fois à la tête d'une formation de jazz ; Freddie Greene, surnommé « M. Rythme », sait aussi réunir de bons solistes et présenter des arrangements et des compositions personnelles intéressantes.

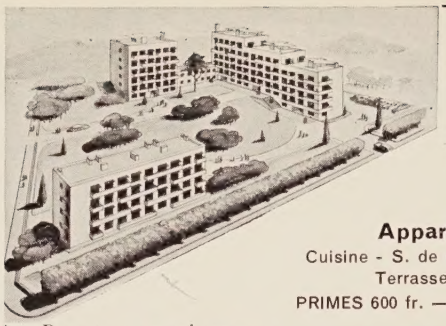
Pas d'anthologie du jazz sans Django Reinardt. La Voix de son Maître présente « Django, volume 1 », hommage au personnage extraordinaire, au guitariste et au fondateur du Quintette à cordes du Hot-Club de France, avec tous les morceaux de ses débuts.

Anne Fourny.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

La maison

que vous cherchez...



A SOUSCRIRE
vue imprenable
sur Bois et Paris

SAINT-CLOUD
Val d'Or

Appartements 2 à 5 pièces
Cuisine - S. de B. - Dépendances - Balcons
Terrasses - Parc commun - Garages
PRIMES 600 fr. — POSSIBILITÉS DE CRÉDIT

Pour tous renseignements :
LA FRANCE IMMOBILIÈRE
continentale et d'outre-mer
9, rue Boissy-d'Anglas, PARIS - ANJ. 17-55. Métro : Concorde

René CHASTAND
25, rue du Pont-Saint-Jean, BERGERAC (Dordogne) - Tél. : 11-03 - B. P. 45
vous présente à la vente, en exclusivité

BEAU PETIT DOMAINE
18 Hectares seul tenant,
à 4 km de Bergerac.
Terrain 1er ordre, 4 ha. vignes,
500 fruitiers.
Céréales, production laitière.
MANOIR du XVe
6 pièces, tout confort
Magnifiques ombrages
Logement domestiques et dépendances.
Matériel complet, tracteur
Libre à la vente
Facilités de paiement

JOLIE PROPRIÉTÉ D'AGRÉMENT
région boisée et pittoresque
GENTILHOMMIÈRE du XVIIe
5 belles pièces. Cheminées pierre
et placards d'époque. Confort.
Maison d'invités 2 pièces.
Logement domestiques et dépendances.
Terrasse avec **vue splendide.**
Parc ombragé clos de murs,
potager, verger, bois
Superficie totale : **5 hectares**
Libre à la vente

Nombreuses autres affaires avec demeures de caractère
Documentations détaillées avec plans et photos transmises gratuitement.

MAS EN PARTIE RESTAURÉ
12 Km CANNES et 5 Km de GRASSE

au milieu d'un terrain de 40.000 m2, boisé et tout clos. Rez-de-chaussée : 2 grandes pièces et cuisine, cabinet de toilette — 1er étage : 4 chambres à terminer et cabinet de toilette — Téléphone, eau, électricité - Garage - Dépendances. Belle terrasse ombragée devant le mas.

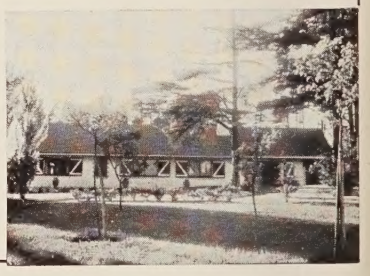
Convient à personne aimant le calme et la campagne ou réelle affaire pour lotissement.
EXCEPTIONNEL : 8.500.000

Mme REISS-MARTIN - CONSORTIUM IMMOBILIER
23, rue d'Antibes, CANNES — Tél. 919-09 et 931-70

AGENCE DE LA TERRASSE
MAURICE DUSSÉQUÉ
45, Bd CARNOT — LE VÉSINET
Tél. : PRIncesse 08-99 et 09-00 — (S.-&-O.)

Maison dans les Landes... sur le coteau de Meulan !

Dans un terrain de **3.000 m2** : de grands arbres, un verger, une large pelouse. Un toit chaud et accueillant abritant 3 chambres, un living-room de 30 m2, sur terrasse, et un confort à toute épreuve.



Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.

LISTE DES HOTELS OU VOUS TROUVEREZ
PLAISIR DE FRANCE

Dans les listes précédemment parues, nous avons omis d'indiquer les établissements suivants :

à CHALON-SUR-SAONE (S.-et-L.) HOTEL D'EUROPE
11, rue du Port-Villiers

à BARBIZON (S.-et-M.) HOTELLERIE DU BAS-BRÉAU

à LA BAULE (L.-I.) L'OCÉAN, restaurant de tourisme

L. MIRO

Expert près le Tribunal Civil de la Seine
15, rue Laffitte, Paris - 9e - Pro. 58-89

Spécialité de TIMBRES rares et classiques et de pièces de qualité de tous les pays

Organisation de VENTES sur OFFRES
Achat de collections aux plus hauts prix

DANS NOTRE NUMÉRO D'AOÛT :

DU GRAND TOURISME : une expédition au dernier paradis : l'île Fatu Hiva, par Francis Mazière.

AU SERVICE DU SPORT :

— Un couple d'architectes, artisans de la voile.

— Les jeunes espoirs français du tennis.

UNE ENQUÊTE UTILE AUX JEUNES : Au Conservatoire d'art dramatique à Paris, par Claude Baignères.

UNE NOUVELLE INÉDITE : le Baiser de Luce, par Michel Chapuis, illustrée par Françoise Estachy.

DE LA DÉCORATION : Bergeries et écuries s'embourgeoisent :

1. - La maison de Mme Paulette à Grosrouvre ;

2. - La cour Condé en Touraine.

L'ITINÉRAIRE DU SAMEDI CHEZ L'ANTIQUAIRE : de Paris à Deauville, par Saint-Sère.

... ET NOS CHRONIQUES HABITUELLES.

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **60 francs** en timbres-poste.

	12 N°s dont 2 spéciaux (1 an) A	6 N°s dont 1 spécial (6 mois) A	12 N°s avec supplément théâtral (1 an) T	6 N°s avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO et AFRIQUE DU NORD	Fr. 5.900	3.000	7.200	3.650	550
UNION FRANÇAISE (envoi recommandé)	Fr. 6.200	3.150	7.500	3.800	550
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 6.400	3.300	7.800	4.000	600 envoi franco
Correspondants à l'étranger :					
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
ALLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s/Main	DM. 82	44	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 90, Pitt Street, Sydney	£ 8-5	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Plaisir de France, 65, rue Picard, Bruxelles. Téléphone : 26.57.96. C. C. P. 704-08.	Fr. B 875	450	Fr. B 1.090	Fr. B 560	Fr. B 94
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4° andar, Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 1.500	—	Cr. 1.800	—	Cr. 135
CANADA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, Québec P. Q.	$ 18	9,50	—	—	—
CHILI. — Librairie française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 6.400	3.300	—	—	—
DANEMARK. — A. S Importborger nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75.00	—	—	—
ÉGYPTE. — Librairie James Cattan, 118, rue Emad-El-Dine, Le Caire - Déléguée aux abts : Mme Vaucher-Zananiri (Aladin, 8, rue Kasr-el-Nil, Le Caire	Pts. 640	330	—	—	—
ESPAGNE. — Sociedad General Española de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 700	365	—	—	—

	12 N°s dont 2 spéciaux (1 an) A	6 N°s dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — American News, 131, Varick Street, New York. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 11 West 46 th Street, New York 36	$ 18	9,50	600 envoi franco —
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 6-10-0	3-10-0	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24, Athènes	Fr. 6.400	3.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V., Heerengracht 477, Amsterdam C.	H. Fl. 70	36	
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 700	365	—
ITALIE. — S.A.I.S.E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 12.000	6.500	—
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 64	33	—
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 400	210	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 520	270	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C.C.P. 11-167-67. — M. Maillard, les Brenets C.C.P. IVB 1720	Fr. s. 75	40	Fr. s. 7.90
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul	L. T. 64	33	—
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 96	38	—

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÈDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

Le Directeur-Gérant :
OLIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 2015
Printed in France. — Dépôt légal 3e trimestre 1957.

Imprimeur n° 601.
Éditeur n° 6.

EAU

LE GALION